

BOULEVARD
JUNK
JAMES BALDWIN
LA CONVERSION
Edelweiss
BEER
A CASE OF GOOD JUDGMENT
Rivages

Présentation

Au soir de ses quatorze ans, dans une boutique désaffectée de Harlem, au milieu des prières et des trépignements cadencés de ses frères, John Grimes traverse un moment essentiel, une nuit de révélation, entre crise spirituelle et épiphanie. Son destin est scellé d'avance selon sa famille : il sera prédicateur. Mais John veut mener sa vie comme il l'entend. Un gamin issu d'une communauté si pieuse peut-il avoir le choix ? Et, au-delà, le libre arbitre existe-t-il pour un jeune Noir en Amérique ?

Dans ce premier roman, James Baldwin raconte, avec des accents d'une sincérité déchirante, à la fois son expérience et une odyssée collective, celle d'un peuple marqué à jamais par la ségrégation et le racisme.

Texte fondateur pour des écrivains aussi importants que Toni Morrison ou Maya Angelou, *La conversion* a paru en 1952, révélant au monde entier le génie de Baldwin.

L'œuvre de James Baldwin (1924-1987) se compose de romans et d'essais politiques. Il a marqué à jamais l'histoire de la littérature par son côté inclassable. En 2017, il a inspiré le documentaire « I'm Not Your Negro », grand succès au cinéma et à la télévision.

James Baldwin

La conversion

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michèle Albaret-Maatsch

Rivages

Titre original : *Go Tell It on the Mountain* (Alfred A. Knopf, 1953)

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
payot-rivages.fr

Couverture : © Wayna Miller/Magnum Photos

Ouvrage publié sous la direction de Nathalie Zberro

ISBN : 978-2-7436-4160-3

À mon père et à ma mère

Ceux qui espèrent en Iahvé verront leurs forces se renouveler
ils s'élèveront avec des ailes d'aigle ;
ils courront sans ressentir de lassitude,
ils chemineront sans défaillir.

I

Le septième jour

L’esprit et l’épouse disent,
Viens. Que celui qui écoute ceci dise,
Viens. Que celui qui a soif vienne.
Et que celui qui le désire boive librement
À la source de vie.

J'ai regardé l'avenir,
Et me suis interrogé

Tout le monde avait toujours dit que John deviendrait prédicateur quand il serait grand, comme son père. Et les gens le lui avaient tellement répété que John, sans jamais y avoir réfléchi, en était venu à le croire. Il fallut qu'arrive le matin de son quatorzième anniversaire pour qu'il se mette à y réfléchir sérieusement, mais, là, il était déjà trop tard.

Ses souvenirs les plus lointains – ses seuls souvenirs en un sens – tournaient autour de l'affolement et de l'animation des dimanches matin. Ce jour-là, ils se levaient tous en même temps : son père qui, n'étant pas obligé d'aller travailler, les faisait prier avant le petit déjeuner ; sa mère qui veillait à sa tenue ce jour-là et paraissait presque jeune, avec ses cheveux défrisés et, sur la tête, le bonnet blanc bien ajusté qui constituait l'uniforme des saintes femmes ; son frère cadet, Roy, qui ne disait pas un mot ce jour-là parce que leur père était à la maison ; Sarah, la chouchoute à son papa, qui se collait

un ruban rouge dans les cheveux ce jour-là. Et le bébé, Ruth, qui, vêtue de rose et de blanc, allait à l'église dans les bras de sa mère.

L'église n'était pas très éloignée, elle se situait à quatre îlots d'immeubles de là sur Lenox Avenue, à un croisement proche de l'hôpital. C'était à cet hôpital que sa mère était allée pour la naissance de Roy, de Sarah et de Ruth. John ne se rappelait pas trop bien la première fois où elle y était allée, pour Roy ; à ce que les gens racontaient, il avait pleuré et fait des scènes tout le temps où elle avait été absente ; il s'en rappelait juste assez pour trembler à chaque fois que son ventre commençait à s'arrondir, sachant qu'à chaque fois cette affaire ne s'arrêtait que lorsque sa mère lui était enlevée pour revenir flanquée d'un inconnu. Et, à chaque fois, il avait l'impression qu'elle lui devenait de plus en plus inconnue. D'après Roy – dans ce domaine, il en savait beaucoup plus que John –, elle n'allait pas tarder à repartir. John avait observé sa mère attentivement, n'avait encore noté aucune rondeur, mais, un matin, son père avait prié pour « le petit voyageur qui, bientôt, serait des leurs », et, du coup, John avait compris que Roy avait dit vrai.

Tous les dimanches matin donc, aussi loin que John pouvait s'en souvenir, la famille Grimes au grand complet se mettait en route pour l'église. Sur l'avenue, les pécheurs les regardaient – des hommes au teint brouillé et au regard trouble encore vêtus de leurs habits du samedi soir, désormais froissés et tout poussiéreux ; et des femmes à la voix rauque, habillées de robes moulantes et voyantes, une cigarette à la main ou au coin de la bouche. Ils bavardaient, riaient et se battaient, les femmes comme les hommes. En passant devant ces hommes et ces femmes, John et Roy échangeaient un bref regard, gêné pour John et amusé pour Roy. Quand il serait grand, Roy serait comme eux si le Seigneur ne changeait pas son cœur. Ces hommes et ces femmes qu'ils croisaient le dimanche matin avaient passé la nuit

dans un bar ou dans un bordel ou dans la rue ou sur un toit ou sous un escalier. Ils avaient bu. Ils avaient navigué des injures au rire, à la colère, au désir charnel. Un jour, Roy et lui avaient regardé un homme et une femme dans le sous-sol d'une habitation condamnée. Ils faisaient ça debout. La femme avait réclamé cinquante *cents* et l'homme avait brandi un rasoir.

John n'avait plus jamais regardé ; il avait eu peur. Mais Roy les avait regardés des tas de fois et il avait raconté à John qu'il l'avait fait avec des filles quelque part dans le bloc d'immeubles.

Et sa mère et son père, qui allaient à l'église le dimanche, ils le faisaient aussi et, des fois, John les entendait dans la chambre derrière lui, leur raffut dominait le bruit des rats qui couraient, des rats qui couinaient et de la musique aussi et des jurons du lupanar au rez-de-chaussée.

Leur église s'appelait le « Temple du baptême par le feu ». Ce n'était pas la plus grande église de Harlem, ni même la plus petite, mais John avait été élevé dans l'idée que c'était la plus sainte et la meilleure. Son père en était le premier diacre – ils n'étaient que deux diacres, l'autre, un Noir tout rond, s'appelait Braithwaite –, il faisait la quête et prêchait de temps en temps. Le pasteur, père James, un homme bien en chair et affable, avait une face de lune toute sombre. C'était lui qui prêchait le dimanche de Pentecôte, qui présidait les rassemblements de réveil religieux, l'été, et qui oignait et guérissait les malades.

Le dimanche, l'église était pleine matin et soir. Les dimanches de fête, elle l'était toute la journée. La famille Grimes arrivait au grand complet, toujours un peu en retard, en général au milieu du catéchisme qui commençait à neuf heures. Ce retard était toujours la faute de leur mère – du moins, aux yeux de leur père ; les enfants et elle étaient apparemment incapables d'être prêts à temps et, parfois,

elle restait à la maison jusqu'à l'office du matin. Quand ils arrivaient tous ensemble, ils se séparaient sitôt les portes franchies, le père et la mère allaient s'asseoir dans la section des adultes dont s'occupait sœur McCandless, Sarah dans la section des petits et John et Roy dans la section des moyens dont s'occupait frère Elisha.

Petit, John ne s'intéressait pas du tout au catéchisme et oubliait constamment le passage des Évangiles à apprendre, ce qui lui valait la colère de son père. À l'approche de son quatorzième anniversaire, sous la pression conjuguée de l'église et de sa famille qui tenaient à le pousser vers l'autel, il fit des efforts pour paraître plus sérieux et donc se faire moins remarquer. Mais Elisha, son nouveau maître et neveu du pasteur, qui venait d'arriver de Géorgie, distrayait son attention. Il n'était pas beaucoup plus vieux que John, il n'avait que dix-sept ans, mais il était déjà sauvé et prêchait. John passait toute la leçon les yeux rivés sur lui, il admirait le timbre de sa voix, bien plus grave et viril que le sien, il admirait sa maigreur, sa grâce, sa force et sa peau très noire dans sa tenue du dimanche et se demandait si, un jour, il serait aussi saint que lui. Mais, du coup, il ne suivait pas la leçon et quand, parfois, Elisha s'interrompait pour lui poser une question, John, honteux et déconcerté, sentait ses paumes devenir moites et son cœur battre la chamade. Elisha souriait et le grondait gentiment, et la leçon reprenait.

Roy, lui non plus, ne savait jamais son catéchisme, mais, avec lui, c'était différent – on n'attendait pas vraiment de Roy ce qu'on attendait de John. Tout le monde priait toujours pour que le Seigneur change le cœur de Roy, mais c'était à John qu'on demandait de se conduire bien, de donner le bon exemple.

Une fois le catéchisme terminé, il y avait une courte pause avant le début de l'office du matin. Durant cette pause, s'il faisait beau, les adultes sortaient parfois bavarder un moment. Les sœurs étaient

presque toujours vêtues de blanc de la tête au pied. Ce jour-là et dans cet endroit-là, les petits, houspillés par leurs aînés, faisaient de leur mieux pour jouer sans paraître irrespectueux de la maison du Seigneur. Mais, parfois, sous l'effet de l'énervement ou de la malice, ils se mettaient à brailler ou jetaient leurs livres de cantiques par terre ou fondaient en larmes, ce qui plaçait leurs parents, des hommes et des femmes de Dieu, dans la nécessité de montrer – en usant de moyens tendres ou sévères – qui, dans une demeure bénie de Dieu, faisait la loi. Les autres enfants, comme John ou Roy, avaient le droit de se promener dans l'avenue, mais sans trop s'éloigner. Le père de John et de Roy ne les perdait jamais de vue, car Roy s'était souvent éclipsé entre le catéchisme et l'office du matin pour ne pas réapparaître de la journée.

L'office du dimanche commençait quand frère Elisha s'asseyait au piano et entonnait un cantique. John avait la sensation de connaître cet instant et cette musique depuis le jour où il avait poussé son premier cri. À ce qu'il lui semblait, il avait toujours connu cet instant d'attente où l'église bondée faisait silence – les sœurs tout de blanc vêtues, la tête levée, les frères en bleu, la tête rejetée en arrière ; les bonnets blancs des femmes paraissaient scintiller comme des couronnes dans l'atmosphère tendue, alors que les têtes crépues et brillantes des hommes paraissaient se redresser –, où les bruissements et les murmures s'arrêtaient et où les enfants se taisaient ; à l'occasion, on entendait une toux ou bien un coup de klaxon ou un juron provenant des rues ; puis Elisha se mettait à jouer et à chanter et tous les gens présents l'imitaient, tout en tapant des mains et en brandissant le tambourin sur lequel ils scandaient le rythme.

C'était soit le cantique : À *genoux devant la croix où mon sauveur est mort !*

Soit : *Jésus, je n'oublierai jamais que tu m'as libéré !*

Soit : *Seigneur, soutiens-moi pendant que j'affronte cette épreuve !*

Ils chantaient de toutes leurs forces et frappaient dans leurs mains pour exprimer leur joie. Jamais John n'avait été témoin de la joie des saints sans terreur et émerveillement. Leurs chants le poussaient à croire à la présence du Seigneur ; en fait, il ne s'agissait même plus d'une question de foi, parce qu'ils donnaient une réalité à cette présence. Leur joie, il ne la partageait pas, mais il ne doutait pourtant pas qu'elle représentait, pour eux, le véritable pain de vie – c'est-à-dire qu'il n'en douta pas jusqu'au jour où il fut trop tard pour en douter. Quelque chose se modifiait dans leur visage, leur voix, le rythme de leur corps et même dans l'air qu'ils respiraient ; c'était comme si l'endroit où ils se trouvaient était devenu le Cénacle et que le Saint-Esprit eût plané au-dessus de leurs têtes. Le visage de son père, toujours effroyable, le devenait encore plus et sa colère quotidienne se transformait en un courroux de prophète. Sa mère qui se balançait, les yeux levés vers le ciel et les mains jointes, incarnait véritablement pour John cette patience, cette obstination, cette longue souffrance dont parlait la Bible et qu'il avait tant de mal à imaginer.

Le dimanche matin, toutes les femmes paraissaient patientes, tous les hommes impressionnants. Sous le regard attentif de John, la Puissance frappait quelqu'un, homme ou femme, lequel poussait un cri, un long cri inarticulé et, les bras déployés comme des ailes, commençait le *shout*, sorte de danse religieuse accompagnée d'une psalmodie exaltée. Quelqu'un tirait une chaise pour faire un peu de place, le rythme s'interrompait, les chants s'arrêtaient, on n'entendait plus que les pieds en action et les mains en train de taper ; puis c'était un nouveau cri, un nouveau danseur ; puis les tambourins reprenaient et les voix recommençaient à s'élever et la musique à tout

effacer, comme le feu, les eaux ou le jugement. Puis l'église donnait l'impression de se dilater sous l'effet de la Puissance qu'elle abritait et, telle une planète dans l'espace, se voyait ébranlée par la Puissance de Dieu. John regardait attentivement ces visages et ces corps immatériels et il écoutait ces cris intemporels. Un jour, s'il fallait en croire ce que tous lui disaient, cette Puissance le posséderait ; il chanterait et crierait comme eux à présent, et danserait devant son Roi. Il observait la jeune Ella Mae Washington, la petite-fille tout juste âgée de dix-sept ans de mère Washington – la responsable des prières – qui se mettait à danser. Et ensuite Elisha se mettait à danser.

Jusque-là, il était resté assis au piano, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés, le front emperlé de sueur, à jouer et à chanter ; puis, tout à coup, pareil à un grand chat noir en difficulté dans la jungle, il se raidissait, commençait à trembler et poussait un cri. *Jésus, Oh Seigneur Jésus !* Il plaquait sur le piano une dernière note exaltée, puis tournait ses paumes vers le ciel, les doigts bien écartés. Les tambourins s'empressaient de combler le vide créé par le silence de son piano, et son cri attirait d'autres cris en réponse. Puis il sautait sur ses pieds et pirouettait sur lui-même, sans plus rien voir, le visage congestionné, déformé par cette fièvre intérieure, tandis que les muscles de son long cou noir tressautaient et se dilataient. On aurait juré qu'il ne pouvait plus respirer, que son corps ne pouvait plus contenir cette ferveur et qu'il allait, sous leurs yeux, se disséminer dans l'atmosphère figée dans l'expectative. Ses mains, raides jusqu'au bout de ses doigts, s'agitaient contre ses hanches, ses yeux éteints se levaient vers le ciel et il se mettait à danser. Ensuite, il serrait les poings, sa tête basculait en avant dans un mouvement sec et la sueur diluait la brillantine qui dégoulinait le long de ses cheveux ; le rythme des autres fidèles s'accélérait pour s'accorder sur celui d'Elisha dont les cuisses vibraient terriblement derrière le tissu de son

pantalon tandis que ses talons frappaient le sol et que ses poings martelaient son corps comme un tambour. L'espace d'un moment, il évoluait ainsi au milieu des danseurs, la tête baissée et les poings en action, à un rythme intenable, jusqu'à ce que les murs de l'église paraissent prêts à céder sous le bruit. Puis il poussait un cri, relevait la tête et tendait les bras vers le ciel, le front ruisselant de sueur, tout le corps en mouvement, comme s'il devait ne jamais s'arrêter de danser. Parfois, il continuait jusqu'au moment où il tombait – où il s'effondrait comme un animal victime d'un coup de massue – en gémissant, face contre terre. Un grand gémissement emplissait alors l'église.

Le péché était parmi eux. Un dimanche, une fois l'office terminé, le père James avait dénoncé le péché parmi les justes. Il avait dénoncé Elisha et Ella Mae. Ils s'étaient engagés sur « un mauvais chemin » ; ils risquaient de s'écarter de la vérité. Et tandis que le père James évoquait ce péché qu'il les savait ne pas avoir encore commis, la figue verte trop tôt cueillie sur l'arbre – pour agacer les dents des enfants –, John sentit un vertige le prendre sur sa chaise et se vit dans l'incapacité de regarder Elisha, debout à côté d'Ella Mae, devant l'autel. Elisha baissait la tête pendant que le père James parlait, et un murmure courait dans la congrégation. Quant à Ella Mae, elle n'était plus aussi belle que lorsqu'elle chantait et qu'elle proclamait sa foi, mais ressemblait à n'importe quelle jeune fille maussade. Ses grosses lèvres pendouillaient et ses yeux étaient tout noirs – de honte ou de colère, ou les deux. Sa grand-mère, qui l'avait élevée, suivait la scène sans rien dire, les mains jointes. C'était un des piliers de l'église, une évangéliste qui en imposait et très connue. Elle n'intervint pas pour défendre Ella Mae, car elle devait avoir senti, comme tous les fidèles présents, que le père James ne faisait que son devoir, lequel était clair et douloureux ; il était responsable d'Elisha, après tout, de même que

mère Washington était responsable d'Ella Mae. Ce n'était pas facile, poursuivit le père James, d'être le berger d'un troupeau. Peut-être que cela paraissait facile de monter en chaire, tous les soirs pendant des années, mais il ne fallait pas oublier l'effroyable responsabilité que le Seigneur tout-puissant avait placée sur ses épaules – nul ne devait oublier qu'il lui faudrait un jour rendre compte à Dieu de toutes les âmes de son troupeau. Il ne fallait pas l'oublier quand on le trouvait dur, il ne fallait pas oublier que le Verbe était dur, que le chemin de la sainteté l'était aussi. Dans l'armée céleste, il n'y avait pas de place pour les cœurs lâches, ni de couronne pour celui qui faisait passer mère, père, sœur, frère, bien-aimé ou ami avant la volonté de Dieu. Que la congrégation dise amen à cela ! Et ils dirent : « Amen ! Amen ! »

Le seigneur l'avait amené, reprit le père James en baissant les yeux vers le garçon et la fille qui se tenaient devant lui, à leur donner un avertissement devant tout le monde avant qu'il ne soit trop tard. Car il savait qu'ils étaient tous les deux des jeunes gens sincères totalement voués au service du Seigneur – seulement, du fait de leur jeunesse, ils ne connaissaient pas les pièges que Satan tendait aux imprudents. Il savait qu'ils ne pensaient pas au mal – pas encore ; pourtant, le mal était ancré dans la chair ; et s'ils continuaient à se promener seuls tous les deux, à partager secrets et fous rires et à se toucher les mains, ils commettraient sûrement un péché impardonnable. John se demanda ce qu'Elisha pouvait bien penser – Elisha, qui était grand et séduisant, qui jouait au basket et qui avait été sauvé à l'âge de onze ans dans les incroyables régions du Sud. Avait-il péché ? Avait-il connu la tentation ? Et la fille à côté de lui, dont à présent la robe blanche paraissait tout juste voiler la nudité des seins et des cuisses indiscrètes – à quoi ressemblait son visage quand elle était seule avec Elisha, qu'il n'y avait pas de cantiques, que

les saints n'étaient pas autour d'eux ? Il avait peur de penser à ça et n'arrivait pourtant pas à penser à autre chose ; et voilà que les ardeurs dont on les accusait se mirent à le consumer, lui aussi.

Après ce dimanche-là, Elisha et Ella Mae ne s'attendirent plus jamais à la sortie de l'école, ne passèrent plus leurs samedis après-midi à se promener dans Central Park ou à paresser, allongés, sur la plage. Pour eux, c'en était fini de tout cela. S'ils devaient se retrouver un jour, ce serait dans les liens du mariage. Ils auraient des enfants et les élèveraient selon les préceptes de l'église.

C'était là ce qu'on appelait une vie sainte, c'était là ce qu'exigeait le chemin de la croix. C'est ce dimanche-là en un sens, un dimanche un peu avant son anniversaire, que John comprit pour la première fois que c'était la vie qui l'attendait – qu'il en prit vraiment conscience, comme une chose qui n'était plus du tout éloignée, mais imminente, qui se rapprochait de jour en jour.

En ce mois de mars de 1935, l'anniversaire de John tombait un samedi. Il s'éveilla ce matin-là avec le sentiment qu'une menace planait au-dessus de lui – que quelque chose d'irrémédiable s'était produit en lui. Il fixa une tache jaune sur le plafond juste au-dessus de sa tête. Roy était encore entortillé dans ses couvertures et un léger sifflement rythmait sa respiration. On n'entendait aucun autre bruit ; personne dans la maison n'était debout. Les radios des voisins étaient toutes muettes et sa mère ne s'était pas encore levée pour aller préparer le petit déjeuner de son père. John s'interrogea sur la panique qu'il éprouvait, puis sur l'heure ; puis (tandis que la tache jaune au plafond se transformait lentement en une femme nue), il se rappela que c'était son quatorzième anniversaire et qu'il avait péché.

Sa première pensée fut néanmoins de se demander si quelqu'un allait y penser. Car il était déjà arrivé, une ou deux fois, que tout le

monde oublie complètement son anniversaire et que personne ne lui dise « Bon anniversaire, Johnny » et ne lui offre quoi que ce soit – même pas sa mère.

Roy recommença à bouger et John le repoussa pour écouter le silence. D'habitude, à son réveil, il entendait sa mère chanter dans la cuisine, son père dans la chambre derrière lui grommeler et marmonner ses prières à mi-voix tout en enfilant ses vêtements ; il entendait éventuellement les jacasseries de Sarah et les criailleries de Ruth ainsi que les radios, les bruits de vaisselle et les voix de tous les voisins. Ce matin-là, pas même le bruit d'un ressort de sommier ne brisait le silence, et John eut donc l'impression d'écouter son propre destin muet. Pour un peu, il aurait pu croire qu'il s'était réveillé trop tard au matin de la Résurrection ; que tous les gens déjà sauvés avaient été transfigurés en un clin d'œil, qu'ils étaient allés rejoindre Jésus-Christ dans les nuées et qu'il avait été abandonné là, dans son enveloppe corporelle de pécheur, condamné à passer un millier d'années en enfer.

Il avait péché. Malgré les saints, sa mère et son père, les avertissements qu'il avait reçus depuis son plus jeune âge, il avait commis, avec ses mains, un péché difficile à absoudre. Dans les toilettes de l'école, seul, en pensant aux garçons, plus vieux, plus grands, plus courageux, qui pariaient à qui ferait le plus grand jet d'urine, il avait observé en lui-même une transformation dont il n'oserait jamais parler.

La noirceur du péché de John ressemblait à la noirceur de l'église le samedi soir ; au silence de l'église quand il s'y retrouvait tout seul pour balayer, remplir d'eau le grand seau et retourner les chaises un bon moment avant l'arrivée des saints. Elle ressemblait aux pensées qui l'agitaient quand il tournicotait dans le temple où sa vie s'était écoulée ; ce temple qu'il détestait, aimait et redoutait en même

temps. Elle ressemblait aux jurons de Roy, aux échos que ces jurons suscitaient chez John : il se rappelait Roy, un de ces rares samedis où il était venu l'aider à nettoyer l'église, en train de jurer dans la maison de Dieu et de faire des gestes obscènes sous les yeux de Jésus. Ça ressemblait à tout ça et ça ressemblait aux murs qui voyaient tout et aux affiches sur les murs qui affirmaient que le salaire du péché était la mort. La noirceur de son péché résidait dans l'entêtement glacé avec lequel il résistait à la Puissance de Dieu ; dans le mépris qu'il éprouvait souvent quand il écoutait ces voix qui se brisaient dans les larmes et qu'il regardait leur peau noire et luisante quand ils levaient les bras et tombaient, face contre terre, devant le Seigneur. Car il avait pris sa décision. Il ne ferait pas comme son père ni comme les pères de son père. Il aurait une autre vie.

Car John était un excellent élève – même si, contrairement à Elisha, il n'était fort ni en mathématiques ni en basket – et on lui prédisait un bel avenir. Peut-être deviendrait-il un grand guide du peuple de Dieu ? John ne s'intéressait guère au peuple de Dieu et il était encore moins intéressé par la perspective de le guider où que ce soit, mais cette éventualité si souvent répétée se déployait dans son esprit comme un grand portail en cuivre s'ouvrant pour lui sur un monde où les gens ne vivaient pas dans la noirceur de la maison de son père, ne priaient pas Jésus dans la noirceur de l'église de son père, sur un monde où il pourrait manger de bonnes choses, porter de beaux vêtements et aller au cinéma aussi souvent qu'il en aurait envie. Dans ce monde-là, John qui était laid – s'il fallait en croire son père –, qui était toujours le plus petit garçon de sa classe et qui n'avait pas d'amis, devenait instantanément beau, grand et populaire. Les gens se mettaient en quatre pour faire la connaissance de John Grimes. Il était poète, directeur d'université ou acteur de cinéma ; il buvait du whisky très cher et fumait des Lucky Strike, paquet vert.

Il n’y avait pas que les gens de couleur pour vanter ses mérites, d’autant que, de l’avis de John, ils ne pouvaient pas vraiment savoir ; mais les Blancs le faisaient aussi, et à dire vrai, ils avaient été les premiers à le faire et continuaient. John avait cinq ans et venait d’entrer à l’école quand il avait été remarqué pour la première fois ; et comme il avait été remarqué par un œil totalement étranger et impersonnel, il s’était mis à percevoir son individualité de manière furieusement gênante.

Ils étaient en train de travailler leur alphabet ce jour-là et six enfants avaient été envoyés ensemble au tableau pour y écrire les lettres qu’ils avaient retenues. Ils avaient terminé et attendaient le verdict de leur maître quand la porte du fond s’était ouverte et la directrice qui terrifiait tout le monde était entrée dans la classe. Plus personne n’avait prononcé un mot ni bougé. La voix de la directrice s’était élevée dans le silence : « Quel est l’enfant qui a écrit cela ? »

Elle désignait, sur le tableau, les lettres de John. La possibilité qu’elle l’eût remarqué n’avait même pas effleuré John qui s’était borné à la fixer avec de grands yeux. Puis il s’était rendu compte, à l’immobilité des autres écoliers et à la façon dont ils évitaient de le regarder, que c’était lui qu’on avait décidé de punir.

« Réponds, John », avait dit gentiment le maître.

Au bord des larmes, il avait marmonné son nom et attendu. La directrice, une femme aux cheveux blancs et au visage dur, avait baissé les yeux vers lui.

« Vous êtes un garçon très intelligent, John Grimes, avait-elle déclaré. Continuez à bien travailler. »

Là-dessus, elle avait quitté la classe.

Cet épisode lui donna, de ce jour, sinon des armes, du moins une protection ; sans trop y croire ni comprendre pourquoi, il enregistra le fait qu’il possédait un pouvoir qui faisait défaut à d’autres ; qu’il

pouvait s'en servir pour se sauver, pour s'élever ; et qu'avec ce pouvoir un jour il pourrait peut-être gagner cet amour qu'il désirait tant. Ce n'était pas chez John une conviction susceptible de disparaître ou de se modifier, ni même un espoir susceptible d'être détruit ; c'était sa personne et, donc, une part de cette scélératesse pour laquelle son père le battait et à laquelle il se cramponnait afin de lui résister. Le bras de son père, en s'élevant et en retombant, le faisait peut-être pleurer et sa voix terrifiante trembler, il n'empêche que, jamais, il ne pourrait avoir totalement le dessus, car John chérissait en lui-même quelque chose auquel son père n'avait pas accès. C'était sa haine et son intelligence qu'il chérissait, l'une nourrissant l'autre. Il vivait dans l'attente du jour où son père serait à l'agonie et où lui, John, le maudirait sur son lit de mort. Et c'était pour cela – bien qu'il fût né dans la foi et que, toute sa vie, il eût été entouré par les saints, leurs prières et leur joie et bien que le temple où ils faisaient leurs dévotions eût plus de réalité à ses yeux que les quelques foyers précaires où il avait vécu avec sa famille – que le cœur de John s'était endurci à l'égard du Seigneur. Son père était un ministre de Dieu, l'ambassadeur du Roi des cieux et John ne pouvait s'incliner devant le trône du Tout-Puissant sans commencer par se mettre à genoux devant son père. C'est de son refus d'obtempérer que sa vie avait été tributaire, et la personnalité secrète de John s'était épanouie dans sa scélératesse jusqu'au jour où le péché l'avait surpris pour la première fois.

Il se rendormit au milieu de tous ces questionnements et quand, cette fois, il s'éveilla pour de bon et se leva, son père était parti à l'usine où il travaillait à mi-temps. Assis dans la cuisine, Roy se disputait avec leur mère. Installée dans sa chaise haute, Ruth, le bébé, martelait son plateau avec une cuillère remplie de bouillie

d'avoine. Cela voulait dire qu'elle était de bonne humeur et qu'elle ne passerait pas la journée à brailler pour des raisons d'elle seule connues sans permettre à quiconque – sa mère exceptée – de la toucher. Sarah était silencieuse, elle ne jacassait pas ce jour-là, ou du moins pas encore, et se tenait à côté de la cuisinière, les bras croisés, à fixer Roy de ses yeux noirs vides d'expression – les yeux de son père – qui la faisaient paraître tellement plus vieille que son âge.

Le regard rivé sur Roy, leur mère, un vieux bout de chiffon noué autour du crâne, buvait du café noir à petites gorgées. La pâle lumière de fin d'hiver, qui envahissait la pièce, leur donnait à tous un teint jaunâtre ; et, pour John qui, lugubre et assommé par la fatigue, se demandait comment il avait pu se rendormir et pourquoi on l'avait laissé faire aussi longtemps, ils s'apparentèrent un moment, illusion accentuée par la lumière jaune, à des silhouettes sur un écran. La pièce était étroite et sale ; rien ne pouvait modifier ses dimensions et aucun nettoyage ne pourrait jamais la rendre propre. La crasse était enchâssée dans les murs et les planchers, elle triomphait sous l'évier où les cafards se multipliaient ; se déposait dans les fines stries des poêles et des casseroles, quotidiennement récurées et au fond tout noirci, suspendues au-dessus de la cuisinière ; se nichait dans le mur après lequel elles étaient accrochées et s'épanouissait aux endroits où pendaient des carrés et des fragments rigides de peinture craquelée, dont l'envers fin comme du papier se tissait de noir. La crasse était incrustée dans tous les coins, angles et fentes de la monstrueuse cuisinière derrière laquelle elle vivait en communion béate avec le mur dégradé. Elle était incrustée dans les plinthes que John briquait tous les samedis et donnait un côté rugueux aux étagères du placard qui supportaient les assiettes ébréchées et brillantes. Sous ce poids noirâtre, les murs ployaient et, sous ce poids, le plafond, qui présentait en son milieu une grande fissure pareille à un éclair,

s'affaissait. Les fenêtres étincelaient comme de l'or ou de l'argent martelé, mais John remarquait à présent, sous la lumière dorée, la fine couche de poussière qui voilait leur éclat douteux. La crasse se faufilait dans la serpillière grise qui séchait à la fenêtre. Honteux et horrifié, et le cœur néanmoins dur et plein de colère, John se dit : *Que l'homme souillé se souille plus encore*. Puis il regarda sa mère et nota, comme s'il se fût agi d'une inconnue, les rides sombres et tenaces qui partaient de ses yeux, le profond sillon qui lui barrait perpétuellement le front, la bouche mince aux coins affaissés et les fines mains brunes, osseuses et puissantes ; et la phrase se retourna contre lui, tel un sabre à deux tranchants, car n'était-ce pas lui avec son orgueil hypocrite et son imagination maligne qui était souillé ? À travers un déluge de larmes qui n'atteignit pas ses yeux, il fixa la pièce dorée ; celle-ci se modifia, la lumière du soleil s'obscurcit et le visage de sa mère se transforma. Il redevint le visage qu'il lui prêtait dans ses rêves, le visage qu'il lui avait vu sur une photographie, une fois, il y avait longtemps, une photographie prise avant sa naissance. Ce visage-là était jeune et fier, levé, avec un sourire qui embellissait la grande bouche et se reflétait dans les yeux énormes. C'était le visage d'une jeune fille qui savait qu'aucun mal ne pourrait la détruire et qui pouvait rire, assurément, comme sa mère ne le faisait plus à présent. Entre ces deux visages, il y avait une zone d'ombre et un mystère que John redoutait et qui parfois le poussait à la haïr.

Elle remarqua alors sa présence et, interrompant sa discussion avec Roy, lui demanda : « T'as faim, mon petit loir ?

– Eh ben ! L'était temps que tu te lèves », s'exclama Sarah.

Il s'approcha de la table et s'assit, en proie à un sentiment de panique tout à fait déconcertant, un besoin de toucher les choses, la table, les chaises et les murs de la pièce pour s'assurer que ladite pièce existait vraiment et qu'il était bel et bien là. Il ne regarda pas sa

mère qui alla réchauffer son petit déjeuner sur la cuisinière. Mais, façon de lui dire quelque chose et d'entendre sa propre voix, il s'écria : « Y a quoi pour le petit déjeuner ? »

Il se rendit compte avec un peu de honte qu'il avait espéré qu'elle lui aurait préparé un petit déjeuner spécial pour son anniversaire.

« Et tu crois qui Y a quoi pour le petit déjeuner ? s'écria Roy avec mépris. T'avais envie de quéque chose de spécial ? »

John se tourna vers lui. Roy n'était pas de bonne humeur.

« Toi, je t'ai rien dit.

– Oh, je te demande pardon, répliqua Roy d'un ton aigu de gamine que John détestait, ce qu'il savait très bien.

– Qu'est-ce t'as aujourd'hui ? s'écria John, furieux, tout en essayant de prendre une voix aussi rauque que possible.

– Va pas t'embêter pour Roy, lui souffla leur mère. L'est mauvais comme un âne rouge, ce matin.

– Oui, fit John, c'est ce que je pense. »

Roy et lui s'observèrent. Puis sa mère posa son assiette devant lui : bouillie de maïs accompagnée d'un bout de bacon. Il eut envie de crier, comme un gamin : « Mais, maman, c'est mon anniversaire ! » À la place, il garda les yeux rivés sur son assiette et se mit à manger.

« Tu peux raconter tout ce que tu veux sur ton père, affirma sa mère en reprenant sa dispute avec Roy, mais y a une chose que tu peux pas dire – tu peux pas dire qui n'a pas toujours tout fait pour être un bon père pour toi et veiller que t'aies jamais faim.

– C'est souvent que j'ai eu faim, s'exclama Roy, ravi de marquer un point contre sa mère.

– Si c'est ça, i était pour rien. C'était pas faute d'essayer. Cet homme-là, l'a déblayé de la neige par zéro degré jusse pour que t'aies quelque chose à te mettre dans le ventre alors qui l'aurait dû être dans son lit.

– Y avait pas que mon ventre, répliqua Roy, indigné. Lui aussi, l'a un ventre, je le sais – c'est une honte, ce qui mange, cet homme. En tout cas, ji ai pas demandé de déblayer la neige pour moi. » Il baissa néanmoins les yeux, subodorant une faille dans son argumentation. « Moi, je veux jusse qui me batte pas tout le temps, finit-il par dire. Je suis pas un vaurien. »

Elle soupira et se détourna légèrement pour regarder par la fenêtre. « Ton papa te bat passe qui t'aime. »

Roy éclata de rire. « C'est pas le genre d'amour que je comprends, la mère. Et qu'est-ce tu crois qui me ferait si i m'aimait pas ?

– I te laisserait continuer tout droit, riposta-t-elle aussitôt, tout droit jusqu'en enfer où on dirait que t'as décidé d'aller de toute façon ! Tout droit, mon petit monsieur, jusqu'au jour où quéqun te collera un coup de couteau ou te flanquera en prison.

– Maman, intervint brusquement John, papa, i l'est bon ? »

Cette question lui était venue à son insu et, stupéfait, il vit la bouche de sa mère se faire plus fine encore et ses yeux s'assombrir. « C'est pas une question à poser, répondit-elle avec douceur. Tu connais pas un homme meilleur, pas vrai ?

– Moi, je trouve qui l'est drôlement bon, intervint Sarah. Sûr qui passe son temps à prier.

– Allez, les enfants, vous êtes des gamins, reprit leur mère en ignorant Sarah et en se rasseyant à table, et vous savez pas quelle chance vous avez d'avoir un père qui s'inquiète pour vous et veut vous voir grandir dans le droit chemin.

– Oui, s'écria Roy, on sait pas quelle chance qu'on a d'avoir un père qui veut pas qu'on aille au ciné, qui veut pas qu'on joue dans la rue, qui veut pas qu'on a des amis, qui veut pas ci, qui veut pas ça, et qui veut pas qu'on fasse quoi que ce soye. Quelle chance qu'on a d'avoir un père qui veut jusse qu'on aille à l'église, qu'on lise la Bible,

qu’on beugle comme un demeuré devant l’autel et qu’on reste à la maison, tout doux tout tranquille comme une petite souris. Tu parles d’une chance, ça oui. Sais pas ce que j’ai fait pour mériter une chance pareille. »

Leur mère éclata de rire. « Un jour, tu comprendras, note bien ce que je te dis.

– Moui, répondit Roy.

– Mais i sera trop tard. I sera trop tard quand tu commenceras à… regretter tout ça. » Sa voix avait changé. L’espace d’un moment, son regard croisa celui de John, qui sentit la peur le saisir. Il eut le sentiment que ses paroles, conformément à la manière bizarre dont le Seigneur choisissait parfois de s’adresser aux hommes, lui avaient été dictées par le ciel et lui étaient destinées. Il avait quatorze ans – était-il trop tard ? Et le malaise qu’il ressentait était renforcé par l’impression – qui, il s’en rendait compte à présent, le tourmentait depuis toujours – que sa mère ne disait pas tout ce qu’elle pensait. Qu’est-ce qu’elle racontait à tante Florence, se demanda-t-il, quand elles bavardaient ensemble ? Ou à son père ? Qu’est-ce qu’elle pensait ? Son visage était toujours indéchiffrable. Et, pourtant, quand elle baissa les yeux vers lui l’espace d’un bref instant qui avait tout d’un signe secret, fugace, elle lui présenta un visage éloquent. Elle nourrissait d’amères pensées.

« M’en fous, décréta Roy en se levant. Quand j’aurai des enfants, je les traiterai pas comme ça. » John regardait sa mère qui regardait Roy. « Moi, je suis sûr que c’est pas une façon de se conduire. On a pas le droit d’avoir des tripotées de gamins si on sait pas comment les traiter.

– Tu i es adulte ce matin, répondit sa mère. Méfie-toi.

– Et dis-moi autre chose, reprit Roy en se penchant soudain vers sa mère, explique-moi pourquoi qui me laisse jamais lui parler

comme je te parle ? C’est mon père, pas vrai ? Mais i m’écoute jamais – non, c’est toujours moi qui dois l’écouter.

– Ton père sait ce qui fait. Écoute ton père et je te garantis que tu te retrouveras pas en prison. »

De fureur, Roy émit un bruit de succion avec ses dents. « Je cherche pas à aller en prison. Tu crois que, sur Terre, y a que des prisons et des églises ? Tu devrais pas gober des trucs pareils, Mam.

– Je sais qui a pas de salut pour qui chemine pas humblement devant le Seigneur. Toi aussi, tu t’en rendras compte un jour. Continue donc, tête de pioche. Tu t’en repentiras. »

Soudain, Roy se mit à sourire. « Mais tu seras là, hein, Mam – quand je serai dans le pétrin ?

– Tu sais pas, répondit-elle en s’efforçant de réprimer un sourire, combien de temps le Seigneur me permettra de rester avec toi. »

Roy se tourna et esquissa un pas de danse. « Ça me va. Je sais que le Seigneur est pas aussi dur que papa. Pas vrai, mon vieux ? demanda-t-il à John en lui collant une pichenette sur le front.

– Oh, laisse-moi déjeuner, marmonna John qui avait pourtant fini de manger et se réjouissait que Roy le prenne enfin à partie.

– Ce garçon-là, l’est piqué, c’est sûr, avança posément Sarah.

– Écoutez-moi cette petite sainte ! cria Roy. Papa aura jamais de problème avec elle – celle-là, l’était sainte à la naissance. Je parie que les premiers mots qu’elle a prononcés c’était : “Merci, Jésus.” Pas vrai, Mam ?

– Arrête ces bêtises, répondit-elle en riant, et va-t’en bosser. Personne peut pas passer la matinée à faire l’idiot avec toi.

– Oh, t’as du boulot pour moi ce matin ? Eh ben, ça alors, qu’est-ce t’as à me faire faire ?

– J’ai tous les bois de la salle à manger pour toi. Et, en plus, tu vas me les faire avant de mettre le pied dehors de cette maison.

– Hé, Mam, pourquoi que tu me causes comme ça ? Est-ce que j'ai dit que je voulais pas les faire ? Tu sais bien que j'abats un sacré boulot quand je suis d'humeur. Quand j'aurai fini, je pourrai sortir ?

– Fais ce que t'as à faire et on verra. T'as intérêt à bien faire.

– Avec moi, c'est toujours bien fait. Tu reconnaîtras pas tes bois quand j'aurai fini.

– John, poursuivit leur mère, sois gentil et balaie la pièce de devant pour moi et fais la poussière sur les meubles. Je me charge du ménage ici.

– Oui », dit-il en se levant. Elle avait oublié son anniversaire. Il se jura de ne pas y faire allusion et s'interdit d'y penser plus longtemps.

Balayer la pièce de devant signifiait avant tout qu'il fallait balayer le lourd tapis de style oriental qui avait autrefois fait la splendeur du lieu, mais dont les rouges, verts et violets étaient à présent tellement passés qu'ils ne se distinguaient plus les uns des autres ; de plus, il était tellement effrangé par endroits qu'il venait se prendre dans le balai. John détestait s'occuper de ce fichu tapis car il s'en dégageait une énorme quantité de poussière qui lui bouchait le nez et se collait à sa peau moite, et il lui semblait que, même s'il le brossait jusqu'à la fin des temps, ces nuages de poussière ne s'atténueraient jamais, que cette affaire ne parviendrait jamais à être propre. Dans son imagination, cette corvée avait fini par s'apparenter à une tâche impossible qui lui aurait été dévolue jusqu'à sa mort, à une épreuve difficile, telle celle d'un homme dont il avait lu l'histoire et qui avait été condamné à hisser un gros bloc de pierre jusqu'au sommet d'une montagne escarpée gardée par un géant qui repoussait immanquablement ledit rocher – et ainsi de suite, pour toujours, de toute éternité ; il était encore là-bas, ce malheureux, quelque part à l'autre bout de la Terre, en train de pousser son rocher jusqu'en haut. Il avait droit à toute la compassion de John qui consacrait la majeure

partie – et la plus pénible aussi – de ses samedis matin à promener son balai sur la surface de ce tapis sans fin ; et quand, devant la porte-fenêtre, il arrivait au bout du salon et du tapis, il se faisait l'effet d'être un voyageur incroyablement épuisé qui aperçoit enfin sa maison. Cependant, pour chaque pelle qu'il remplissait si laborieusement au seuil de la pièce, des démons en rajoutaient vingt sur le tapis ; derrière lui, il voyait redescendre la poussière qu'il avait soulevée ; déjà crispé parce qu'il avait la bouche pleine de particules de poussière, il s'énervait et manquait fondre en larmes à l'idée qu'un tel labeur était si mal récompensé.

Il n'était pourtant pas au bout de ses peines ; car, une fois rangés la pelle et le balai, il alla chercher dans le seau sous l'évier un chiffon sec, l'encaustique et un chiffon humide et regagna le salon pour déterrer, si l'on peut dire, les biens familiaux enfouis dans la poussière qui menaçait de les ensevelir. Tout en songeant avec amertume à son anniversaire, il s'attaqua au miroir et étudia son visage qui lui parut émerger d'un nuage. Il constata avec stupeur qu'il n'avait pas changé, que la main de Satan était encore invisible. Son père lui avait toujours dit qu'il avait le visage de Satan – et n'y avait-il pas quelque chose – dans le dessin du sourcil, dans le V que ses cheveux épais lui traçaient sur le front – qui confirmait la justesse de ses paroles ? Dans l'œil, il y avait une lumière qui n'était pas la lumière du Ciel, et sa bouche tremblait, lascive et lubrique, pour boire à longs traits les vins de l'enfer. Il fixa son visage comme s'il se fût agi du visage d'un inconnu – très vite, il lui apparut d'ailleurs comme tel –, d'un inconnu en possession de secrets que John ne connaîtrait jamais. Du coup, il s'efforça de le regarder comme un inconnu aurait pu le faire et de découvrir ce que les autres voyaient. Malheureusement, il ne vit que des détails : deux grands yeux, un front large et ramassé, le triangle de son nez, sa très grosse bouche et

la fossette à peine masquée sur son menton, qui, d'après son père, correspondait à l'empreinte du petit doigt du diable. Ces détails ne l'aidèrent pas, dans la mesure où il ne put déchiffrer le principe de leur unité et se prononcer sur ce qu'il désirait par-dessus tout savoir : était-il laid ou pas ?

Il baissa alors les yeux vers le manteau de la cheminée et souleva, l'un après l'autre, les objets décoratifs qui étaient posés dessus. Il y avait là, dans un beau désordre, des photographies, des cartes de vœux, des devises fleuries, deux bougeoirs en argent sans bougie et un serpent en métal vert, prêt à frapper. Dans son apathie, John regarda le tout sans rien voir ; il se mit à épousseter avec le soin exagéré des gens profondément préoccupés. L'une des devises, rose et bleue, proclamait en lettres en relief qui augmentaient encore la difficulté de cet époussetage :

Que tu viennes le soir, ou que tu viennes le matin
Que tu viennes quand nous t'attendons, ou que tu viennes à l'improviste,
Tu trouveras ici mille souhaits de bienvenue devant toi,
Et plus souvent tu viendras, plus nous t'adorerons.

L'autre, en lettres de feu sur fond doré, affirmait :

Car Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son fils unique pour que tout homme qui croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle.

(Jean, III, 16)

Un rien assombries par les bougeoirs en argent, ces maximes sans grand rapport entre elles décoraient les deux extrémités du manteau de la cheminée. Au milieu, les cartes de vœux, reçues tous les ans à

l'occasion de Noël, de Pâques ou d'un anniversaire, claironnaient leurs joyeux messages alors que le serpent vert, perpétuellement malveillant, levait fièrement la tête parmi tous ces trophées, en attendant le moment de frapper. Quant aux photographies, elles s'alignaient contre le miroir, pareilles à une procession.

Ces photos étaient véritablement les objets d'époque de la famille, laquelle paraissait croire qu'une photo se devait de ne commémorer que le passé le plus reculé. Les clichés de John et de Roy, ainsi que ceux des deux petites filles, qui semblaient enfreindre cette règle tacite, ne servaient en fait qu'à la renforcer, dur comme fer : ils avaient tous été pris dans leur petite enfance, époque et état dont les enfants ne gardaient aucun souvenir. Sur le sien, John était allongé, tout nu, sur une courtepointe blanche, et les gens riaient et affirmaient que c'était très coquin. John ne pouvait jamais regarder sans honte et sans colère sa nudité exposée de manière aussi peu charitable. Aucun autre enfant n'était nu ; non, Roy, couché dans son berceau, arborait une robe blanche et fixait la caméra avec un sourire tout en gencives ; Sarah, déjà maussade à six mois, portait un bonnet blanc tandis que Ruth était dans les bras de sa mère. Quand les gens se penchaient sur ces photographies et qu'ils riaient, leur rire n'avait rien à voir avec celui qui leur venait devant celle de John. C'était pour cela qu'il se renfrognait quand les visiteurs tentaient de lui faire des avances, et eux, persuadés qu'il les détestait pour une raison ou pour une autre, décrétaient par réaction que c'était un « drôle » d'enfant.

Parmi les autres photographies, il y en avait une de tante Florence, la sœur de son père, sur laquelle elle avait les cheveux relevés et retenus par un ruban, à l'ancienne mode ; elle était très jeune à l'époque où ce cliché avait été pris et venait tout juste d'arriver dans le Nord. Parfois, quand elle passait les voir, elle prenait

cette photo à témoin pour prouver qu'elle avait été belle dans sa jeunesse. Il y en avait une de sa mère, pas celle que John aimait et qu'il n'avait vue qu'une seule fois, mais une prise juste après son mariage. Et il y avait une photographie de son père, tout en noir, assis sur une véranda à la campagne, les mains gravement croisées sur les genoux. Elle avait été prise un jour où il faisait beau et la lumière accusait brutalement les traits de son visage. Il fixait le soleil, la tête haute, l'air dur, et bien qu'il eût été jeune, ce n'était pas le visage d'un jeune homme ; seul quelque chose de vieillot dans sa tenue indiquait que le cliché remontait à longtemps. À l'époque, d'après tante Florence, il était déjà prédicateur et avait une femme qui était désormais au ciel. Qu'il eût déjà été prédicateur n'avait rien d'étonnant, car il était impossible d'imaginer qu'il eût jamais fait autre chose ; mais qu'il ait eu, dans un passé aussi reculé, une femme à présent décédée remplissait John d'une stupeur qui n'avait vraiment rien de plaisant. Si elle avait vécu, se dit John, il ne serait donc jamais venu au monde ; son père ne serait jamais monté dans le Nord et n'aurait pas rencontré sa mère. Et cette femme à la silhouette obscure, morte tant d'années auparavant, dont il savait qu'elle s'appelait Deborah, gardait en sûreté dans sa tombe la clé de tous ces mystères qu'il brûlait de découvrir. C'était elle qui avait connu son père dans une vie où John n'existait pas, dans une région où John n'avait jamais mis les pieds. À une époque où il n'était rien et nulle part, ni poussière, ni nuage, ni air, ni soleil ni pluie, où *on ne pensait même pas à lui*, comme disait sa mère, *au ciel avec les anges*, comme disait sa tante, elle avait connu son père et partagé sa maison. Elle avait aimé son père. Elle avait connu son père en des moments où des éclairs avaient zébré les cieux, où le tonnerre avait retenti là-haut, et où son père disait alors : « Écoute. Dieu parle. » Elle l'avait connu quand il se tournait et se retournait dans son lit et qu'il se réveillait le

matin là-bas, dans cette région lointaine, et elle avait regardé dans ces yeux, avait vu ce qu'ils renfermaient et n'en avait éprouvé aucune peur. Elle avait assisté à son baptême *où qu'il bottait et braillait comme une mule*, elle l'avait vu pleurer à la mort de sa mère ; *c'était un beau jeune homme dans le temps*, disait Florence. Parce qu'elle avait regardé ces yeux avant qu'ils ne se posent sur John, elle connaissait une chose que John ne connaîtrait jamais – la pureté des yeux de son père quand John ne se reflétait pas dans leurs profondeurs. Elle aurait pu lui expliquer – si seulement, de sa cachette, il avait pu le lui demander ! – ce qu'il aurait fallu faire pour que son père l'aime. Mais, à présent, il était trop tard. Elle ne dirait rien avant le jour du Jugement dernier. Alors, au milieu de toutes ces voix, John, tout bégayant, ne se soucierait plus de son témoignage.

Quand il eut terminé, que la pièce fut prête pour le dimanche, John, qui se sentait sale et fatigué, s'assit dans le fauteuil de son père, à côté de la fenêtre. Un soleil glacial inondait les rues et un vent violent faisait voltiger des bouts de papier et de la poudre de givre, claquer les enseignes des magasins et des églises. C'était la fin de l'hiver et la neige truffée de détritus qui s'était amoncelée le long des trottoirs commençait à fondre et engorgeait les caniveaux. Les jeunes garçons jouaient à la crosse canadienne dans les rues froides et mouillées ; vêtus de gros pull-overs en laine et de pantalons épais, ils dansaient et braillaient et la balle faisait *crac* quand la raquette la frappait et l'envoyait valdinguer à toute vitesse dans les airs. L'un d'entre eux portait une tuque rouge vif ornée d'un gros pompon qui, lorsqu'il sautait, lui dessinait comme un présage éclatant au-dessus de la tête. Le soleil glacial donnait à leur visage des reflets cuivrés et, à travers la fenêtre fermée, John entendait leurs voix grossières, insolentes. Il aurait aimé être des leurs, jouer dans les rues, sans crainte, évoluer avec la même grâce et la même vigueur, mais il savait

que c'était impossible. Pourtant, s'il ne pouvait partager leurs jeux, il pouvait faire quelque chose qui ne leur appartenait pas ; comme le lui avait dit un de ses maîtres, lui, il était capable de penser. Mais ce constat ne lui procura qu'une maigre consolation car ses pensées, ce jour-là, le terrifiaient. Il aurait aimé se joindre à ces jeunes garçons dans la rue, complètement insouciants, et épuiser son traître de corps déconcertant.

Mais il était maintenant onze heures et, dans deux heures, son père serait rentré. Ils se mettraient peut-être alors à table, son père entamerait la prière et leur lirait un passage de la Bible. Lentement, la journée toucherait à sa fin et il irait faire le ménage de l'église où il resterait pour l'office du soir. Brusquement, alors qu'il était assis à la fenêtre, John se sentit – sentiment d'une violence sans précédent – débordé par les larmes et la colère ; il baissa la tête, les poings serrés contre les carreaux et pleura, à bout de nerfs : « Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais faire ? »

Puis sa mère l'appela ; il avait oublié qu'elle était à la cuisine en train de laver des vêtements et se dit qu'elle avait probablement une corvée à lui confier. Il se leva à contrecœur et alla la rejoindre. Penchée sur la lessiveuse, les bras mouillés et couverts de savon jusqu'aux coudes, elle avait le front emperlé de sueur. Son tablier, taillé dans un vieux drap, était humide à l'endroit où elle s'appuyait contre la planche. Lorsqu'il entra, elle se redressa et s'essuya les mains sur le bord de son tablier.

« T'as fini ton ouvrage, John ? » lui demanda-t-elle.

Il répondit : « Oui, Mam », et se dit qu'elle le regardait d'une drôle de façon, comme si elle regardait l'enfant de quelqu'un d'autre.

« C'est bien. » Elle esquissa un petit sourire forcé. « Tu sais que t'es le bras droit à ta maman ? »

Il ne pipa mot et ne sourit pas, mais la considéra avec attention en se demandant quelle corvée ce préambule lui réservait.

Elle lui tourna le dos, s'essuya le front d'une main humide et se dirigea vers le placard. Sous ses yeux, elle attrapa un vase décoré de personnages très colorés – il ne servait que pour de grandes occasions – dont elle renversa le contenu sur sa paume. Il entendit le tintement des pièces de monnaie et en conclut qu'elle allait l'envoyer en courses. Elle rangea le vase et se retourna vers lui, la main à moitié refermée.

« Je t'ai jamais demandé ce que tu voulais pour ton anniversaire. Mais prends ça, mon fils, et va t'acheter quéque chose que tu penses qui te plaira. »

Elle lui ouvrit la main et y déposa les pièces encore toutes chaudes et humides de son contact. À ce moment-là, John regarda sans le voir son visage si haut au-dessus de lui. Son cœur se serra et il eut envie d'appuyer la tête contre son ventre, là où c'était mouillé, et de pleurer. Mais il baissa les yeux et fixa sa paume et le petit tas de piécettes.

« Ça fait pas beaucoup, dit-elle.

– C'est bien. » Il releva alors la tête tandis qu'elle se penchait pour l'embrasser sur le front.

« T'es en train de devenir un grand et beau garçon, déclara-t-elle en l'attrapant par le menton et en mettant son visage à distance. Tu seras un homme rudement bien, tu sais ? Ta maman compte sur toi. »

Une fois encore, il eut l'impression qu'elle ne lui livrait pas le fond de sa pensée ; dans une sorte de langage secret, elle lui disait ce jour-là des choses qu'il lui faudrait se rappeler et comprendre plus tard. Il observa son visage, le cœur débordant d'amour pour elle et empli d'une angoisse qui ne lui appartenait pas encore, qu'il ne décryptait pas et qui l'effrayait.

« Oui, Mam, répondit-il en espérant que, malgré son bégaiement, elle devinerait à quel point il tenait à lui faire plaisir.

– Je sais, reprit-elle en le libérant avec un sourire, i a plein de choses que tu comprends pas. Mais t'inquiète pas. À l'heure qui l'aura choisie, le Seigneur te révélera tout ce qui voudra que tu saches. Fais confiance au Seigneur, Johnny, et I t'aidera, c'est sûr. Avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien. »

Il l'avait déjà entendu dire ça – c'était sa citation préférée, de même que *Mets ordre à ta maison* était celle de son père – mais il savait que, ce jour-là, c'était tout spécialement pour lui qu'elle la disait ; elle cherchait à l'aider parce qu'elle savait qu'il avait des problèmes. Or, ces problèmes étaient aussi les siens, ce qu'elle n'avouerait jamais à John. Et même s'il avait la certitude qu'ils ne parlaient pas des mêmes choses – car, sinon, elle serait fâchée et plus du tout fière de lui –, cette intuition de sa part et l'aveu de l'amour qu'elle lui portait prêtèrent à la perplexité de John une réalité qui le terrifia et une dignité qui le tranquillisa. Il eut obscurément la sensation qu'il fallait qu'il la réconforte et, abasourdi, il s'entendit lui dire : « Oui, maman. Je vais essayer d'aimer le Seigneur. »

À ces mots, quelque chose d'effrayé, de beau et d'indiciblement triste apparut alors sur le visage de sa mère – comme si elle portait le regard bien au-delà de son fils vers une longue route sombre où elle apercevait un voyageur perpétuellement en danger. Était-ce lui, ce voyageur ? Ou elle ? Ou bien pensait-elle à la croix de Jésus ? Elle se retourna vers la lessiveuse, le visage toujours empreint de cette étrange tristesse.

« Tu ferais mieux de te sauver maintenant, dit-elle, avant que ton papa rentre. »

Dans Central Park, la neige n'avait pas encore fondu sur sa colline préférée. Elle se situait au milieu du parc, après qu'on avait passé le

réservoir où il rencontrait toujours, devant la grande clôture grillagée, des dames blanches en manteau de fourrure qui promenaient leurs grands chiens ou de vieux messieurs blancs avec une canne. À un endroit qu'il connaissait d'instinct et qu'il retrouvait à la forme des bâtiments qui entouraient le parc, il attaquait un raidillon qui disparaissait sous les arbres et grimpait sur une courte distance jusqu'à ce qu'il arrive à une clairière menant à la colline. Devant lui, une montée s'ouvrait alors, dominée par le ciel brillant tandis qu'au-delà, perdue dans les nuages, se déployait à l'horizon la découpe des toits de New York. Sans savoir pourquoi, il sentit monter en lui des sentiments d'exultation et de puissance et grimpa en courant, à la façon d'une machine ou d'un fou, prêt à se jeter, la tête la première, dans la ville qui étincelait devant lui.

Mais quand il eut atteint le sommet, il s'arrêta ; posté sur la crête de la colline, le menton en appui sur ses mains jointes, il regarda en contrebas. Alors, lui, John, se sentit l'âme d'un géant capable, dans sa colère, de réduire cette ville en miettes ; il se sentit l'âme d'un tyran capable d'écraser cette ville sous son talon ; il se sentit l'âme d'un conquérant attendu de longue date aux pieds duquel on allait dérouler un tapis de fleurs et devant lequel les foules crieraient : Hosanna ! De tous, ce serait lui le plus puissant, le plus aimé, l'oint du Seigneur ; et il vivrait dans cette cité resplendissante que ses ancêtres avaient contemplée avec envie, de très loin. Car elle lui appartenait ; ses habitants le lui avaient dit ; il n'avait qu'à redescendre à toute vitesse et ils le serreraient contre leur cœur et lui montreraient des merveilles comme il n'en avait encore jamais vu.

Pourtant, au sommet de cette colline, il s'attarda. Il repensa aux gens qu'il avait rencontrés dans cette ville, dont les prunelles ne reflétaient aucun amour pour lui. Il songea à leurs démarches tellement brusques et pressées, à leurs habits gris foncé, à la façon

dont ils passaient à côté de lui sans le voir ou, sinon, à leur sourire supérieur. Et à leurs lumières qui ne cessaient de s'allumer et de s'éteindre au-dessus de sa tête et au fait qu'il était un inconnu là-bas. Puis il repensa à son père et à sa mère, et à tous les bras déployés pour le retenir et le sauver de cette ville où, disait-on, son âme allait connaître la perdition.

C'était assurément la perdition qui s'attachait aux pas des malheureux qui évoluaient dans ces lieux ; qui criait au milieu des lumières, dans les tours gigantesques ; l'empreinte de Satan se voyait sur les visages des foules qui attendaient aux portes des cinémas ; ses paroles s'imprimaient sur les immenses affiches cinématographiques qui invitaient les badauds à pécher. C'étaient les clameurs des damnés qui résonnaient dans Broadway où les voitures, les bus et les gens pressés disputaient chaque pouce de terrain à la mort. *Broadway*, la voie large : la voie qui nous menait à la mort était large et on y rencontrait beaucoup de monde ; alors que la voie qui menait à la vie éternelle était étroite et il en était peu qui la trouvaient. Mais John ne rêvait pas de la voie étroite où cheminaient tous les siens ; où les maisons ne donnaient pas l'impression de crever les nuages immuables, mais se serraient, ramassées, ignobles, tout près du sol immonde, où les rues, les couloirs et les pièces étaient obscurs et où régnait une indécrottable odeur de poussière, de sueur, d'urine et de gin frelaté. Sur la voie étroite, le chemin de la croix, seule l'attendait l'humiliation perpétuelle ; l'attendait, un jour, une maison pareille à celle de son père, une église pareille à celle de son père et un travail pareil à celui de son père qui allait vieillir et devenir tout noir à force de faim et de labeur. Or, le chemin de la croix lui avait rapporté un ventre rempli de vents et avait fait ployer le dos de sa mère ; jamais ils n'avaient porté de beaux vêtements, mais, ici, en ce lieu où les édifices défiaient la puissance de Dieu et où hommes et femmes ne Le

craignaient pas, ici, il pourrait manger et boire tout son soûl et se vêtir de tissus merveilleux, somptueux à regarder et doux à toucher. Mais qu'adviendrait-il alors de son âme appelée un jour à mourir et à se présenter, toute nue, devant son juge ? Fallait-il, pour un moment de confort, renoncer aux splendeurs de l'éternité ?

Ces splendeurs étaient inimaginables – alors que la ville était réelle. Préoccupé, il s'attarda un moment au milieu de la neige fondante, puis s'élança et dévala la pente avec l'impression de voler à mesure qu'il accélérait l'allure : « Je peux remonter ici, se disait-il. Si ça tourne mal, je peux toujours remonter ici. » Au pied de la colline, à l'endroit où le terrain s'aplanissait brusquement pour déboucher sur un sentier recouvert de gravillons, il manqua percuter un vieux monsieur blanc, doté d'une barbe blanche, qui marchait à tout petits pas en s'appuyant sur une canne. Tous deux s'arrêtèrent, stupéfaits, et se dévisagèrent. John batailla pour reprendre son souffle et présenter ses excuses, mais le vieil homme sourit. John lui retourna son sourire. On aurait cru qu'ils partageaient un grand secret ; et le vieux monsieur poursuivit son chemin. Partout dans le parc, des plaques de neige étincelaient. Sous le soleil pâle et fort, la glace fondait lentement sur les branches et les troncs des arbres.

Il sortit du parc sur la 5e Avenue où, comme toujours, les fiacres démodés étaient alignés le long du trottoir, les cochers assis sur leur siège haut, un plaid sur les genoux, ou plantés par groupes de deux ou trois à côté des chevaux, à taper des pieds, à fumer une pipe et à bavarder. En été, il avait vu des gens se promener dans ces fiacres, pareils à des personnages de roman ou de film qui portaient tous des vêtements passés de mode et filaient, à la nuit tombée, sur des routes gelées, talonnés par des ennemis désireux de les envoyer à la mort. *Retournez-vous, retournez-vous*, avait crié une belle femme aux longues boucles blondes, *pour voir si nous sommes poursuivis !* – et

elle avait connu, pour autant que John s'en souvenait, une fin terrible. Pour l'heure, il observa les énormes chevaux alezans qui patientaient en frappant le sol par moments d'un sabot verni et se prit à réfléchir à ce à quoi sa vie ressemblerait si, un jour, il avait un cheval. Il l'appellerait Jockey et le monterait le matin, à l'heure où l'herbe était mouillée et, juché sur le dos de sa monture, il contemplerait de vastes prés baignés de soleil, les siens ; derrière lui, il y aurait sa maison, une grande bâtisse pleine de coins et de recoins et toute neuve, et, dans la cuisine, sa femme, une beauté, préparerait le petit déjeuner, tandis que de la fumée sortirait par la cheminée et se dissiperait dans l'air matinal. Ils auraient des enfants qui lui diraient papa et auxquels, à Noël, il offrirait des trains électriques. Et il aurait des dindons, des vaches, des poulets et des oies, ainsi que d'autres chevaux, en plus de Jockey. Ils auraient un placard rempli de whisky et de vins ; ils auraient des voitures – mais à quelle église iraient-ils et qu'apprendrait-il à ses enfants quand ils se serreraient autour de lui, le soir ? Il regarda, droit devant lui, la 5e Avenue où des femmes gracieuses en manteau de fourrure avançaient en admirant les devantures qui enfermaient des robes en soie, des montres, des bagues. À quelle église allaient-elles ? Et à quoi ressemblait la maison où, le soir, elles enlevaient ces manteaux et ces robes en soie, où elles rangeaient leurs bijoux dans un coffret et s'allongeaient dans des lits moelleux pour, avant de dormir, réfléchir un moment à la journée écoulée ? Lisaient-elles un verset de la Bible tous les soirs et s'agenouillaient-elles pour prier ? Non, voyons, car elles ne pensaient pas à Dieu et ne suivaient pas le chemin de Dieu. Elles appartenaient à ce monde temporel, matériel, et avaient déjà un pied en enfer.

Pourtant, à l'école, certaines d'entre elles s'étaient montrées gentilles envers lui et il avait du mal à les imaginer en train de rôtir jusqu'à la fin des temps, elles qui étaient si belles et si gracieuses. Une

fois, un hiver où il avait été très malade à cause d'un mauvais coup de froid qui refusait de le lâcher, une de ses maîtresses lui avait acheté un flacon d'huile de foie de morue, spécialement préparée avec un sirop très épais afin que le goût soit moins déplaisant : c'était sûrement un geste de chrétienne. Sa mère avait dit que Dieu bénirait cette femme ; et il s'était rétabli. Elles étaient serviables – il en était sûr et certain – et le jour où il attirerait leur attention, elles ne manqueraient pas de l'aimer et de lui manifester leur respect, c'était certain. Son père n'était pas de cet avis. Il disait que tous les Blancs étaient mauvais et que Dieu allait les humilier. D'après lui, il ne fallait jamais faire confiance aux Blancs ; ils ne racontaient que des mensonges et pas un seul d'entre eux n'avait jamais aimé les nègres. Lui, John, était un nègre et il verrait, dès qu'il serait un peu plus vieux, à quel point les Blancs pouvaient être mauvais. John avait lu ce que les Blancs faisaient aux gens de couleur ; comment, dans le Sud, d'où ses parents venaient, les Blancs détournaient une partie de leurs gages, les poussaient dans le feu, leur tiraient dessus – et leur faisaient des choses encore pires, ajoutait son père, qu'on ne pouvait raconter. Il avait lu que des hommes de couleur avaient été brûlés sur la chaise électrique pour des forfaits qu'ils n'avaient pas commis ; que, dans les émeutes, on leur tapait dessus avec des gourdins ; qu'on les torturait en prison ; qu'ils étaient les derniers embauchés et les premiers licenciés. Les nègres n'habitaient pas les rues que John sillonnait ; ça leur était interdit ; et, pourtant, il s'y promenait et personne ne levait la main sur lui. Mais oserait-il entrer dans ce magasin d'où une femme, chargée d'une grande boîte ronde, sortait à présent le plus naturellement du monde ? Ou dans cet appartement devant lequel se tenait un Blanc revêtu d'un superbe uniforme ? John savait qu'il n'oserait pas s'y risquer, pas aujourd'hui, et il entendait l'éclat de rire de son père : « *Non, et pas demain non plus !* » Pour lui,

c'était la porte de service, l'escalier obscur et la cuisine ou le sous-sol. Le monde des Blancs n'était pas pour lui. S'il se refusait à admettre ça et s'entêtait à essayer d'y avoir accès, il pourrait s'escrimer jusqu'à la fin des temps ; ils ne le laisseraient jamais entrer. Là-dessus, les gens et l'avenue subirent un changement dans l'esprit de John qui se mit à les craindre et comprit qu'un jour il pourrait arriver à les haïr si Dieu ne changeait pas son cœur.

Il quitta la 5e Avenue et prit la direction de l'ouest et des cinémas. Là, sur la 42e Rue, c'était moins élégant, mais pas moins bizarre. Il adorait cette rue, non pour les passants ou les boutiques, mais pour les lions de pierre qui gardaient le bâtiment principal, gigantesque, de la bibliothèque publique, un bâtiment incroyablement vaste et rempli de livres dans lequel il n'avait encore jamais osé entrer. Il aurait pu le faire, il le savait, car il était inscrit à l'annexe de Harlem et avait le droit d'emprunter un ouvrage n'importe où en ville. Mais il n'y avait jamais mis les pieds parce que l'endroit était tellement grand qu'il devait fourmiller de couloirs et de marches en marbre, labyrinthe dans lequel il se perdrait à coup sûr sans jamais trouver l'ouvrage qu'il souhaitait. Et alors, tout le monde, tous les Blancs présents sauraient qu'il n'était pas habitué à ce genre de grand édifice ni à une telle quantité de livres et ils le regarderaient avec commisération. Il y entrerait un autre jour quand il aurait lu tous les livres de la ville, prouesse qui lui donnerait, croyait-il, l'aplomb nécessaire pour franchir le seuil de n'importe quel bâtiment sur Terre. Des gens, des hommes principalement, s'appuyaient sur les parapets de pierre du parc surélevé qui entouraient la bibliothèque ou bien montaient et descendaient et se penchaient pour boire de l'eau aux fontaines publiques. Des pigeons argent se posaient un bref instant sur la tête des lions ou sur le rebord des fontaines et se pavanaient dans les allées. John rôda devant chez Woolworth's où, les yeux vissés

sur l'étalage de bonbons, il s'interrogea sur ceux qu'il aurait aimé acheter mais s'éloigna sans avoir rien pris, parce que le magasin était bondé et qu'il avait la certitude que la vendeuse ne le remarquerait jamais ; puis il s'attarda devant un marchand de fleurs artificielles avant de traverser la 6e Avenue où se trouvaient le distributeur automatique, les taxis à l'arrêt et les boutiques – qu'il s'interdit de regarder ce jour-là – qui exposaient en devanture des cartes postales cochonnes et des farces et attrapes. C'était après la 6e Avenue que commençaient les cinémas et il étudia attentivement les photos pour essayer de choisir sa salle. Il s'arrêta finalement devant une immense affiche colorée représentant une femme de mauvaise vie, à moitié dévêtue, qui, appuyée dans l'encadrement d'une porte, semblait se disputer avec un homme blond, lequel fixait la rue d'un air pitoyable. La légende au-dessus de leur tête déclarait : « Il y a, dans chaque famille, un gogo dans son genre et une femme pas loin pour le mener par le bout du nez ! » Il décida de voir ce film-là, car il s'identifiait au jeune homme blond, le gogo de la famille, et avait envie d'en savoir plus sur le sort manifestement cruel qui était le sien.

Il étudia donc les prix affichés au-dessus du guichet, présenta ses pièces à la caissière et reçut le bout de papier qui avait le pouvoir de lui ouvrir les portes. Dès lors qu'il eut décidé d'entrer, il ne se retourna pas vers la rue de crainte qu'un saint passant par là ne l'aperçoive, ne l'appelle et ne le retienne. Il traversa d'un pas très pressé l'entrée recouverte de moquette, sans rien regarder, et ne s'arrêta que pour qu'on lui déchire son billet, dont une moitié se retrouva dans une corbeille argentée et l'autre lui fut retournée. Puis l'ouvreuse poussa les portes de cet obscur palais et, tenant une lampe derrière elle, le conduisit à son siège. Même à ce moment-là, alors qu'il était passé au milieu d'une jungle de pieds et de genoux pour atteindre son fauteuil, il n'osa respirer ; ni même, du fait d'un ultime

et maladif espoir de pardon, lever les yeux vers l’écran. Il fixait l’obscurité environnante et les profils qui émergeaient peu à peu de ces ténèbres qui ressemblaient tant à celles de l’enfer, persuadé que la lumière du second avènement allait les déchirer et que le plafond allait s’ouvrir sur des chariots de feu d’où descendraient un Dieu courroucé et tous les hôtes du ciel. Il s’enfonça profondément dans son siège, comme si cette position avait des chances de le rendre invisible et de gommer sa présence en ces lieux. Sur ce, il se dit : « *Pas encore. Ce n’est pas encore le jour du jugement !* » et des voix lui parvinrent, sans doute celles du malheureux et de la femme de mauvaise vie et, malgré lui, il leva les yeux vers l’écran.

C’était une femme de très mauvaise vie, une blonde au teint terreux qui avait vécu à Londres, une ville en Angleterre, il y avait drôlement longtemps à en juger par ses habits, et qui toussait. Elle était atteinte d’une terrible maladie dont il avait entendu parler, la tuberculose. Quelqu’un dans la famille de sa mère en était mort. Elle avait beaucoup d’amoureux, fumait des cigarettes et buvait. Quand elle rencontra le jeune homme, un étudiant qui l’aimait énormément, elle se montra très cruelle envers lui. Elle se moqua de lui parce qu’il était infirme. Elle lui prit son argent, sortit avec d’autres hommes et lui mentit. L’étudiant, qui était assurément un gogo, boitait, avait un air doux et triste et la sympathie de John ne tarda pas à aller tout entière vers cette femme violente et malheureuse. Il la comprenait quand elle s’emportait, se déhanchait et rejetait la tête en arrière dans un éclat de rire tellement violent qu’on aurait cru que les veines de son cou allaient éclater. Cette petite femme pas jolie arpentait les rues froides et noyées de brouillard d’une démarche crâne, lascive et brutale en criant au monde entier : « Allez vous faire foutre. » Rien ne pouvait la mater ni la briser, rien ne la touchait, ni la gentillesse, ni le mépris, ni la haine, ni l’amour. Elle n’avait jamais pensé à prier. On ne

pouvait concevoir qu'elle s'incline un jour devant quelqu'un, qu'elle rampe sur un parterre poussiéreux pour s'approcher de l'autel de qui que ce soit, qu'elle implore un pardon en pleurant. Peut-être son péché était-il si grand qu'il ne pouvait lui être remis ? Peut-être son orgueil était-il si vif qu'elle n'avait pas besoin d'absolution ? Déchue de cet état d'élévation que Dieu avait réservé aux hommes et aux femmes, elle donnait d'autant plus d'éclat à sa déchéance qu'elle était totale. S'il avait osé sonder son cœur, John n'aurait pas trouvé en lui le moindre désir de la voir se racheter. Il avait envie de lui ressembler, mais seulement en plus puissant, en plus marqué et en plus cruel afin de faire souffrir, comme elle faisait souffrir l'étudiant, tous ceux autour de lui qui le blessaient, et se moquer d'eux quand ils imploreraient sa pitié. Lui, il n'aurait pas fait appel à la pitié de qui que ce soit, et il souffrait plus qu'eux. « Vas-y, ma fille », murmurait-il, pendant que l'étudiant, confronté à sa malveillance implacable, soupirait et pleurait. « Vas-y, ma fille. » Un jour, il parlerait comme ça, il les affronterait et leur dirait combien il les détestait, combien ils l'avaient fait souffrir, combien il allait se venger d'eux !

Cependant, quand – l'air plus grotesque que jamais – elle en arriva à l'heure de sa mort, laquelle finit par se produire, comme elle le méritait, John cessa subitement de divaguer, glacé par l'expression de son visage. Elle donnait l'impression de fixer à tout jamais un point au-dehors, en contrebas, d'être confrontée à un vent plus perçant que tout ce qu'elle avait pu connaître sur Terre et d'être propulsée à toute vitesse vers un royaume où rien ne pourrait l'aider, ni son orgueil, ni son courage, ni sa superbe méchanceté. Là où elle allait, ce n'était pas ça qui importait, mais autre chose, qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle avait une intuition glaçante, quelque chose sur quoi elle ne pouvait absolument pas agir et à quoi elle n'avait jamais réfléchi. Elle se mit à pleurer et son visage de

débauchée afficha une grimace enfantine ; les gens s'éloignèrent d'elle, la laissant souillée dans une pièce souillée, seule pour affronter son Créateur. La scène s'acheva en fondu et elle disparut ; bien que le film se poursuivît, ce qui permit à l'étudiant d'épouser une autre femme, plus brune et très gentille, mais loin d'être aussi fascinante, John continua à penser à cette femme et à sa fin abominable. Cette fois encore, si cette idée n'avait pas ressemblé à un blasphème, il se serait dit que c'était le Seigneur qui l'avait guidé vers cette salle pour lui montrer ce qu'était le salaire du péché. Le film se termina et, autour de lui, les gens s'agitèrent ; les actualités démarrèrent, des jeunes filles blanches en maillots de bain défilèrent devant lui, des boxeurs s'affrontèrent avec des grognements, des joueurs de base-ball réussirent un *home-run*, les doigts dans le nez, et des présidents et des rois de pays dont il ne connaissait que le nom traversèrent brièvement le rectangle de lumière tremblotante tandis que John réfléchissait à l'enfer et à la rédemption de son âme et luttait pour trouver un compromis entre la voie qui menait à la vie éternelle et celle qui se finissait dans la géhenne. Mais il n'y en avait aucun, car il avait été élevé dans la vérité. Il ne pouvait prétendre, contrairement aux sauvages d'Afrique, que personne ne l'avait initié aux Évangiles. Depuis sa plus tendre enfance, son père, sa mère et tous les saints lui avaient appris ce qu'était la volonté de Dieu. Soit il sortait de cette salle, pour ne plus jamais y revenir, en laissant derrière lui le monde et ses plaisirs, ses honneurs et ses splendeurs, soit il restait ici avec les gens corrompus et partageait avec eux le châtiment qui les attendait à coup sûr. Oui, c'était une voie étroite – John s'agita sur son siège, sans oser se dire que Dieu était bien injuste de lui imposer un choix aussi cruel.

En rentrant à la fin de l'après-midi, John vit la petite Sarah, le manteau ouvert, sortir précipitamment de la maison et courir jusqu'à la pharmacie à l'autre bout de la rue. La peur le saisit aussitôt ; il s'arrêta une minute, fixa sans le voir le décor qui l'entourait en se demandant ce qui pouvait bien justifier pareille hâte. Il est vrai que Sarah était très prétentieuse et qu'elle se débrouillait toujours pour que chaque commission qu'elle faisait ait l'air d'une affaire de vie ou de mort ; cela étant, on l'avait envoyée en course avec une précipitation telle que sa mère n'avait pas pris le temps de l'obliger à boutonner son manteau.

Du coup, la fatigue s'empara de lui ; s'il s'était vraiment passé quelque chose, l'ambiance allait être très déplaisante là-haut, et il n'avait pas envie d'y être confronté. Mais peut-être était-ce simplement que sa mère avait mal à la tête et qu'elle avait envoyé Sarah lui chercher de l'aspirine ? En ce cas, ça voudrait dire qu'il lui faudrait préparer le dîner, s'occuper de son frère et de ses sœurs et passer toute la soirée à nu sous le regard de son père. Il ralentit l'allure.

Il y avait quelques jeunes garçons sur la véranda. Ils le regardèrent approcher tandis qu'il s'efforçait de les ignorer tout en imitant vaille que vaille leur démarche chaloupée. Comme il montait le petit escalier de pierre et s'engageait dans le couloir, l'un d'entre eux lui lança : « Hé, ton frère s'est pris un sale coup aujourd'hui. »

Il les dévisagea avec une sorte de terreur, sans oser demander de détails, et remarqua qu'ils avaient l'air de s'être battus, eux aussi ; leur mine défaite donnait à penser qu'ils avaient été forcés de prendre la fuite. Sur ce, il baissa les yeux et s'aperçut qu'il y avait du sang sur le seuil et jusque sur le carrelage de l'entrée. Il regarda de nouveau les jeunes garçons qui ne l'avaient pas quitté des yeux et grimpa les marches quatre à quatre.

La porte était entrouverte – pour le retour de Sarah, sans doute – et il entra, sans faire de bruit, en proie à une sourde envie de fuir. Il n’y avait personne dans la cuisine, alors que la lumière était allumée – les lumières étaient allumées partout dans la maison. Un panier rempli de provisions était posé sur la table de cuisine et il devina que tante Florence était là. La lessiveuse au-dessus de laquelle sa mère lavait un peu plus tôt n’était pas encore rangée et distillait une odeur aigrelette dans la pièce.

Ici aussi, il y avait des taches de sang par terre, de même qu’il y avait eu de petites gouttes de sang sur les marches.

Tout cela déclencha chez lui une peur terrible. Planté au milieu de la cuisine, il essaya d’imaginer ce qui s’était passé tout en se préparant à entrer dans le salon où la famille au grand complet semblait rassemblée. Roy avait déjà eu des ennuis, mais ce nouvel incident paraissait s’apparenter au prélude d’une prophétie en train de s’accomplir. Il enleva son manteau, le jeta sur une chaise, et allait prendre le chemin du salon quand il entendit Sarah remonter les marches précipitamment.

Il patienta et elle fit brutalement irruption dans la pièce, chargée d’un paquet fait à la six-quatre-deux.

« Qu’est-ce qui s’est passé ? » murmura-t-il.

Elle le considéra avec stupeur et une sorte de joie sauvage. Une fois encore, il se fit la réflexion qu’il n’aimait vraiment pas sa sœur. Celle-ci reprit son souffle et lâcha d’un ton triomphal : « Roy a reçu un coup de couteau ! » Et elle fila vers le salon.

Roy a reçu un coup de couteau. Quoi que cela pût signifier, c’était sûr que son père serait ce soir dans un de ses plus mauvais moments. John entra dans le salon sans se presser.

Séparés par une petite cuvette d’eau, son père et sa mère étaient agenouillés à côté du canapé où Roy était allongé, et son père lavait

le front en sang de Roy. Apparemment, son père, qui ne pouvait supporter que quelqu'un d'autre que lui touche son fils blessé, avait repoussé sa mère dont la main était beaucoup plus douce. Elle observait donc la scène, une main dans l'eau, l'autre – sous le coup d'une sorte d'angoisse – à la taille, autour de laquelle était encore noué le tablier improvisé du matin. La souffrance, la peur, une tension quasi insoutenable et une détresse que tous ses pleurs n'auraient même pas pu traduire marquaient son visage. Son père chuchotait à Roy des paroles douces et délirantes, et ses mains, quand il les plongea de nouveau dans la cuvette, puis qu'il essora le linge, tremblaient. Tante Florence, qui ne s'était toujours pas débarrassée de son chapeau ni de son sac à main, se tenait un peu en retrait et les considérait avec une mine inquiète, épouvantable.

Puis Sarah bondit dans la pièce devant lui et sa mère releva les yeux, s'empara du paquet et vit John. Elle ne dit rien, mais lui lança un coup d'œil vif et bizarre, un peu comme si elle avait, sur le bout de la langue, un avertissement que, pour l'instant, elle n'osait formuler. Tante Florence leva la tête et dit : « On se demandait où t'étais, mon garçon. Ton vilain frère, l'est sorti dehors et i s'est fait blesser. »

Mais, à son ton, John comprit qu'il y avait peut-être plus de peur que de mal – finalement, Roy n'allait pas mourir. Il se sentit un tout petit peu mieux. Sur ce, son père se tourna vers lui et le regarda.

« Où t'as été traîner, mon garçon, hurla-t-il, tout ce temps ? Tu sais donc pas qu'on a besoin de toi à la maison ? »

Plus que ses paroles, ce fut l'expression de son visage qui fit que John se crispa immédiatement sous l'effet de la méchanceté et de la peur. Le visage de son père était effroyable quand il était en colère, mais, à présent, il ne reflétait pas seulement de la colère. John vit alors ce qu'il n'avait jamais vu auparavant, sinon dans ses rêveries vindicatives : une sorte de terreur suintante, débridée, qui faisait

paraître ce visage plus jeune et en même temps incroyablement plus vieux et plus cruel. John comprit alors, au moment précis où les yeux de son père se posèrent sur lui, qu'il le détestait parce que c'était Roy qui gisait sur le canapé et pas lui. Il eut du mal à soutenir son regard mais le fit pourtant un bref instant, sans rien dire, sentit s'épanouir en lui une drôle de sensation de triomphe et se prit à espérer, pour voir son père s'effondrer, que Roy allait mourir.

Sa mère avait défait le paquet et ouvrait le flacon d'eau oxygénée. « Tiens, dit-elle, maintenant, tu ferais mieux de le nettoyer avec ça. » Sa voix était calme et sèche ; le visage fermé, elle posa une minute les yeux sur son père en lui passant le flacon et le coton.

« Ça va faire mal, s'écria son père – d'une voix si différente, si triste, si tendre ! – en se tournant de nouveau vers le canapé. Mais tu vas jusse faire le petit homme et te tenir tranquille ; ça prendra pas de temps. »

John l'observait et l'écoutait, le cœur plein de haine. Roy se mit à gémir. Tante Florence s'approcha du manteau de la cheminée et posa son sac à côté du serpent en métal. Dans la pièce derrière lui, John entendit geindre le bébé.

« John, déclara sa mère, sois gentil, va la chercher. » Ses mains qui ne tremblaient pas continuaient à s'activer sur le flacon d'eau oxygénée, à découper des pansements.

John se dirigea vers la chambre de ses parents et prit le bébé braillard qui était mouillé. Dès l'instant où Ruth sentit qu'il la soulevait, elle cessa de crier et le regarda avec de grands yeux pathétiques, comme si elle devinait qu'il y avait des problèmes dans la maison. John sourit devant cette détresse qui semblait remonter de si loin dans le temps – il aimait énormément sa petite sœur – et repartit vers le salon en lui murmurant à l'oreille : « Hé, écoute donc ce que ton grand frère va te dire, ma puce. Dès que tu pourras tenir

sur tes jambes, sauve-toi de cette fichue baraque, sauve-toi très loin. » Il ne savait pas trop pourquoi il lui avait dit ça, ni même s'il souhaitait qu'elle se sauve, mais il se sentit tout de suite mieux.

Quand il revint dans la pièce, son père était en train de dire : « Sûr que je vais avoir des questions à te poser d'ici une minute, patronne. Je vais avoir envie de te demander comment ça se fait que t'as laissé ce garçon sortir se faire à moitié massacrer.

– Ah, non, tu vas pas faire ça, s'écria tante Florence. Tu vas pas commencer un cirque pareil ce soir. Tu sais très bien que Roy i demande jamais à personne si i peut faire quéque chose – i fonce droit devant lui et i fait ce qui i chante. C'est sûr qu'Elizabeth elle peut pas l'attacher avec une chaîne et un boulet. Elle a déjà bien assez à faire dans cette maison et c'est pas sa faute si Roy a la tête aussi dure que son père.

– T'as vraiment beaucoup de commentaires à faire ! Pour une fois, t'aurais pu éviter d'ouvrir ta grande bouche pour donner ton avis sur mes affaires. » Il lâcha cette remarque sans la regarder.

« C'est pas ma faute, riposta-t-elle, si t'es né idiot, si t'es resté comme ça et si tu vas jamais changer. Devant Dieu le père, je te jure que t'aurais usé la patience à Job.

– Je t'ai déjà dit – il continuait à soigner Roy toujours gémissant et s'apprêtait à tamponner la blessure avec de l'alcool iodé – que je voulais pas que tu viennes ici causer comme un charretier devant mes enfants.

– T'inquiète donc pas de comment que je cause, mon frère, répliqua-t-elle d'un ton énergique, tu ferais mieux de t'inquiéter de ta vie à toi. Ce que, ces enfants, i peuvent entendre leur fera pas moitié autant de mal que ce qui voyent.

– Ce qui voyent, marmonna son père, c'est un pauvre homme qu'essaye de servir le Seigneur. La voilà, ma vie.

– Alors, moi, je te garantis qui vont faire tout ce qui pourront pour pas mener la même. Rappelle-toi ce que je te dis. »

Comme il se tournait vers elle, il intercepta le regard qu'échangèrent les deux femmes. La mère de John, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec celles de son père, aurait aimé que tante Florence se taise. Il détourna les yeux, l'air ironique. John vit sa mère baisser la tête et sa bouche afficher un pli amer. Quant à son père, sans un mot, il se mit à panser le front de Roy.

« C'est jusse grâce à la miséricorde de Dieu, finit-il par dire, que ce garçon a pas perdu son œil. Regarde-moi ça. »

Sa mère se pencha et scruta le visage de Roy dans un murmure plein de tristesse et de compassion. Pourtant, à ce que John devinait, elle avait immédiatement pris la mesure du danger qui avait menacé la vie et l'œil de Roy et ne s'inquiétait plus. Pour l'instant, elle ne faisait que gagner du temps, si l'on peut dire, et se préparait en vue du moment où la colère de son mari se retournerait, dans toute sa violence, contre elle.

Le père avisa alors John, debout près de la porte-fenêtre avec Ruth dans les bras.

« Viens ici, mon garçon, déclara-t-il, voir ce que les Blancs ont fait à ton frère. »

Sous le regard furieux de son père, John approcha du canapé avec le fier maintien d'un prince montant à l'échafaud.

« Regarde donc, s'écria son père en l'attrapant brutalement par le bras, regarde ton frère. »

John baissa la tête vers Roy qui le fixait de ses prunelles noires pour l'heure presque vides d'expression. Mais, devant la lassitude et l'impatience qui marquaient la jeune bouche de Roy, John comprit que son frère lui demandait de ne pas lui en vouloir pour tout ça. Ce

n’était pas de sa faute, ni celle de John, disaient les yeux de Roy, s’ils avaient un père aussi fou.

Le père, de l’air de celui qui force un pécheur à contempler le fond de l’abîme qui constituera son destin, s’écarta légèrement afin que John puisse voir la blessure de Roy.

Un couteau, par chance peu pointu, lui avait entaillé le milieu du front, depuis la naissance des cheveux jusqu’à l’arcade sourcilière gauche : la blessure dessinait une sorte de demi-lune dingue et se terminait sur une pointe brutale et confuse qui dénaturait à jamais le sourcil de Roy. Avec le temps, la cicatrice foncerait et en arriverait à se confondre avec la peau sombre de Roy, mais rien ne pourrait jamais réunir le sourcil si brutalement coupé en deux. Cette blessure insensée, ce point d’interrogation, lui resterait à tout jamais et accentuerait à tout jamais quelque chose de moqueur et de sinistre sur la figure de Roy. John éprouva une brusque envie de sourire, mais son père ne le quittait pas des yeux et il se domina. La blessure était assurément très vilaine à présent, très rouge, et elle devait être très douloureuse, se dit John en proie à un élan de compassion pour Roy qui n’avait pas poussé un cri. Il imaginait l’émotion que son frère avait dû déclencher quand il était entré en vacillant dans la maison, aveuglé par le sang qu’il perdait ; n’empêche, il n’était pas mort, il n’avait pas changé et redescendrait dans la rue dès qu’il irait mieux.

« Tu vois, reprit son père. C’étaient des Blancs, des Blancs comme certains que t’aimes tant, qu’ont essayé de trancher la gorge à ton frère. »

Sous le coup d’une colère immédiate et animé d’un curieux mépris pour l’imprécision de son père, John se dit que seul un aveugle, aussi blanc fût-il, aurait pu avoir visé la gorge de Roy tandis que sa mère déclarait avec une calme insistance : « Et, lui, l’essayait de trancher la leur. Lui et eux, ce sont tous des mauvais garçons.

– Oui, renchérit tante Florence, je t’ai pas entendu poser une seule question à ce garçon sur comment que tout ça c’était arrivé. On dirait que t’as jusse décidé de beugler de toute façon et d’en faire baver à tout le monde dans cette maison passe qui l’est arrivé quéque chose à la prunelle de tes yeux.

– Je t’ai déjà demandé, cria le père en proie à une exaspération effrayante, d’arrêter de causer à tort et à travers. Y a rien là-dedans qui te concerne. C’est ma famille et c’est ma maison. Tu veux que je t’en colle une ?

– Tu m’en colles une, répondit-elle avec une placidité tout aussi effrayante, et je te garantis que t’en colleras plus jamais une sans réfléchir.

– Taisez-vous maintenant, dit la mère en se levant, on a pas besoin de tout ça. Ce qui est fait est fait. On devrait être à genoux à remercier le Seigneur que ce soye pas pire.

– C’est bien vrai, déclara tante Florence, voilà qui devrait parler à cet idiot de nègre.

– Tu peux dire quéque chose à ton idiot de fils, lança-t-il à sa femme d’un ton méchant, ayant apparemment décidé d’ignorer sa sœur, qu’est planté là avec ses grands yeux de veau. Tu peux i dire qui prenne ça pour un avertissement du Seigneur. Voilà ce qui font aux nègres, les Blancs. Je te l’ai dit, maintenant, t’as vu.

– I ferait mieux de prendre ça pour un avertissement ? brailla tante Florence. I ferait mieux ? Voyons, Gabriel, c’est pas lui qu’a traversé la moitié de la ville pour aller se battre avec des Blancs. C’est ce garçon qu’est couché sur le canapé qu’est allé délibérément, avec toute une tripotée d’autres gamins, jusqu’au West Side, jusse pour chercher la bagarre. Je t’assure, je me demande ce qui se passe dans ta tête.

– Tu sais très bien, dit la mère en regardant le père dans les yeux, que Johnny i fraye pas avec le même genre de garçon que Roy. T'as flanqué des corrections à Roy bien assez souvent, ici même, dans cette pièce passe qui l'était sorti avec ces mauvais garçons. Roy, i l'a pris un mauvais coup cet après-midi, passe qui l'était parti faire quéque chose qui n'avait pas à faire, un point c'est tout. Tu devrais remercier le Rédempteur qui soye pas mort.

– Vu comment que tu fais attention à lui, i pourrait aussi bien l'être, dit-il. On dirait pas que tu te soucies beaucoup qui soye mort ou vivant.

– Seigneur, prends pitié, fit tante Florence.

– C'est aussi mon fils, répliqua la mère avec chaleur. Je l'ai porté neuf mois dans mon ventre et je le connais comme je connais son père, et i sont tout à fait pareils. Maintenant. T'as pas le droit de me parler comme ça.

– Je suppose que tu sais tout de l'amour d'une mère, riposta-t-il, tout suffocant, la respiration sifflante. Je compte sur toi, bien entendu, pour m'espliquer comment qu'une femme peut passer la journée assise à la maison pendant que sa chair et son sang vont dehors se faire à moitié massacrer. Me dis pas que tu sais pas comment le retenir, passe que, moi, je me rappelle ma mère, que Dieu ait pitié de son âme, elle, elle aurait su.

– C'était aussi ma mère, s'écria tante Florence, et je me rappelle, même si toi non, qu'on t'a souvent ramené à la maison plus mort que vif. Elle savait pas comment te retenir. Elle s'est échinée à te taper dessus, jusse comme toi tu t'échines à taper sur ce garçon.

– Ça par exemple, t'en as des commentaires à faire.

– J'essaie jusse de mettre un peu de bon sens dans ta grosse tête dure de Noir. Tu ferais mieux d'arrêter de tout mettre sur le dos à Elizabeth et de regarder tes fautes à toi.

– C’est pas grave, Florence, intervint la mère, c’est fini, tout ça, terminé, maintenant.

– Moi, je suis dehors tous les jours que Dieu fait, brailla-t-il, à travailler pour donner de quoi manger à ces enfants. Tu crois pas que j’ai le droit de demander à leur mère de les surveiller pour qui se rompent pas le cou pendant que je suis pas là ?

– T’as qu’un enfant qu’est capable de sortir se rompre le cou, c’est Roy, et tu le sais. Et je ne vois pas du tout comment tu penses que je vais tenir cette maison, m’occuper de ces enfants et courir partout après Roy. Non, je peux pas le tenir, je te l’ai dit, et tu peux pas plus le tenir. Tu sais pas quoi faire avec ce garçon, et c’est pour ça que t’essaies toujours de faire porter le chapeau à quéqun d’autre. Y a pas personne à blâmer, Gabriel. Tu ferais mieux de prier Dieu qui l’arrête avant que quéqun i colle un autre coup de couteau et l’envoye au cimetière. »

Ils se fixèrent l’espace d’un silence épouvantable, elle, avec une supplique apeurée dans le regard. Puis il tendit le bras et la gifla de toutes ses forces. Elle s’effondra aussitôt, en se protégeant la figure d’une main menue, tandis que tante Florence s’empressait de la soutenir. Sarah suivait la scène d’un œil avide. C’est alors que Roy se redressa et déclara d’une voix tremblante : « Gifle pas ma mère. C’est ma mère. Si tu recommences à la gifler, espèce de salopard de nègre, je jure devant Dieu que je te tuerai. »

Durant tout le temps où ces mots résonnèrent dans la pièce et y restèrent en suspens, pareils à cette fraction de seconde pendant laquelle une lumière sporadique précède une explosion, John et son père ne se quittèrent pas des yeux. Devant ce regard tellement fou et profondément mauvais, cette bouche tordue en un rictus de douleur, John crut que son père pensait que ces menaces venaient de lui. Puis, dans le silence total qui suivit la déclaration de Roy, John se rendit

compte que son père ne le voyait pas, qu'il ne voyait rien du tout ou peut-être une vision. Il eut envie de tourner les talons et de fuir, comme s'il avait croisé dans la jungle une bête féroce affamée et prête à bondir, avec dans les prunelles le reflet de l'enfer. Et, comme si, au détour d'une rue, il s'était retrouvé confronté à une fin certaine, il se retrouva dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Son père se tourna alors et inclina la tête vers Roy.

« Qu'est-ce t'as dit ? demanda le père.

– Je t'ai dit de pas toucher ma mère.

– Tu m'as outragé. »

Roy ne répondit rien et ne baissa pas les yeux.

« Gabriel, intervint la mère. Gabriel, prions… »

Le père avait levé les mains jusqu'à sa taille et défaisait sa ceinture. Il avait les larmes aux yeux.

« Gabriel, s'écria tante Florence, t'as pas assez fait l'andouille pour ce soir ? »

Le père brandit alors sa ceinture qui s'abattit sur Roy en sifflant ; ce dernier frissonna et retomba en arrière, le visage tourné vers le mur. Mais il ne poussa pas un seul cri. Et de nouveau la ceinture s'abattit sur Roy, encore et encore. L'air vibrait sous l'effet de ce sifflement et du claquement contre la chair de Roy. Ruth, le bébé, se mit à hurler.

« *Seigneur, Seigneur*, murmurait le père, *Seigneur, Seigneur*. »

Il brandit de nouveau la ceinture, mais tante Florence l'attrapa par-derrière et la retint. La mère se précipita vers le canapé et prit Roy dans ses bras en pleurant comme jamais John n'avait vu pleurer une femme ou qui que ce soit. Roy noua les bras autour du cou de sa mère et s'accrocha à elle comme un noyé.

Tante Florence et le père se firent face.

« Oui, Seigneur, dit tante Florence, t'es né fou furieux et tu vas mourir pareil. Mais ça sert à rien d'essayer que le monde entier i tourne comme toi. Tu peux rien changer, Gabriel. Tu devrais le savoir, à c'te heure. »

À six heures du soir, John ouvrit la porte de l'église avec la clé de son père. L'office commençait en principe à huit heures, mais il pouvait commencer n'importe quand, dès l'instant que le Seigneur poussait un des saints à entrer dans les lieux. Il était rare cependant que quelqu'un arrive avant huit heures et demie, étant donné que l'esprit du Seigneur, dans sa grande tolérance, permettait aux saints de faire leurs courses du samedi soir, de nettoyer leur maison et de coucher leurs enfants.

John referma la porte derrière lui et passa un moment dans l'étroite allée de l'église à écouter, derrière lui, les voix des enfants occupés à jouer, et celles plus rudes de leurs aînés en train de crier et de s'emporter dans les rues. Il faisait nuit dans l'église ; sur l'avenue populeuse, les lampadaires autour de lui s'étaient tous allumés avec un claquement sec ; la lumière du jour s'était évanouie. Il avait l'impression d'avoir les pieds fichés dans le plancher ; ils refusaient de le porter ne fût-ce qu'un pas de plus. L'obscurité et le silence des lieux, glacés comme le Jugement dernier, l'oppressaient et les voix qui lui parvenaient à travers la fenêtre auraient tout aussi bien pu provenir d'un autre monde. Accompagné par le bruit de ses pas qui craquaient sur le plancher affaissé, John avança jusqu'à l'endroit où, posée sur la nappe d'autel rouge, la croix dorée étincelait comme des braises sous la cendre et alluma une modeste lumière.

Dans l'air de l'église flottait perpétuellement une odeur de poussière et de sueur ; car, comme sur le tapis du salon de sa mère, la poussière de l'église était inexpugnable ; et quand les saints priaient

ou donnaient libre cours à leur joie, leur corps dispensait une odeur moite et âcre qui associait les exhalaisons des corps ruisselants de sueur et celles du linge blanc en train de tremper dans l'amidon. Cette église occupait les locaux d'une ancienne boutique et John l'avait toujours vue se dresser là, au croisement de cette avenue de pécheurs, face à l'hôpital où presque toutes les nuits on amenait des criminels blessés ou mourants. À leur arrivée, les saints avaient loué ce magasin à l'abandon dont ils avaient démonté tous les aménagements ; ils avaient repeint les murs, construit une chaire, apporté un piano et des chaises pliantes et acheté la plus grande bible qu'ils avaient pu se procurer. Ils avaient posé des rideaux blancs derrière la vitrine, et peint sur les vitres TEMPLE DU BAPTÊME PAR LE FEU. Ils s'étaient alors retrouvés prêts à accomplir l'œuvre de Dieu.

Et le Seigneur, ainsi qu'il l'avait promis aux deux ou trois personnes qui s'étaient rassemblées au départ, leur en envoya d'autres ; et celles-ci en amenèrent d'autres encore qui créèrent une église. De cette branche mère, si Dieu la bénissait, d'autres branches pourraient peut-être croître et Il entamerait une œuvre grandiose partout dans la ville et le pays. Dans l'histoire du Temple, le Seigneur avait mobilisé évangélistes, professeurs et prophètes et les avait poussés à aller sur le terrain pour accomplir Son œuvre ; à sillonner le pays en portant la parole des Évangiles ou à fonder de nouveaux temples – à Philadelphie, en Géorgie, à Boston ou à Brooklyn. Là où le Seigneur les conduisait, ils allaient. De temps à autre, l'un d'entre eux revenait témoigner des prodiges que le Seigneur avait opérés à travers lui, ou elle. Et, parfois, à l'occasion d'un dimanche de fête, ils se rendaient tous ensemble à l'une des églises les plus proches de la confrérie.

À un moment donné, avant la naissance de John, son père aussi allait sur le terrain ; mais à présent qu'il lui fallait gagner le pain

quotidien de sa famille, il était rare qu'il ait la possibilité de descendre au-delà de Philadelphie, et encore, pour un laps de temps très court. Contrairement à ce qu'il faisait auparavant, son père ne présidait plus les grands rassemblements de réveil religieux où son nom s'étalait en gros caractères sur des affiches annonçant la venue d'un homme de Dieu. Dans le temps, son père était rudement connu, mais tout cela semblait avoir changé depuis qu'il avait quitté le Sud. Peut-être aurait-il fallu qu'il ait une église à lui à présent ? John se demandait si c'était ce qu'il voulait ; peut-être aurait-il fallu qu'il mène, comme père James aujourd'hui, un grand troupeau de fidèles vers le royaume du Seigneur ? Mais son père n'était qu'un gardien dans la maison de Dieu. Il fallait qu'il change les ampoules grillées, qu'il veille sur la propreté de l'église, les bibles, les livres de cantiques et les affiches aux murs, c'était sa responsabilité. Le vendredi soir, il célébrait l'office des jeunes pasteurs et prêchait avec eux. Il était rare qu'il prononce le sermon du dimanche matin, sauf s'il n'y avait personne d'autre pour le faire. C'était une sorte de prédicateur bouche-trou, un saint homme à tout faire.

Cependant, pour autant que John pût en juger, il était traité avec beaucoup de respect. Personne, en tout cas aucun des saints, ne lui avait jamais fait un reproche ou une remarque désagréable, ni n'avait même insinué que sa vie n'était pas irréprochable. Et pourtant, cet homme, ministre de Dieu, avait frappé la mère de John et John avait eu envie – et il en avait toujours envie – de le tuer.

John avait balayé la moitié de l'église et les chaises étaient encore empilées devant l'autel quand on frappa à la porte. Lorsqu'il ouvrit, il vit que c'était Elisha, venu l'aider.

« Loué soit le Seigneur, dit Elisha, sur le seuil, souriant.

– Loué soit le Seigneur », répondit John. C'était la salutation que les saints utilisaient toujours entre eux.

Frère Elisha claqua la porte derrière lui et tapa ses pieds contre le sol. Sans doute arrivait-il tout droit d'un terrain de basket-ball ; il avait le front tout brillant de sueur fraîche et les cheveux droits sur la tête. Il portait son pull en laine vert, marqué de l'initiale de son lycée, et le col de sa chemise était déboutonné.

« T'as pas froid comme ça ? s'écria John en le dévisageant.

– Non, petit frère, j'ai pas froid. Tu crois que tout le monde est aussi délicat que toi ?

– Y a pas que les petits qu'on mène au cimetière », répliqua John. Il se sentait étonnamment audacieux et allègre ; l'arrivée d'Elisha l'avait mis de bonne humeur.

Elisha, qui s'était engagé dans l'allée pour gagner la pièce du fond, se retourna et fixa John d'un regard étonné et menaçant. « Ah, je vois que t'es décidé à jouer les insolents avec frère Elisha ce soir – i va falloir que je te donne une petite correction. Attends jusse que je me soye lavé les mains.

– Pas la peine de te laver les mains si tu viens ici pour travailler. Attrape donc cette serpillière et mets un peu d'eau et de savon dans ce seau.

– Seigneur, s'écria Elisha tout en ouvrant le robinet de l'évier et en s'adressant apparemment au filet d'eau, v'là assurément un nègre effronté. J'espère bien qui se prendra pas un mauvais coup, un de ces jours, à causer comme ça à tort et à travers. On dirait qui s'arrêtera pas tant que quéqun lui en aura pas collé un dans l'œil. »

Il poussa un profond soupir et entreprit de se savonner les mains. « Dire que je viens ici en courant pour qui se crève pas à soulever une seule de ces chaises et tout ce qui trouve à dire, c'est : “Mets de l'eau dans le seau.” Y a vraiment rien à tirer d'un nègre, rien de rien. » Il s'interrompit et se tourna vers John. « Tu connais pas la politesse, mon garçon ? Tu ferais bien d'apprendre à causer à tes aînés.

– Tu ferais mieux de venir par ici avec cette serpillière et ce seau ! On a pas toute la nuit devant nous.

– Continue, reprit Elisha. À ce que je vois, je vais être obligé de te flanquer ta raclée ce soir. »

Il disparut dans les toilettes, puis, derrière le vacarme de la chasse d'eau, John l'entendit renverser des choses dans la pièce du fond.

« Qu'est-ce tu fabriques encore ?

– Mon vieux, laisse-moi tranquille. J'organise mon ouvrage.

– Sûr que ça s'entend. » John lâcha son balai et se dirigea vers la pièce du fond. Elisha avait renversé un lot de chaises pliantes, bien rangées dans un coin, et les regardait d'un air furieux sans lâcher sa serpillière.

« J'arrête pas de te dire de pas cacher cette serpillière là-derrière. Personne peut l'attraper.

– Moi, si. Tout le monde est pas aussi maladroit que toi. »

Elisha abandonna la serpillière grise et raide et fondit sur John qu'il souleva de terre par surprise. Les bras serrés autour de sa taille, il essaya de lui couper la respiration et le regarda lutter et se tortiller avec un sourire qui se transforma en une grimace figée, féroce. De ses deux mains, John le repoussa, lui martela les épaules et les biceps, s'efforça de lui enfoncer les genoux dans le ventre. En général, ce genre d'affrontement ne durait pas, car Elisha était bien plus costaud et bien meilleur catcheur ; mais, ce soir-là, John était résolu à ne pas se laisser écraser, ou du moins à se défendre chèrement. Animé d'une vigueur qui ressemblait presque à de la haine, il batailla de toutes ses forces contre Elisha. Il lui donna des coups de pied, des coups de poing, se tordit et poussa tant qu'il put en se servant de sa petitesse pour déjouer et exaspérer Elisha dont les poings moites, noués sur ses reins, se firent vite trop glissants. C'était une impasse ; il ne pouvait affermir sa prise, et John ne pouvait lui échapper. Sans cesser de

lutter, les deux garçons tournaient donc sur eux-mêmes dans la pièce étroite, et l'odeur de la sueur d'Elisha se rappelait âprement aux narines de John. Il vit se gonfler les veines du front et du cou de son adversaire, dont le souffle se fit irrégulier, bruyant, et le visage afficha une grimace plus cruelle ; devant ces signes qui témoignaient de son pouvoir, John ressentit un plaisir fou. Puis ils trébuchèrent contre les chaises pliantes, le pied d'Elisha glissa et le jeune garçon lâcha prise. John et Elisha se dévisagèrent en souriant à moitié. Puis John s'effondra par terre en se tenant la tête.

« Je t'ai pas fait mal, hein ? » demanda Elisha.

John leva les yeux vers lui. « Moi ? Non, je veux juste reprendre mon souffle. »

Elisha alla à l'évier s'asperger le visage et le cou d'eau froide. « Je pense que tu vas me laisser travailler maintenant, dit-il.

– D'abord, c'est pas moi qui t'en ai empêché. » John se leva et s'aperçut qu'il flageolait. Il regarda Elisha qui se séchait avec la serviette. « Un jour, tu m'apprendras le catch, d'accord ?

– Non, mon vieux, répliqua Elisha en riant. Je veux pas me battre avec toi. T'es trop fort pour moi. » Et il fit couler de l'eau chaude dans le grand seau.

John passa devant lui, retourna dans l'église et attrapa son balai. Quelques minutes plus tard, Elisha le rejoignit et se mit à laver le plancher à côté de la porte. John avait fini de balayer et il monta en chaire pour épousseter les trois fauteuils aux allures de trône, pourpres avec des carrés de tissu blanc sur le haut du dossier et les bras massifs. La chaire dominait toute la pièce : c'était une tribune en bois qui surplombait la congrégation avec, au milieu pour supporter la bible, un grand pupitre derrière lequel s'installait le prédicateur. Face aux fidèles et descendant de toute cette hauteur, il y avait la nappe d'autel écarlate qui accueillait la croix dorée portant

l'inscription : JÉSUS SAUVEUR. La chaire était sacrée. Nul n'avait le droit d'y monter s'il n'était pas marqué du sceau de Dieu.

Il épousseta le piano, puis s'assit sur le tabouret en attendant qu'Elisha ait fini de laver une moitié de l'église pour remettre les chaises en place. Sans le regarder, Elisha lui lança soudain : « Dis donc, l'est pas temps que tu commences à penser à ton âme ?

– Je suppose que oui, répondit John avec un calme qui le terrifia.

– Je sais que, de l'extérieur, ça paraît dur, surtout quand on est jeune. Mais crois-moi, mon vieux, tu trouveras pas plus grande joie que celle qu'on trouve au service du Seigneur. »

John ne répondit rien. Il appuya sur une touche noire du piano qui produisit un son étouffé, pareil à celui d'un lointain tambour.

« I faut que tu te rappelles, poursuivit Elisha en se tournant vers lui, que tu vois ça avec un esprit charnel. T'as encore l'esprit d'Adam, mon vieux, et tu continues à penser à tes amis, t'as envie de faire comme eux et t'as envie d'aller au ciné, et je parie que tu penses aux filles, pas vrai, Johnny ? Sûr, dit-il en souriant à moitié devant la réponse qu'il lisait sur le visage de John, et tu veux pas renoncer à tout ça. Mais quand le Seigneur te sauve, I réduit à néant le premier Adam, I te donne un esprit neuf et un cœur neuf, et, là, tu trouves plus du tout de plaisir sur Terre, ton bonheur, tu le vis en marchant et en devisant tous les jours avec Jésus. »

Paralysé par la terreur, John fixa le corps d'Elisha. Il le vit debout – avait-il oublié ? – à côté d'Ella Mae devant l'autel tandis que père James lui reprochait le mal qui habitait sa chair. Aux prises avec une foule de questions qu'il ne poserait jamais, il scruta le visage d'Elisha. Mais ce dernier lui demeura indéchiffrable.

« Les gens disent que c'est dur, poursuivit Elisha en se penchant de nouveau sur sa serpillière, mais je t'assure, c'est pas aussi dur que de vivre dans ce monde affreux, au milieu de toute la tristesse de ce

monde où il y a absolument aucun plaisir, puis après de mourir et d'aller en enfer. I a rien de plus dur que ça. » À son tour, il regarda John. « Tu vois les ruses du diable pour amener les gens à perdre leur âme ?

– Oui », finit par dire John d'un ton presque fâché. Il ne supportait plus ses pensées, ne supportait plus le silence à travers lequel Elisha l'observait.

Elisha sourit. « I a des filles dans mon lycée – il avait fini la moitié de l'église et fit signe à John de remettre les chaises – et elles sont gentilles, mais elles pensent pas au Seigneur, alors, moi, j'essaie de leur dire que c'est pas demain qui faudra se repentir, mais aujourd'hui. Elles croivent que c'est pas la peine de se tracasser maintenant, qu'elles pourront se faufiler au paradis une fois qu'elles seront sur leur lit de mort. Mais, moi, je leur dis, ma jolie, c'est pas tout le monde qui meurt dans son lit – tout le temps, y a des gens qui partent d'un coup, aujourd'hui, i sont là et, demain, i sont partis. Mon vieux, elles savent pas quoi penser de ce vieil Elisha passe qui va pas au cinéma, qui danse pas, qui joue pas aux cartes et qui va pas avec elles derrière l'escalier. » Il s'interrompit et observa John qui le regardait d'un air totalement désemparé sans savoir que dire. « Et, mon vieux, i en a qui sont vraiment bien, je veux dire que ce sont de belles filles, et quand t'es suffisamment fort pour qu'elles te tentent pas, alors, là, tu sais que t'es sauvé, vrai de vrai. Moi, jusse, je les regarde et je leur dis que Jésus m'a sauvé un jour et que je vais aller jusqu'au bout avec Lui. Y a pas une femme, non, et pas un homme non plus qui me fera changer d'avis. » Il s'interrompit de nouveau, sourit et baissa les yeux. « Le fameux dimanche, reprit-il, le fameux dimanche où père James est monté en chaire et où i nous a appelés, Ella Mae et moi, passe qui croyait qu'on allait commettre un péché – eh bien, mon vieux, je veux pas raconter de craque, j'étais rudement

en colère après lui, ce dimanche-là. Mais j'ai réfléchi et le Seigneur m'a aidé à voir qui l'avait raison. Ella Mae et moi, on pensait pas du tout à mal, mais on dirait que le diable est partout – des fois, le diable, i t'attrape et on dirait que tu peux plus respirer, un point c'est tout. On dirait qu'on est jusse en train de se consumer, qui faudrait faire quéque chose et qu'on peut rien faire ; je suis tombé à genoux des tas de fois, à pleurer et à lutter devant le Seigneur – à pleurer, Johnny – et à invoquer le nom à Jésus. C'est le seul nom qu'ait un pouvoir sur Satan. C'est comme ça que ça s'est passé pour moi, à un moment, et maintenant je suis sauvé. Et toi, comment tu penses que ça va se passer pour toi, mon vieux ? » Il regarda John qui, tête basse, remettait les chaises en place. « T'as pas envie d'être sauvé, Johnny ?

– Je sais pas.

– Tu veux pas Le mettre à l'épreuve ? Jusse en tombant à genoux un jour et en Lui demandant de t'aider à prier ? »

John se détourna et contempla l'église qui ressemblait à présent à un vaste champ fertile prêt pour la moisson. Il songea à un de ces premiers dimanches du mois, dimanche de communion, il n'y avait pas très longtemps, durant lequel les saints, tout habillés de blanc, avaient mangé le pain juif, sorte de galette sans levain et sans sel, qui était le corps du Christ, et bu du jus de raisin rouge, qui était Son sang. Et quand ils s'étaient levés de table, spécialement dressée pour cette journée-là, ils s'étaient séparés, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et deux cuvettes avaient été remplies d'eau afin qu'ils puissent se laver les pieds les uns les autres, comme le Christ l'avait ordonné à ses disciples. Ils s'étaient mis à genoux les uns devant les autres, une femme devant une autre femme, un homme devant un autre homme, et s'étaient lavé et séché mutuellement les pieds. Frère Elisha s'était mis à genoux devant le père de John. Une

fois l'office terminé, ils avaient échangé un baiser pieux. Une fois encore, John se tourna vers Elisha.

Elisha le regarda et lui sourit. « Pense à ce que je t'ai dit, mon vieux. »

Quand ils eurent fini, Elisha s'assit au piano et joua pour son plaisir. John s'installa sur une chaise au premier rang et le regarda.

« On dirait pas que quéqun va venir ce soir », déclara-t-il au bout d'un long moment. Elisha continua à jouer un cantique triste intitulé « Oh Seigneur, prends pitié de moi ».

« I vont pas tarder », affirma-t-il.

Au même moment, on frappa dehors. Elisha s'interrompit. John alla à la porte où se tenaient deux sœurs, sœur McCandless et sœur Price.

« Loué soit le Seigneur, fils, dirent-elles.

– Loué soit le Seigneur », répondit John.

Elles entrèrent, la tête baissée et les mains serrées sur leur bible. Elles portaient le manteau en drap noir qu'elles mettaient toute la semaine et un vieux chapeau en feutre. John sentit un courant d'air froid quand elles passèrent devant lui, et il referma la porte.

Elisha se leva et elles se remirent à crier : « Loué soit le Seigneur ! » Puis les deux femmes s'agenouillèrent devant leur siège pour prier quelques minutes. C'était là aussi un rituel plein de ferveur. Avant de prendre part à l'office, chaque saint qui entrait devait communier un moment seul à seul avec le Seigneur. John observa les deux sœurs en prière. Elisha se rassit au piano et reprit son cantique triste. Les femmes se relevèrent, sœur Price d'abord, sœur McCandless ensuite, puis jetèrent un coup d'œil autour d'elles.

« On est les premières ? » demanda sœur Price. Elle avait une voix douce, la peau cuivrée. Elle était de plusieurs années plus jeune que

sœur McCandless et c'était une célibataire qui, à ce qu'elle affirmait, n'avait jamais connu d'homme.

« Non, sœur Price, répondit frère Elisha en souriant, frère Johnny était là le premier. Lui et moi, on a fait le ménage ce soir.

– Frère Johnny est rudement fidèle, déclara sœur McCandless. Le Seigneur va œuvrer avec lui d'une rude manière, retenez bien ce que je vous dis. »

Par moments – en fait, à chaque fois que le Seigneur avait exprimé Sa préférence en œuvrant à travers elle –, tout ce que disait sœur McCandless résonnait comme une menace. Ce soir-là, elle était encore largement sous l'influence du sermon qu'elle avait prononcé la nuit précédente. C'était une femme énorme, une des plus grosses et des plus noires que Dieu eût jamais faites, et Il l'avait dotée d'une voix puissante pour chanter et prêcher et elle n'allait pas tarder à se rendre sur le terrain. Depuis de nombreuses années, le Seigneur poussait sœur McCandless à se réveiller, comme elle disait, et à aller de l'avant ; mais, étant d'un naturel timide, elle avait craint de s'élever au-dessus des autres. Ce n'était que lorsqu'il l'avait abaissée devant ce même autel qu'elle avait osé se lever pour aller prêcher l'Évangile. Mais maintenant elle avait chaussé ses souliers. Elle allait crier bien fort, sans ménager quiconque, et donner de la voix comme une trompette de Sion.

« Oui, renchérit sœur Price avec son gentil sourire, I dit que celui qu'est fidèle dans les petites choses sera amené à régner sur un grand nombre. »

John lui rendit son sourire, sourire qui, malgré la timide gratitude qu'il était censé refléter, n'en était pas moins ironique voire malveillant. Mais sœur Price ne remarqua rien de tout cela, ce qui attisa le mépris sournois de John.

« C'est jusse vous deux qu'avez fait le ménage dans l'église ? demanda sœur McCandless avec un sourire déconcertant – le sourire du prophète qui voit les secrets cachés au fond du cœur des hommes.

– Mon Dieu, sœur McCandless, répondit Elisha, on dirait qui a jamais que nous deux. Je sais pas ce que les autres font le samedi soir, mais i viennent pas traîner par ici. »

En général, même Elisha ne venait guère traîner à l'église, le samedi soir ; mais en tant que neveu du pasteur, il avait droit à certaines libertés ; chez lui, c'était déjà une vertu qu'il vienne.

« Sûr qui serait temps qu'on organise un rassemblement de réveil religieux parmi nos jeunes, déclara sœur McCandless. Leur enthousiasme se refroidit quéque chose d'épouvantable. Le Seigneur va pas bénir une église qui laisse ses jeunes se relâcher comme ça, non, môssieur. I l'a dit : “Puisque t'es ni chaud ni froid, je m'en vais te vomir de ma bouche.” C'est la Parole du Seigneur. » Et de jeter un coup d'œil sévère autour d'elle tandis que sœur Price opinait du chef.

« Dire que frère Johnny, ici présent, est pas encore sauvé, reprit Elisha. C'est comme si que les jeunes qui sont sauvés l'avaient honte de le laisser se montrer plus fidèle qu'eux dans la maison au Seigneur.

– I l'a dit que les premiers seraient les derniers et que les derniers seraient les premiers, poursuivit sœur Price avec un sourire triomphant.

– Ça oui, I l'a dit, reconnut sœur McCandless. Vous allez voir que ce garçon réussira à entrer dans le Royaume de Dieu avant tous les autres.

– Pour sûr, déclara frère Elisha en adressant un sourire à John.

– Le père James, i va venir nous rejoindre ce soir ? » demanda sœur McCandless au bout d'un moment.

Elisha se rembrunit et avança sa lippe. « Je pense pas, ma sœur, dit-il. Je crois qui va essayer de rester à la maison pour préserver ses

forces pour l’office de demain. Le Seigneur lui a parlé à travers des visions et des rêves, et l’a pas beaucoup dormi ces derniers temps.

– Oui, continua sœur McCandless, sûr que c’est un homme qui prie. Moi, je vous le dis, c’est pas tous les bergers qui servent le Seigneur, pour leur troupeau, comme le père James.

– C’est bien vrai, souligna sœur Price avec feu. Sûr que le Seigneur nous a dotés d’un bon berger.

– I l’est rudement dur, des fois, reprit sœur McCandless, mais le Verbe est dur. On rigole pas sur la voie de la sainteté.

– Ça, i me l’a fait comprendre », renchérit frère Elisha avec un sourire.

Sœur McCandless le regarda avec de grands yeux, puis éclata de rire. « Seigneur, s’écria-t-elle. Tu peux le dire !

– Moi, c’est pour ça qui m’a plu, avoua sœur Price. C’est pas tous les pasteurs qu’abaissent leur propre neveu – et devant tous les fidèles en plus. Et Elisha avait pas commis une grande faute.

– I a pas de petites ou de grandes fautes, intervint sœur McCandless. Satan, i glisse son pied dans la porte et i reste pas en place tant qui l’est pas entré dans la pièce. T’es dans le Verbe ou tu y es pas – y a pas de demi-mesure avec Dieu.

– Vous pensez pas qu’on devrait commencer ? demanda d’un ton pensif sœur Price après un silence. J’ai pas l’impression que quéqun d’autre va venir.

– Hé, faut pas se montrer de si peu de foi comme ça, lança sœur McCandless en riant. Moi, je crois bien que, le Seigneur, I va nous offrir un grand office, ce soir. » Elle se tourna vers John. « I va pas venir, ton papa ?

– Si, répondit John, i l’a dit qui venait.

– Je l’avais bien dit ! s’écria sœur McCandless. Et ta maman, elle va venir aussi ?

– Je sais pas. Elle est rudement fatiguée.

– L’est pas si fatiguée qu’elle peut pas venir prier un petit peu », répliqua sœur McCandless.

L’espace d’un instant, John la détesta et regarda avec colère son gros profil noir. Sœur Price intervint : « Moi, je dis que c’est un miracle que, cette femme, elle travaille comme elle fait, plus qu’elle tienne ses enfants si propres et si impeccables et tout et qu’elle aille tous les soirs ou presque à la maison de Dieu. I faut que ce soye le Seigneur qui i fasse tenir le coup.

– Je pense qu’on pourrait peut-être chanter un petit cantique, suggéra sœur McCandless, jusse pour mettre de l’animation. Moi, je déteste entrer dans une église où les gens sont jusse assis à causer. J’ai l’impression que ça m’enlève tout mon entrain.

– C’est bien vrai », conclut sœur Price.

Elisha entonna un cantique : « C’est peut-être la dernière fois » et ils se mirent tous à chanter :

C’est peut-être la dernière fois que je prie avec toi,
C’est peut-être la dernière fois, je sais pas !

Ils frappaient dans leurs mains tout en chantant et John s’aperçut que sœur McCandless cherchait un tambourin. Il se leva, gravit les marches menant à la chaire et sortit trois tambourins de la petite ouverture aménagée au pied de l’édifice. Il en donna un à sœur McCandless, qui approuva d’un signe de tête et sourit sans perdre le rythme, et posa les autres sur un siège à côté de sœur Price.

C’est peut-être la dernière fois que je chante avec toi
C’est peut-être la dernière fois, je sais pas !

Tout en chantant – s’il ne l’avait pas fait, ils l’y auraient forcé – John les observa en essayant de ne pas entendre les paroles qu’il

s'obligeait à prononcer. Il s'efforça de taper dans ses mains, mais n'y parvint pas ; elles restèrent étroitement nouées sur ses genoux. S'il s'était dérobé, ils ne l'auraient pas laissé en paix, mais son cœur lui soufflait qu'il n'avait pas plus le droit de chanter que de se réjouir.

Oh, c'est peut-être la dernière fois
C'est peut-être la dernière fois
Oh, c'est peut-être la dernière fois…

Il observa Elisha qui était un jeune homme de Dieu et qui, prêtre de l'ordre de Melchisédech, avait reçu un pouvoir sur la mort et l'enfer. Le Seigneur l'avait élevé et placé sur la voie de la lumière. À quoi pensait Elisha quand la nuit tombait et qu'il se retrouvait tout seul, sans aucun regard pour le voir, sans aucune langue pour se porter témoin sinon Dieu dont la voix avait des accents de trompette ? Ses pensées, son lit, son corps étaient-ils impurs ? De quoi rêvait-il ?

C'est peut-être la dernière fois,
Je sais pas.

Derrière lui, la porte s'ouvrit et un courant d'air glacial s'engouffra dans l'église. Il se tourna et vit entrer son père, sa mère et sa tante. Ce fut la présence de cette dernière et elle seule qui le choqua, car tante Florence n'avait encore jamais mis les pieds dans ces lieux : on aurait juré qu'elle avait été convoquée pour assister à un spectacle sanglant. Tout cela se devinait au calme effrayant qu'elle affichait en descendant l'allée à la suite de sa mère et en s'agenouillant quelques minutes pour prier à côté de ses parents. John comprit que c'était la main de Dieu qui l'avait amenée là et son cœur se glaça. Le Seigneur planait sur les ailes du vent ce soir-là. Que dirait donc ce vent d'ici à ce que l'aube se lève ?

II

Les prières des saints

Et ils se mirent à crier à toute force,
Jusques à quand, Maître saint et vrai,
Tarderas-tu à faire justice, à tirer vengeance
De notre sang sur les habitants de la Terre ?

1

La prière de Florence

Lumière et vie, à tous, Il apporte
Et la guérison, entre Ses ailes, se lèvera !

Florence éleva la voix pour entonner le seul cantique qu'elle se rappelait avoir entendu sa mère chanter :

C'est moi, c'est moi, c'est moi, ô Seigneur,
Et j'ai besoin de prier.

Partagé entre la stupeur et un sentiment de triomphe en la voyant enfin faire montre d'humilité, Gabriel se retourna et regarda sa sœur avec de grands yeux. Elle ne fit pas attention à lui. Toutes ses pensées étaient fixées sur Dieu. Au bout d'un moment, l'assistance et le piano se joignirent à elle :

Ce n'est ni mon père, ni ma mère,
Mais, moi, ô Seigneur.

Elle savait que Gabriel jubilait, non parce que son humilité lui apporterait peut-être la grâce, mais parce qu'une angoisse personnelle l'avait abaissée : ses paroles étaient révélatrices de sa souffrance, et son frère était content d'en être témoin. Il avait toujours été comme cela. Rien ne l'avait jamais changé ; rien ne le changerait jamais. L'espace d'un moment, l'orgueil de Florence reprit le dessus ; la détermination qui l'avait amenée en ces lieux ce soir-là vacilla et elle se dit que, si Gabriel était l'oint du Seigneur, elle préférerait mourir et demeurer en enfer pour l'éternité plutôt que de s'incliner devant Son autel. Mais elle ravala sa fierté, se releva pour être à leurs côtés dans l'espace sacré devant l'autel et continua à chanter :

Et j'ai besoin de prier.

À genoux alors qu'elle ne s'était pas mise à genoux depuis des années, et entourée comme elle l'était devant l'autel, elle retrouvait le sens que ce cantique avait eu pour sa mère et y trouvait même un sens nouveau. Dans son enfance, ce cantique lui faisait imaginer une femme, vêtue de noir, qui, seule au milieu de brumes infinies, attendait que la forme du Fils de Dieu la guide à travers cette lumière blanche. À présent, cette femme revenait vers elle, plus accablée : c'était elle-même dans le désarroi ; elle attendait, tremblante, que ces brumes se dissipent pour pouvoir avancer tranquillement. Cette longue route, sa vie, qu'elle suivait depuis soixante ans de gémissements, avait fini par l'amener à l'endroit d'où sa mère était partie, l'autel du Seigneur. Car ses pieds se trouvaient au bord de ce fleuve que sa mère avait franchi dans la joie. Le Seigneur accepterait-il maintenant de tendre la main à Florence pour la guérir et la sauver ? Mais, en s'agenouillant devant la nappe écarlate, au pied de la croix dorée, elle se fit la réflexion qu'elle ne savait plus prier.

Sa mère lui avait appris que, pour prier, il fallait oublier tout et tout le monde, sauf Jésus ; se vider le cœur, comme on vidait un seau rempli d'eau, de toutes mauvaises pensées, de toutes pensées égoïstes, de toute malveillance à l'égard de ses ennemis et s'approcher avec hardiesse et, malgré tout, avec plus d'humilité encore qu'un petit enfant, de son Bienfaiteur. Pourtant, dans le cœur de Florence ce soir-là, la haine et l'amertume pesaient comme du plomb et l'orgueil refusait de renoncer à ce trône qu'il occupait depuis si longtemps. Ce n'était ni l'amour ni l'humilité qui l'avait conduite jusqu'à l'autel, mais la peur et elle seule. Or, Dieu n'écoutait pas les prières des peureux, car le cœur des peureux ne connaissait pas la foi. Ces prières-là ne pouvaient s'élever au-delà des lèvres qui les prononçaient.

Autour d'elle, Florence entendait les voix des saints, murmure lourd et continu d'où, pareil parfois au brusque envol d'un oiseau dans l'air d'une journée ensoleillée et parfois aux brumes qui montaient lentement d'un terrain marécageux, se détachait de temps à autre le nom de Jésus. Était-ce comme ça qu'il fallait prier ? Dans l'église où elle allait juste après son arrivée dans le Nord, on ne se mettait à genoux devant l'autel qu'une fois seulement, au tout début, pour demander la rémission de ses péchés ; ce geste accompli, on était baptisé, on devenait chrétien et on ne se mettait plus à genoux. Même si le Seigneur vous chargeait d'un lourd fardeau – comme Il l'avait déjà fait mais sans jamais lui infliger un fardeau aussi pesant que celui qu'elle portait aujourd'hui –, on priait en silence. C'était indécent, cette coutume des nègres vulgaires de pleurer bruyamment au pied de l'autel, de laisser ses larmes couler au vu et au su de tout le monde. Elle n'avait jamais fait ça, même plus jeune dans l'église du Sud où ils allaient à l'époque. Peut-être était-il trop tard à présent,

peut-être le Seigneur accepterait-il qu'elle meure dans les ténèbres où elle avait vécu si longtemps ?

Au temps jadis, Dieu avait guéri Ses enfants. Il avait aidé l'aveugle à y voir, l'infirme à marcher et avait ressuscité des hommes d'entre les morts. Mais Florence se rappelait une phrase qu'elle murmurait à présent tout contre les jointures de ses doigts qui meurtrissaient ses lèvres : « Seigneur, viens au secours de mon incrédulité. »

Car Florence avait reçu le message qu'Ézéchiel avait reçu avant elle : *Mets ordre à ta maison, car tu vas mourir et tu ne vivras plus*. Une nuit, il y avait longtemps, elle avait reçu ce message alors qu'elle toupinait dans son lit. Durant des jours et des nuits, ce message lui avait été répété ; elle aurait eu le temps, à ce moment-là, de se tourner vers Dieu. Mais elle avait cru Lui échapper, avait cherché un remède parmi les femmes de sa connaissance ; puis, quand la douleur s'était faite plus forte, elle avait été consulter des médecins ; puis, les médecins ne l'ayant pas soulagée, elle avait grimpé des escaliers partout dans la ville pour gagner des lieux où brûlait l'encens et où des hommes et des femmes qui commerçaient avec le diable lui avaient donné des poudres blanches ou des herbes pour faire du thé et jeté des sorts pour la débarrasser de la maladie. Dans ses entrailles, le feu ne s'était pas calmé – ce feu qui, en la consumant de l'intérieur, lui faisait visiblement fondre la chair sur les os et vomir ses repas. Puis, une nuit, elle avait trouvé la mort plantée en face d'elle. Plus noire que la nuit et gigantesque, elle remplissait tout un coin de sa chambre étroite et l'observait avec les yeux d'un serpent qui relève la tête pour frapper. Elle avait alors poussé un hurlement et allumé la lumière en invoquant Dieu. La mort s'en était allée, mais Florence savait qu'elle allait revenir. Nuit après nuit, elle allait s'approcher un peu plus de son lit.

Après la première veillée silencieuse de la faucheuse, sa vie était venue à son chevet pour la maudire à travers de multiples voix. Sa mère, qui, vêtue de hardes en putréfaction, empestait toute la pièce d'une puanteur de sépulture, s'était penchée sur elle pour maudire la fille qui l'avait reniée sur son lit d'agonie. Du passé le plus reculé, Gabriel, fidèle à lui-même, était venu maudire la sœur qui l'avait tenu dans le mépris et qui s'était moquée de son ministère. Deborah, noire, le corps informe et dur comme du fer, l'avait regardée avec des yeux voilés et triomphants et avait maudit la Florence qui avait ri de ses souffrances et de sa stérilité. Frank était venu, même lui, avec toujours le même sourire et la même façon de pencher la tête. Elle leur aurait volontiers demandé pardon à tous, s'ils s'étaient montrés disposés à l'entendre. Mais ils s'étaient présentés comme autant de trompettes ; même s'ils étaient venus pour l'entendre et non pour témoigner, ce n'était pas eux qui auraient pu l'absoudre, mais Dieu et lui seul.

Le piano s'était tu. Autour d'elle, il n'y avait plus que les voix des saints à présent.

« Notre Père – c'était sa mère qui priait –, nous venons à genoux devant Toi ce soir pour Te demander de veiller sur nous et de retenir le bras de l'ange exterminateur. Seigneur, répands le sang de l'Agneau sur le montant de la porte de cette maison afin d'écarter tous les méchants. Seigneur, nous prions pour tous les fils et les filles de toutes les mères partout dans le monde, mais, ce soir, Seigneur, nous Te demandons de prendre tout particulièrement soin de cette enfant ici présente afin qu'il ne lui soit fait aucun mal. Nous savons que Tu le peux, Seigneur, au nom de Jésus, amen. »

C'était la première prière que Florence avait entendue, la seule prière qu'elle devait jamais entendre dans laquelle sa mère implorait, pour sa fille, la protection de Dieu avec une ferveur plus grande que

celle qu’elle manifestait pour son fils. Il faisait nuit, les fenêtres étaient solidement fermées, les stores baissés et la grande table poussée contre la porte. Les lampes à pétrole brûlaient chichement et dessinaient d’énormes ombres sur les murs recouverts de papier journal. Vêtue de la longue robe informe et terne qu’elle portait tous les jours de la semaine à l’exception du dimanche où elle mettait du blanc et nouait un foulard écarlate autour de sa tête, sa mère était à genoux au milieu de la pièce, les mains mollement jointes, le visage – noir – tourné vers le plafond, les yeux fermés. La pauvre lumière tremblotante lui plaquait des ombres sous la bouche et dans les orbites des yeux, lui faisait un visage majestueusement impersonnel, comme celui d’une prophétesse ou comme un masque. Le silence s’abattit dans la pièce dès l’instant qu’elle eut prononcé son « Amen » et ils entendirent résonner alors, loin sur la route, des sabots de cheval. Personne ne bougea. Gabriel, dans son coin à côté du poêle, releva la tête et regarda sa mère avec attention.

« J’ai pas peur », décréta-t-il.

Sa mère se retourna, une main levée. « Toi, tais-toi maintenant. »

Il y avait eu des violences en ville ce jour-là. La nuit précédente, un grand nombre d’hommes blancs avaient emmené Deborah, leur voisine de seize ans – trois de plus que Florence –, dans les champs où ils lui avaient fait des choses et elle avait pleuré et saigné. Dans la journée, le père de Deborah s’était rendu chez l’un de ces Blancs et lui avait dit qu’il le tuerait, lui et tous les autres Blancs qu’il trouverait. Ils l’avaient battu et laissé pour mort. À présent, derrière les portes fermées, tout le monde priait et attendait, car le bruit courait que les Blancs allaient venir mettre le feu à toutes les maisons, ce soir même, comme ils l’avaient déjà fait.

Dans la nuit oppressante dehors, ils n’entendaient que les sabots des chevaux ; il n’y avait pas ces rires qu’ils auraient entendus s’ils

avaient été nombreux sur cette route, pas de cris ni de jurons, ni personne en train d'implorer la miséricorde d'un Blanc ou de Dieu. Les bruits de sabots se rapprochèrent de la porte, passèrent devant et s'estompèrent peu à peu, tandis qu'ils tendaient l'oreille. C'est à ce moment-là que Florence prit la mesure de la peur qu'elle avait éprouvée. Devant elle, sa mère se leva, se dirigea vers la fenêtre, souleva un coin de la couverture qui la masquait et jeta un coup d'œil dehors.

« I sont partis, je sais pas qui. » Puis : « Béni soit le nom du Seigneur. »

C'est ainsi que sa mère avait vécu et qu'elle était morte ; fréquemment humiliée, elle n'avait jamais été abandonnée. Aux yeux de Florence, elle avait toujours été la femme la plus vieille qui fût sur Terre, car elle disait souvent que Florence et Gabriel étaient les enfants de ses vieux jours ; en plus, elle était née, il y avait de cela un nombre d'années incalculable, à l'époque de l'esclavage, dans une plantation d'un autre État. Dans cette plantation où elle avait grandi, elle avait fait partie des Noirs des champs, car elle était très grande et très costaude ; au bout de quelque temps, elle s'était mariée et avait élevé des enfants, qui lui avaient tous été enlevés, un par la maladie, deux autres par une vente aux enchères ; et un quatrième, qu'on ne lui avait pas permis de garder, avait été élevé dans la maison du maître. Elle était adulte, avait largement passé la trentaine, pour autant qu'elle s'en souvenait, et avait un mari mort et enterré – mais le maître lui en avait donné un autre – quand des armées de pillards et d'incendiaires avaient surgi du Nord pour les libérer. C'était la réponse aux prières des fidèles qui n'avaient jamais cessé, le jour comme la nuit, d'appeler la délivrance à grands cris.

Car Dieu avait voulu qu'ils entendent et se transmettent, les uns aux autres, l'histoire du peuple hébreu retenu en esclavage en terre

d'Égypte, dont Dieu avait entendu les plaintes, ce qui L'avait ému dans Son cœur ; qu'il leur avait commandé d'attendre un peu jusqu'à ce qu'il leur apporte la délivrance. À ce qu'il semblait, la mère de Florence connaissait cette histoire depuis le jour de sa naissance. Et sa vie durant – levée avant l'aube, courbée au-dessus de la terre aux heures de pleine chaleur, rentrant chez elle quand le soleil se couchait au loin, aux portes du paradis, et que résonnaient à travers champs le sifflet et les cris sinistres du contremaître ; dans la blancheur de l'hiver quand on tuait cochons, oies et dindons, que les lumières étincelaient dans la grande maison, que Bethsabée, la cuisinière, lui envoyait dans une serviette jambon, poulet et pâtisseries, les restes des Blancs – au travers d'une foule d'événements : ses joies, la pipe qu'elle se fumait dans la soirée, son homme la nuit, les enfants qu'elle avait allaités et dont elle avait guidé les premiers pas ; ses tourments, la mort, la séparation et le fouet, jamais elle n'oublia que la délivrance leur avait été promise et qu'elle viendrait assurément. Il fallait simplement qu'elle endure tout cela et qu'elle fasse confiance à Dieu. Elle savait que la grande maison, l'orgueilleuse demeure des Blancs, allait s'écrouler ; c'était écrit dans le Verbe. Ces gens qui allaient avec tant de fierté n'avaient pas édifié, pour eux et leurs enfants, des fondations aussi solides que les siennes. Ils cheminaient en aveugle au bord d'un précipice – Dieu allait les pousser vers l'abîme, comme le troupeau de pourceaux s'était un jour rué dans la mer. Ils étaient très beaux et vivaient dans l'aisance, mais elle les connaissait et les plaignait, eux qui n'auraient aucune protection au Grand Jour de Sa colère.

Pourtant, avait-elle dit à ses enfants, Dieu était juste et il ne frappait pas sans de nombreux avertissements. Dieu accordait du temps aux hommes, mais le temps était entre ses mains et, un jour, il ne serait plus temps de renoncer au mal et de faire le bien : alors,

seules la tornade, la mort à cheval sur la tornade, attendraient ceux qui auraient oublié Dieu. Durant toute son enfance, les signes n'avaient pas manqué, mais nul n'en avait tenu compte. « Les esclaves, i se sont soulevés », murmurait-on dans les cases et à la porte du maître : les esclaves de tel comté avaient mis le feu aux maisons et aux champs de leurs maîtres et ils avaient massacré leurs enfants en les projetant contre des pierres. « Encore un esclave en enfer », disait parfois Bethsabée au matin en chassant les négrillons qui traînaient sur la grande véranda : tel esclave avait tué son maître, ou le contremaître, et s'était retrouvé en enfer pour prix de son forfait. « J'en ai plus pour longtemps ici », chantonnait quelqu'un à côté d'elle dans les champs, quelqu'un qui, le matin venu, avait pris la poudre d'escampette en direction du Nord. Tous ces signes, pareils aux fléaux dont le Seigneur avait affligé l'Égypte, ne faisaient qu'endurcir le cœur de ces gens contre le Seigneur. Persuadés que le fouet les sauverait, ils y avaient eu recours, comme au couteau, à la potence ou aux enchères ; persuadés que la gentillesse les sauverait, le maître et la maîtresse s'étaient rendus, tout souriants, jusqu'aux cases en faisant grand cas des négrillons, en apportant des cadeaux. C'étaient là des jours agréables, et tous, Noirs et Blancs, paraissaient heureux ensemble. Mais une fois que Dieu a parlé, Il ne revient pas sur Sa Parole.

La Parole s'était accomplie un matin, alors qu'elle dormait encore. Parmi les histoires que sa mère racontait, il y en avait beaucoup dont Florence n'avait rien à faire : elle les prenait pour ce qu'elles étaient, c'étaient des contes que racontait une vieille Noire dans une case, le soir, pour distraire ses enfants du froid et de la faim. Mais Florence ne devait jamais oublier l'histoire de ce jour-là. C'était le jour qu'elle avait attendu depuis toujours. Il y avait eu beaucoup de cavalcades et de criailleries, leur avait dit sa mère, partout à l'extérieur, et en

ouvrant les yeux à la lumière de ce jour-là, si radieux, avait-elle dit, et si froid, elle avait eu la certitude que la trompette du Jugement dernier avait sonné. Tandis qu'elle restait assise, éberluée, à se demander ce qu'il convenait de faire en un jour de Jugement dernier, Bethsabée avait fait irruption dans sa case, suivie d'une foule d'enfants cabriolant assortie de nègres des champs et de nègres de maison, tous ensemble, et Bethsabée avait crié : « Lève-toi, lève-toi, sœur Rachel, viens voir comment le Seigneur nous a délivrés ! I nous a fait sortir d'Égypte, jusse comme I l'avait promis, et on est enfin libres ! » Le visage trempé de larmes, Bethsabée l'avait empoignée ; et, elle, habillée des vêtements dans lesquels elle avait dormi, était allée jusqu'à la porte pour regarder le jour nouveau que Dieu leur avait apporté.

Ce jour-là, elle avait vu l'orgueilleuse demeure touchée par l'humiliation ; à travers les fenêtres béantes, des soies et des velours verts flottaient au vent, le jardin avait été piétiné par des hordes de cavaliers et le portail était resté ouvert. Le maître, la maîtresse, leur famille et l'enfant qu'elle avait porté étaient à l'intérieur – où elle ne mit pas les pieds. Très vite, elle se rendit compte qu'elle n'avait plus aucune raison de rester là. Elle enferma ses affaires dans un bout de tissu, se colla le tout sur la tête et passa le grand portail pour ne plus jamais revoir cette région.

Ce devint l'ambition profonde de Florence que de franchir un matin le seuil de leur case pour ne plus jamais revenir. Son père, dont elle se souvenait à peine, était parti comme ça un matin, quelques mois après la naissance de Gabriel. Et pas seulement son père ; tous les jours, elle entendait dire qu'un autre homme ou qu'une autre femme avait dit adieu à ce ciel et à cette terre sans pitié pour entamer le voyage vers le Nord. Mais sa mère n'avait pas du tout envie d'aller dans le Nord où, à ce qu'elle affirmait, la méchanceté régnait et où la

mort rôdait toute-puissante dans les rues. Elle se contentait de rester dans sa case et de laver le linge des Blancs, alors qu'elle était vieille et que son dos la faisait souffrir. Et elle voulait que Florence s'en contente, elle aussi, qu'elle aide à la lessive et aux repas et qu'elle veille à ce que Gabriel reste tranquille.

Sa mère tenait à Gabriel comme à la prunelle de ses yeux. S'il n'était pas venu au monde, Florence aurait peut-être pu espérer être un jour libérée de toutes ces tâches ingrates, penser à son avenir et s'en aller le construire ailleurs. La naissance de Gabriel, alors qu'elle avait cinq ans, avait anéanti son avenir. Il n'y eut plus qu'un seul avenir chez eux, celui de Gabriel – auquel, étant donné que c'était un garçon, tout le reste devait être sacrifié. En effet, sa mère n'y voyait pas un sacrifice, mais une démarche logique : Florence était une fille, elle ne tarderait pas à se marier et aurait des enfants à elle et tous les devoirs d'une femme ; de ce fait, sa vie dans la case constituait la meilleure des préparations possibles à sa vie future. Mais Gabriel était un homme ; il s'en irait un jour accomplir un travail d'homme et il lui fallait donc de la viande, quand il y en avait un tant soit peu dans la case, des vêtements, quand on pouvait en acheter, et toute l'indulgence des femmes de sa famille pour qu'il sache comment se comporter le jour où il serait marié. Il avait besoin de cette éducation que Florence désirait plus que lui et qu'elle aurait peut-être reçue s'il n'était pas venu au monde. C'était Gabriel qui prenait des gifles et se faisait décrapouiller tous les matins avant d'être expédié à l'école – une classe unique – qu'il détestait et où, pour autant que Florence pût s'en rendre compte, il se débrouillait pour n'apprendre quasi rien. Et, souvent, il n'y était pas, mais fricotait avec d'autres petits garçons. Presque tous leurs voisins, et même certains Blancs, vinrent, à un moment ou à un autre, se plaindre des méfaits de Gabriel. Leur mère sortait dans la cour, allait casser une branche après un arbre, s'en

faisait une badine et le battait – elle le battait, de l'avis de Florence, si fort que n'importe quel autre petit garçon en serait tombé raide mort ; et si souvent que n'importe quel autre petit garçon aurait renoncé à ses bêtises. Rien n'arrêtait Gabriel, alors que le ciel retentissait de ses hurlements, qu'il braillait dès qu'il voyait sa mère l'approcher qu'il ne se conduirait plus jamais aussi mal. Après ce genre de correction, Gabriel, le pantalon encore autour des genoux et le visage trempé de larmes et de mucus, était obligé de se mettre à genoux pendant que sa mère priait. Elle demandait à Florence de prier, elle aussi, mais, dans son cœur, Florence ne priait jamais. Elle espérait que Gabriel se romprait le cou. Elle souhaitait que le mal – que sa mère cherchait à repousser par la prière – ait un jour raison de lui.

À l'époque, Florence et Deborah, qui étaient devenues très proches après « l'accident » de cette dernière, détestaient tous les hommes. Quand ils regardaient Deborah, ils ne voyaient que son corps disgracieux et violé. On voyait à leurs yeux qu'ils ne cessaient de s'interroger, de manière gênée et lubrique, sur la nuit où elle avait été emmenée dans les champs. Cette nuit l'avait dépossédée du droit d'être considérée comme une femme. Aucun homme ne pouvait plus l'approcher honorablement parce qu'elle représentait un vivant reproche pour elle-même, pour toutes les femmes noires et pour tous les hommes noirs. Si elle avait été belle, et si Dieu ne lui avait pas donné un caractère aussi réservé, peut-être aurait-elle, pour satisfaire à une ironie mauvaise, passé sa vie à rejouer ce viol dans les champs. Étant donné qu'on ne pouvait plus la considérer comme une femme, on ne voyait en elle qu'une putain, source de plaisirs plus bestiaux et de mystères plus troublants que ce qu'une honnête femme pouvait offrir. Le désir s'éveillait dans les prunelles des hommes quand ils regardaient Deborah, un désir insupportable parce que trop

impersonnel et bornant l'échange au domaine de sa honte. Quant à Florence, belle mais mal disposée envers les Noirs qui la désiraient car elle n'avait pas envie d'échanger la case de sa mère pour l'une des leurs et d'élever leurs enfants pour, anéantie par le labeur, finir dans une fosse commune, si l'on peut dire, elle renforçait chez Deborah cette conviction terrible, que rien n'avait jamais démentie, selon laquelle tous les hommes étaient pareils, que leurs pensées ne s'élevaient pas plus haut et qu'ils ne vivaient que pour assouvir, sur le corps des femmes, leurs désirs brutaux et humiliants.

Un dimanche, lors d'une assemblée religieuse en plein air au cours de laquelle Gabriel, âgé de douze ans, devait être baptisé, Deborah et Florence, ainsi qu'une foule d'autres gens, s'étaient installés sur la berge d'une rivière afin de suivre la cérémonie. Gabriel ne voulait pas de ce baptême. Cette perspective l'effrayait et le mettait en colère, mais sa mère avait insisté et affirmé qu'il était maintenant en âge de répondre de ses péchés devant Dieu – elle refusait de se soustraire au devoir que Dieu lui avait imposé et de ne pas faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'amener devant le trône du Seigneur. Sur la rive, des croyants qui s'étaient confessés et des enfants de l'âge de Gabriel attendaient, sous la violente lumière de midi, d'être conduits vers le milieu de la rivière. De l'eau jusqu'à la taille et vêtu de blanc, le prédicateur qui leur maintiendrait brièvement la tête sous le courant devait invoquer le ciel pendant que le baptisé retenait son souffle : « Pour moi, je te baptise d'eau ; mais Il te baptisera d'Esprit saint. » Puis, quand le baptisé se relevait, aveuglé et tout crachotant, et qu'on le ramenait vers la berge, il criait de plus belle : « Va et ne pèche plus. » Les fidèles sortaient de l'eau, manifestement sous l'emprise du Seigneur, et les saints les accueillaient au rythme de leurs tambourins. Tout près de la rive, il y avait les anciens de l'église, chargés de serviettes destinées à sécher

les nouveaux baptisés qui étaient alors menés vers une tente – une pour chaque sexe – où ils pouvaient se changer.

Gabriel finit par apparaître au bord de l'eau, vêtu d'une vieille chemise blanche et d'un short en lin. Puis on le guida lentement vers la rivière, où il s'était si souvent baigné tout nu, et le prédicateur. Mais quand ce dernier lui plongea la tête sous l'eau en braillant les paroles de Jean-Baptiste, Gabriel se mit à cracher et à décocher des coups de pied qui manquèrent déséquilibrer le prédicateur ; les gens commencèrent par croire que c'était la Puissance du Seigneur qui agissait sur lui, mais quand il se releva et qu'ils le virent continuer à lancer des coups de pied tout en gardant les yeux bien fermés, ils se rendirent compte que sa réaction était à mettre sur le compte de la seule colère et à un excès d'eau dans les narines. Certains sourirent, mais Florence et Deborah, non. Si Florence, elle aussi, avait ressenti une certaine indignation des années auparavant quand elle avait avalé de l'eau bourbeuse pour avoir imprudemment gardé la bouche ouverte, elle avait fait de son mieux pour ne pas cracher et n'avait pas davantage crié. Or, voilà que Gabriel remontait sur la berge, furieux et flageolant, et qu'elle découvrait, avec une rage d'une violence qu'elle n'avait encore jamais éprouvée, sa nudité. Il était trempé et ses vêtements blancs et fins plaqués sur son corps noir lui faisaient comme une seconde peau. Tandis que des chants s'élevaient pour étouffer les hurlements de Gabriel, Florence et Deborah avaient échangé un regard. Et Deborah avait détourné les yeux.

Des années plus tard, sur la véranda de Deborah une nuit, les deux jeunes filles avaient vu un Gabriel couvert de vomissures remonter la route baignée de clair de lune et Florence s'était écriée tout fort : « Je le hais ! Je le hais ! Cette espèce de grand nègre tout noir coureur comme un matou. » Et, de sa grosse voix, Deborah lui

avait répondu : « Tu sais, mon chou, le Verbe, I nous dit qu'il faut haïr le péché, mais pas le pécheur. »

En 1900, alors qu'elle avait vingt-six ans, Florence avait passé la porte de la case. Elle avait pensé attendre l'enterrement de sa mère, tellement malade à présent qu'elle ne quittait plus son lit – mais, tout à coup, elle avait compris qu'elle n'allait plus attendre davantage, que l'heure avait sonné. Elle travaillait comme cuisinière et servante dans une grande famille blanche en ville et, lorsque son maître lui proposa de devenir sa maîtresse, elle comprit qu'elle était enfin arrivée au terme prévisible de sa vie parmi ces misérables. Elle lâcha son emploi le jour même (laissant derrière elle une animosité conjugale des plus virulentes) et, avec une partie de l'argent qu'elle économisait depuis des années à force de ruses, de cruautés et de sacrifices, s'acheta un billet de train pour New York. Malgré la fureur qui l'habitait, elle s'était néanmoins accrochée, comme à un talisman, à l'idée qu'elle pourrait le rendre, le vendre. « Ça ne veut pas dire que je suis obligée de partir. » Pourtant, elle savait bien que rien ne pourrait la retenir.

Et c'était ce départ qui, ces derniers temps, s'était embusqué, avec beaucoup d'autres témoins, au chevet de Florence. Des nuages gris voilaient le soleil ce jour-là et, par la fenêtre de la case, elle avait vu que la brume recouvrait encore le sol. Sa mère était au lit, elle ne dormait pas ; elle était en train de supplier Gabriel, qui était sorti se soûler la nuit précédente et n'était pas encore vraiment dégrisé, de s'amender et de se rapprocher du Seigneur. Gabriel, en proie à la confusion, à la souffrance et à la culpabilité qui s'emparaient de lui à chaque fois qu'il pensait au mal qu'il faisait à sa mère, lesquelles lui devenaient presque insupportables quand c'était elle qui le lui reprochait, était planté devant la glace, tête baissée, et boutonnait sa chemise. Florence savait qu'il ne pourrait pas desserrer les lèvres ; il

était incapable de dire oui à sa mère et au Seigneur ; et il était incapable de leur dire non.

« Mon chéri, murmurait leur mère, laisse pas mourir ta vieille mère sans la regarder dans les yeux et lui dire qu'elle va te voir dans ta gloire. Tu m'entends, mon garçon ? »

D'ici quelques instants, s'était dit Florence, méprisante, les larmes lui monteraient aux yeux et il lui promettrait de « faire mieux ». Il le promettait depuis le jour de son baptême.

Elle avait posé son sac au milieu de cette pièce détestable.

« Mam, je m'en vais. Je m'en vais ce matin. »

À présent que c'était dit, elle s'en était voulu de ne pas l'avoir fait la nuit d'avant, de sorte qu'ils auraient eu le temps d'en finir avec leurs pleurs et leurs discussions. Elle avait eu peur de ne pas supporter la nuit d'avant ; mais, maintenant, il ne leur restait presque plus de temps. L'image de la grande horloge blanche de la gare, sur laquelle les aiguilles ne cessaient de tourner, constituait le point central de ses préoccupations.

« Tu vas où ? » s'était écriée sa mère d'un ton brusque. Mais elle savait que sa mère avait compris, qu'elle avait su, depuis très longtemps, que ce moment allait arriver. L'expression de stupeur avec laquelle elle fixait le sac de Florence n'était pas une vraie stupeur, mais traduisait plutôt une attention prudente, effrayée. Un danger jusque-là imaginé était désormais bien réel, et elle cherchait déjà un moyen de faire revenir Florence sur sa décision. Tout cela, Florence l'avait perçu sur-le-champ, ce qui l'avait renforcée dans sa détermination. Dans l'attente de ce qui allait suivre, elle avait surveillé sa mère du regard.

Gabriel, tout à sa joie de voir que quelque chose détournait l'attention de sa mère, avait à peine entendu ce que disait Florence, mais, alerté par le ton de voix de la vieille femme, il avait baissé les

yeux et remarqué le sac de voyage de Florence. Il avait alors répété la question d'une voix furieuse, stupéfaite, et n'en avait saisi le sens qu'à l'instant où ces paroles avaient franchi ses lèvres : « Oui, ma fille. Où tu crois que tu vas ?

– Je vais à New York. J'ai mon billet. »

Sa mère l'observait. L'espace d'un moment, personne n'avait dit un mot. Puis Gabriel, d'un ton changé et effrayant, lui avait lancé : « Quand t'as décidé ça ? »

Elle ne l'avait pas regardé et n'avait pas répondu à sa question. Elle avait continué à observer sa mère. « J'ai mon billet. Je m'en vais par le train du matin.

– Ma fille, avait poursuivi paisiblement la mère, t'es sûre de ce que tu fais ? »

Voyant une pitié moqueuse dans les yeux de la vieille femme, elle s'était crispée. « Je suis une femme. Je sais ce que je fais.

– Et tu t'en vas, s'était écrié Gabriel, ce matin, jusse comme ça ? Tu vas t'en aller et abandonner ta mère, jusse comme ça ?

– Toi, tais-toi, avait-elle répondu en se tournant vers lui pour la première fois. Elle t'a, pas vrai ? »

C'était là, avait-elle compris en le voyant baisser les yeux, le problème troublant, cruel. Il ne supportait pas l'idée de rester seul avec la vieille femme, sans rien à interposer entre son amour plein de culpabilité et lui-même. Une fois Florence partie, le temps aurait englouti tous les enfants de sa mère, à part lui ; c'est lui qui serait alors obligé de réparer pour toutes les souffrances qu'elle avait vécues et d'adoucir ses derniers moments par de multiples preuves d'amour. Or, sa mère n'exigeait de lui qu'une seule preuve, qu'il arrête de vivre en pécheur. Une fois Florence partie, le temps de ses balbutiements, de ses amusements se réduirait aussitôt à la portion congrue et il se

verrait contraint de se ressaisir et de répondre par oui ou par non à sa mère et à tous les hôtes du paradis.

Florence avait souri intérieurement d'un petit sourire malicieux devant la perplexité, la panique et la fureur qui, peu à peu, s'étaient emparées de lui ; de nouveau, elle avait regardé la vieille femme.

« Elle t'a, toi, avait-elle répété. Elle a pas besoin de moi.

– Tu vas au Nord, avait alors dit sa mère. Et tu penses revenir quand ?

– Je pense pas revenir.

– Tu mettras pas de temps à revenir en pleurant, lui avait lancé méchamment Gabriel, dès qui t'auront fouetté le cul quatre à cinq fois là-bas. »

Une fois de plus, elle l'avait regardé. « Attends donc pas ce moment-là jusqu'à la saint-glinglin, d'accord ?

– Ma fille, avait repris la mère, tu veux me dire que le diable i t'a tellement endurci le cœur que tu vas abandonner ta mère comme ça sur son lit de mort, et que ça t'est égal de jamais la revoir en ce monde ? Mon chou, tu vas pas me dire que t'as viré si mauvaise que ça ? »

Elle avait senti que Gabriel attendait de voir comment elle allait réagir à cette question – question que, malgré toute sa détermination, elle avait redoutée par-dessus tout. Elle s'était détournée de sa mère et s'était redressée pour reprendre son souffle et poser les yeux sur la petite fenêtre fêlée. Là, dehors, derrière la brume qui se levait lentement, et plus loin que son regard ne pouvait porter, sa vie l'attendait. La femme sur le lit était vieille, et sa vie à elle se dissipait alors que la brume se levait. Elle avait imaginé sa mère dans la tombe et refusé de se laisser étrangler par les mains de la défunte.

« Je m'en vais, Mam. Je suis obligée. »

Sa mère s'était rejetée en arrière, le visage offert à la lumière, et s'était mise à pleurer. Gabriel s'était approché de Florence et l'avait attrapée par le bras. Elle l'avait regardé dans les yeux et s'était aperçue qu'ils étaient pleins de larmes.

« Tu peux pas partir. Tu peux pas partir. Tu peux pas partir et abandonner ta mère comme ça. L'a besoin d'une femme, Florence, pour s'occuper d'elle. Qu'est-ce qu'elle va faire ici, toute seule avec moi ? »

Elle l'avait repoussé et s'était approchée du lit de sa mère.

« Mam, sois pas comme ça. T'as aucune raison de pleurer. Tout ce qui peut m'arriver dans le Nord peut m'arriver ici. Dieu est partout, Mam. T'as pas besoin de te faire du mouron. »

C'étaient des paroles creuses, elle le savait ; et, soudain, elle s'était rendu compte que sa mère ne daignait même pas faire attention à ce qu'elle disait. Elle avait reconnu la victoire de Florence – avec une promptitude qui avait poussé Florence à s'interroger, ne serait-ce que de manière vague et involontaire, sur la réalité de sa victoire. Sa mère ne pleurait pas sur l'avenir de sa fille, elle pleurait sur le passé et pleurait sous le coup d'une angoisse où Florence n'avait aucune part. Tout cela avait suscité chez la jeune femme une peur terrible qui s'était aussitôt transformée en colère. « Gabriel peut s'occuper de toi, avait-elle lancé d'une voix tremblante de rage méchante. Gabriel, i va jamais te quitter. Pas vrai, mon vieux ? » Elle l'avait regardé. Hébété de stupeur et de chagrin, il se tenait à quelques centimètres du lit. « Mais moi, avait-elle ajouté, i faut que je m'en aille. » Elle était revenue vers le milieu de la pièce pour récupérer son sac.

« Ma fille, avait murmuré Gabriel, t'as donc pas de cœur du tout ?

– Seigneur ! » avait hurlé leur mère. À ce cri, Florence avait senti son cœur faire un bond ; Gabriel et elle s'étaient figés et tournés vers

le lit. « Seigneur, Seigneur, Seigneur, Seigneur, aie pitié de ma pécheresse de fille ! Tends-i la main et épargnes-i l'étang de feu qui vous brûle pour l'éternité ! Oh Seigneur, Seigneur ! » Puis sa voix avait perdu de sa véhémence, elle s'était brisée et des larmes avaient roulé sur son visage. « Seigneur, j'ai fait de mon mieux avec tous les enfants que tu m'as donnés. Seigneur, aie pitié de mes enfants, et des enfants de mes enfants.

– Florence, s'était écrié Gabriel, t'en va pas, si te plaît. Si te plaît, t'en va pas. T'as pas vraiment décidé de t'en aller et de l'abandonner comme ça ? »

Tout à coup, Florence avait senti les larmes lui monter aux yeux, sans qu'elle puisse se les expliquer. « Fiche-moi la paix », avait-elle dit à Gabriel en reprenant son sac. Elle avait ouvert la porte et l'air frais du matin était entré dans la pièce. « Au revoir », avait-elle ajouté. Puis à Gabriel : « Dis-i que j'ai dit au revoir. » Elle avait franchi le seuil de la case et descendu les quelques marches qui menaient au jardin recouvert de gelée blanche. Figé entre la porte et le lit des pleurs, Gabriel l'avait regardée. Puis à peine avait-elle posé la main sur le portail qu'il s'était élancé pour passer devant elle et refermer brutalement le fameux portail.

« Où tu vas, ma fille ? Qu'est-ce tu fais ? Tu crois que, dans le Nord, tu vas dénicher des hommes qui vont te couvrir de perles et de diamants ? »

D'un geste violent, elle avait ouvert et s'était engagée sur la route. Il l'avait dévisagée, la mâchoire décrochée, les lèvres molles et humides. « Si un jour tu me revois, lui avait-elle lancé, j'aurai pas des guenilles sur le dos, comme toi. »

Partout dans l'église, on n'entendait que le brouhaha, plus effroyable que le plus profond des silences, des prières des saints de

Dieu. La pauvre lumière jaune, geignarde, qui seule brillait au-dessus d'eux leur donnait un teint d'or terni. Devant leurs visages, leurs attitudes et leurs multiples voix qui se fondaient en une seule, John évoquait la vallée la plus profonde, la nuit la plus longue, Pierre et Paul dans leur cellule, l'un priant, l'autre psalmodiant ; ou bien un océan aux eaux houleuses, insondables, infinies, sans aucune terre en vue, où le véritable croyant s'accroche à un espar. Et, en songeant au lendemain où la congrégation allait se lever en chantant sous l'éclatante lumière dominicale, il songea à la lumière pour laquelle ils restaient là, cette lumière qui envahissait l'âme en un instant et poussait (tout au long de ces époques obscures et inconcevables qui avaient précédé la naissance de John) l'homme tout juste né en Jésus-Christ à témoigner : « J'étais aveugle et maintenant je vois. »

Puis ils se mirent à chanter : « Marche dans la lumière, la belle lumière. Enveloppe-moi de ton éclat jour et nuit, Jésus, lumière du monde. »

Et ils chantèrent : « Oh Seigneur, Seigneur, je veux être prêt, je veux être prêt. Je veux être prêt à entrer dans Jérusalem tout comme Jean. »

Entrer dans Jérusalem tout comme Jean. Cette nuit-là, les visions défilaient dans son cerveau : rien ne lui restait. Le doute et les interrogations le rendaient malade. Il rêvait d'une lumière qui lui montrerait, pour l'éternité, et sans l'ombre d'un doute, la voie à suivre ; d'une Puissance qui le lierait, pour l'éternité, et par-delà les pleurs, à l'amour de Dieu. Ou sinon, il souhaitait se lever maintenant, quitter ce temple et ne plus jamais revoir tous ces gens. La fureur et l'angoisse l'envahissaient, insupportables, irréfutables ; il avait l'esprit tendu à se rompre. Car c'était le temps qui lui encombrait l'esprit, le temps qui vibrait brutalement sous l'effet du mystérieux amour de Dieu. Or, son esprit ne pouvait contenir ce formidable laps de temps

qui unissait douze hommes en train de pêcher sur les rives de la Galilée et des hommes en noir à genoux, en train de pleurer, avec lui pour témoin.

Mon âme est un témoin pour mon Seigneur. Dans l'esprit de John régnaient un silence terrible, un poids, une spéculation abominables. Pas même une spéculation, mais un très profond changement, comme quand quelque chose d'énorme, de noir, d'informe, gisant mort depuis une éternité au fond de l'océan, sent un vent léger au loin venir troubler son repos et lui donner l'ordre de se lever. Et, au milieu d'un silence pareil à celui du vide d'avant la Création, ce poids se mit à bouger dans l'esprit de John qui ressentit alors une terreur qu'il n'avait encore jamais éprouvée.

Il jeta un coup d'œil autour de lui sur les gens en prières dans l'église. Mère Washington était arrivée bien après que tous les saints s'étaient mis à genoux et voilà que cette terrible vieille femme noire se penchait sur tante Florence pour l'aider à prier. Sa petite-fille, Ella Mae, qui l'accompagnait, portait une veste de fourrure miteuse par-dessus ses vêtements de tous les jours. Elle s'était agenouillée lourdement dans un coin à côté du piano, sous le panneau qui parlait du salaire du péché, et poussait des gémissements occasionnels. Elisha n'avait pas relevé la tête quand elle était entrée et priait en silence : il avait le front couvert de sueur. Par moments, sœur McCandless et sœur Price poussaient un cri : « Oui, Seigneur ! » ou « Béni soit ton nom, Jésus ! » Quant à son père, il priait, la tête haute, la voix pareille à un lointain torrent de montagne.

Tante Florence, elle, gardait le silence ; il se demanda si elle dormait. Il ne l'avait encore jamais vue prier à l'église. Il savait que des gens différents priaient de façon différente : sa tante avait-elle toujours prié en silence comme ça ? Sa mère était silencieuse, elle aussi, mais il l'avait déjà vue prier et, là, son silence lui faisait penser

qu'elle pleurait. Et pourquoi est-ce qu'elle pleurait ? Et pourquoi est-ce qu'ils venaient là tous les soirs pour invoquer un Dieu qui ne les aimait pas – si tant est que ce Dieu existât au-delà de ce plafond écaillé ? Puis il se rappela que l'insensé avait dit en son cœur : Il n'y a pas de Dieu – et baissa les yeux en s'apercevant que, derrière la tête de tante Florence, mère Washington l'observait.

Frank chantait le blues et buvait trop. Il avait la peau couleur de caramel. C'est peut-être pour cette raison qu'elle le voyait toujours comme s'il avait un bonbon dans la bouche, un bonbon qui aurait teinté le bord de ses dents droites et cruelles. Pendant un temps, il avait porté une petite moustache, mais elle l'avait obligé à la raser, car elle trouvait que ça lui donnait l'allure d'un métis gigolo. Pour ce genre de détail, il ne posait jamais de problèmes – il mettait toujours une chemise propre, se faisait couper les cheveux ou accompagnait Florence à des réunions édifiantes où ils écoutaient des nègres en vue discourir sur l'avenir et les devoirs de la race noire. Tout cela lui avait donné l'impression, au début de leur mariage, qu'elle le tenait sous sa coupe, impression totalement fausse qui tourna au désastre.

Quand il l'avait quittée, il y avait de cela plus de vingt ans, après plus de dix ans de mariage, elle n'avait éprouvé qu'un sentiment de lassitude exaspérée et un énorme soulagement. Il n'était pas rentré à la maison pendant deux jours et trois nuits et, à son retour, ils s'étaient disputés avec plus d'animosité que d'habitude. Ce soir-là, dans leur petite cuisine, elle lui avait exprimé toute la colère qu'elle avait accumulée pendant leur mariage. Il n'avait pas encore enlevé sa salopette, ne s'était pas rasé et avait le visage couvert de sueur et de poussière. Il était resté silencieux pendant un long moment, puis lui avait dit : « Entendu, chérie. Je suppose que tu veux plus jamais me voir, moi, un misérable pécheur noir. » La porte s'était refermée

derrière lui et elle avait entendu l'écho de ses pas décroître dans le long couloir. La main serrée sur la cafetière vide qu'elle s'apprêtait à laver, elle était restée seule dans la cuisine et s'était dit : « I va revenir, et i va revenir soûl. » Puis elle avait jeté un coup d'œil autour d'elle et s'était dit encore : « Seigneur, quelle bénédiction ce serait si i revenait plus jamais ! » Le Seigneur lui avait accordé ce qu'elle prétendait vouloir, ce qui était souvent, elle l'avait constaté, la manière étonnante dont il répondait aux prières qu'on lui adressait. Frank n'était jamais revenu. Il avait vécu longtemps avec une autre femme et, quand la guerre avait éclaté, il était mort en France.

Maintenant, son mari gisait, enterré quelque part à l'autre bout du monde. Il reposait dans une terre que ses ancêtres n'avaient jamais vue. Elle se demandait souvent si son nom était marqué sur sa tombe – si elle était surmontée, comme dans des films qu'elle avait vus, d'une petite croix blanche. Si le Seigneur lui avait permis de traverser cet océan houleux, elle se serait lancée à la recherche de cette tombe perdue au milieu de celles des millions d'hommes enterrés là-bas. En grand deuil, elle y aurait déposé peut-être une couronne de fleurs, comme d'autres femmes l'avaient fait ; et elle serait restée un moment, tête baissée, à fixer le sol muet. Que ce serait terrible pour Frank de se relever, si loin de son pays, au jour du jugement ! Et même ce jour-là, il n'aurait sûrement aucun scrupule à se fâcher contre le Seigneur. « Moi et le Seigneur, avait-il souvent affirmé, on s'entend pas toujours si bien que ça. I mène le monde comme si qui pensait que j'ai pas le sens commun. » Comment était-il mort ? Lentement ou subitement ? Est-ce qu'il avait crié ? La mort l'avait-elle surpris sournoisement par-derrière ou l'avait-elle affronté, comme un homme ? Elle ne savait rien de ce qui s'était passé, car elle n'avait appris sa mort que très longtemps après quand les soldats étaient rentrés et qu'elle avait commencé à chercher le visage de Frank dans

les rues. C’est la femme avec qui il avait vécu qui lui avait annoncé la nouvelle, car Frank l’avait désignée comme sa plus proche parente. Après, cette femme n’avait plus su quoi ajouter et avait fixé Florence avec une pitié candide. Florence en avait été furieuse et elle avait juste murmuré un merci avant de tourner les talons. Elle avait détesté Frank d’avoir fait de cette femme le témoin officiel de son humiliation. Et elle s’était de nouveau demandé ce que Frank avait pu trouver à cette femme qui, bien que plus jeune que Florence, n’avait jamais été aussi jolie qu’elle, buvait tout le temps et s’affichait avec des tas d’hommes.

Mais, dès le début, elle avait commis une grande erreur, en le rencontrant, en l’épousant, en l’aimant aussi farouchement qu’elle l’avait fait. Lorsqu’elle regardait le visage de Frank, elle se disait parfois que toutes les femmes étaient maudites dès le berceau ; d’une façon ou d’une autre, toutes étaient affligées du même destin cruel, elles étaient nées pour supporter le joug des hommes. Frank prétendait qu’elle se trompait complètement, que c’était tout le contraire : c’étaient les hommes qui en bavaient parce qu’il leur fallait endurer les manies des femmes – et cela de leur naissance à leur mort. Mais c’était elle qui avait raison, elle le savait ; avec Frank, elle avait toujours eu raison ; et ce n’était pas de sa faute si Frank avait été comme ça, décidé à vivre et à mourir comme un nègre vulgaire.

Mais il n’arrêtait pas de jurer qu’il allait s’amender ; c’était peut-être la brutalité de son repentir qui leur avait permis de rester si longtemps ensemble. Il y avait chez elle quelque chose qui adorait le voir plier – quand il rentrait, empestant le whisky, et qu’il se nichait en pleurs dans ses bras. Dans ces moments-là, lui, le maître au fond, trouvait son maître. Quand elle le tenait dans ses bras et qu’il dormait enfin, elle se disait avec un sentiment de volupté et de pouvoir : « Frank a beaucoup de bons côtés, i faut jusse que je soye patiente et i

ly viendra. » « Y venir » signifiait qu'il allait changer et qu'il consentirait à devenir le mari pour lequel elle avait parcouru un si long chemin. C'était lui qui lui avait appris – elle ne pourrait jamais le lui pardonner – qu'il y avait des gens dans le monde pour qui « y venir » représentait un processus perpétuel, des gens qui étaient destinés à ne jamais y arriver. Pendant dix ans, il avait toujours été sur le point d'« y venir », mais, le jour où il l'avait quittée, il était exactement pareil qu'au jour de leur mariage. Il n'avait pas changé du tout.

Il n'avait jamais gagné assez d'argent pour acheter la maison qu'elle voulait, ou toute autre chose qu'elle aurait voulue, ce qui avait constitué, pour une bonne part, la cause de leurs problèmes. Ce n'était pas qu'il ne pouvait pas gagner d'argent, mais il se refusait à faire des économies. Il prenait la moitié des gages de sa semaine et sortait acheter quelque chose qui lui faisait envie, ou quelque chose dont il pensait qu'elle avait envie. Il rentrait le samedi après-midi, déjà à moitié soûl, avec des objets inutiles, un vase par exemple dont il s'était dit qu'elle aimerait le remplir de fleurs – elle qui ne faisait jamais attention aux fleurs et qui n'en aurait certainement jamais acheté. Ou un chapeau, toujours trop cher ou trop vulgaire, ou une bague qui avait l'air d'avoir été montée pour une catin. Parfois, il se mettait en tête de faire les courses du samedi en rentrant à la maison, pour qu'elle n'ait pas à s'en charger ; quand c'était comme ça, il achetait une dinde, la plus grosse et la plus chère qu'il pouvait trouver, plusieurs livres de café, car il pensait toujours qu'il n'y en avait jamais assez à la maison, et suffisamment de corn-flakes et de céréales pour nourrir une armée pendant un mois. Il se sentait tellement méritant, après tant de prévoyance, qu'il s'achetait aussi une bouteille de whisky pour se récompenser ; et – de crainte qu'elle ne s'imagine qu'il buvait trop – il invitait quelque ruffian pour la

partager avec lui. Ils passaient alors tout l'après-midi dans son salon à jouer aux cartes, à dire des blagues indécentes et à empuantir l'atmosphère de vapeurs de whisky et de fumée de cigarette. Elle restait assise dans la cuisine, en proie à une rage froide, les yeux rivés sur la tête de la dinde qui – du fait que Frank les achetait toujours avec leurs plumes – allait lui valoir des heures d'un travail pénible et sacrément exaspérant. Puis elle se demandait quelle mouche l'avait piquée pour subir pareilles épreuves, après être partie de chez elle, si tout ce qu'elle avait trouvé, c'était un deux-pièces dans une ville qu'elle n'aimait pas et un homme encore plus gamin que tous ceux qu'elle avait connus dans sa jeunesse.

Parfois, il l'appelait du salon où il était assis avec son visiteur : « Hé, Flo ! »

Elle ne répondait pas. Elle détestait qu'on l'appelle « Flo », mais il oubliait toujours. Éventuellement, il la rappelait, puis, devant son silence, il allait jusqu'à la cuisine.

« Qu'est-ce qui a, ma poule ? T'entends pas que je t'appelle ? »

Un jour, alors qu'elle s'obstinait à ne pas répondre et qu'elle restait, totalement immobile, à le fixer d'un regard glacial, il s'était retrouvé obligé d'admettre qu'il y avait un problème.

« Qu'est-ce qui a, ma vieille ? T'es fâchée contre moi ? »

Et quand, sincèrement étonné, il l'avait observée plus attentivement, la tête penchée, un tout petit sourire aux lèvres, quelque chose chez elle avait craqué, quelque chose qu'elle avait combattu, debout, en grondant à voix basse pour que le visiteur ne puisse l'entendre : « Je voudrais que tu m'espliques comment tu penses qu'on va passer la semaine avec une dinde et cinq livres de café.

– Chérie, j'ai acheté que des trucs qui nous fallait ! »

Submergée par une rage impuissante, elle avait soupiré tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

« Je t'ai dit et répété de me donner l'argent dès que t'avais ta paye et de me laisser m'occuper des commissions – passe que t'as pas un gramme de bon sens.

– Chérie, j'essayais jusse de t'aider. Je pensais que t'avais peut-être envie de sortir ce soir et pas te casser la tête avec les commissions.

– La prochaine fois que tu voudras me rendre service, commence par m'en parler, t'entends ? Et comment t'imagines que je pourrais aller à un spectacle quand tu me rapportes cette volaille à préparer ?

– Chérie, je vais m'en occuper. Ça prend pas de temps du tout. »

Il s'était approché de la table où était posée la dinde et l'avait regardée d'un œil critique comme s'il la voyait pour la première fois. Puis il s'était retourné vers Florence et lui avait souri. « I a pas de quoi se fâcher. »

Elle avait fondu en larmes. « Franchement, je sais pas ce qui te prend. Toutes les semaines, le Seigneur t'envoie dehors faire de nouvelles bêtises. Comment tu crois qu'on aura assez d'argent pour partir d'ici si t'es tout le temps à gaspiller des sous pour des bêtises ? »

Devant ses larmes, il avait essayé de la consoler, en posant sa grosse main sur son épaule, en embrassant ses joues mouillées.

« Chérie, je suis désolé. Je croyais que ça te ferait une bonne surprise.

– La seule surprise que je voudrais, c'est que tu te mettes un peu de plomb dans la tête ! Ça, ce serait une surprise ! Tu crois que j'ai envie de passer le reste de ma vie ici avec ces sales nègres que t'arrêtes pas de ramener à la maison ?

– Où que tu veux qu'on vive, chérie, si qu'on sera pas avec des nègres ? »

Alors, elle s'était détournée, avait regardé par la fenêtre de la cuisine. Elle donnait sur un métro aérien qui passait si près qu'elle avait toujours l'impression qu'elle aurait pu cracher sur les visages des passagers curieux.

« C'est jusse que j'aime pas toute cette racaille… que t'as l'air de tellement apprécier. »

Il y avait eu un silence. Même en lui tournant le dos, elle avait senti que son sourire s'était évanoui, que ses yeux, rivés sur elle, s'étaient assombris.

« Quel genre d'homme tu crois que t'as épousé ?

– Je croyais que j'avais épousé un homme qu'avait de l'allant et qu'était pas prêt à passer toute sa vie à croupir.

– Et qu'est-ce tu veux que je fasse, Florence ? Tu veux que je tourne blanc ? »

Cette question la faisait toujours trembler de rage. Elle lui avait fait face et, oubliant qu'il y avait quelqu'un au salon, avait hurlé : « I a pas besoin d'être blanc pour avoir un peu d'amour-propre ! Tu crois que je trime comme je le fais dans cette baraque jusse pour que, toi et tes nègres vulgaires, vous passiez tous vos après-midi au salon à flanquer vos cendres partout par terre ?

– Et qui qu'est vulgaire maintenant, Florence ? avait-il demandé sans s'énerver dans le silence affreux qui avait suivi et durant lequel elle avait compris son erreur. Qui qui se comporte comme un nègre vulgaire maintenant ? Qu'est-ce tu crois qui pense mon ami au salon ? Franchement, je serais pas surpris qui se dise : "Pauvre Frank, ça, c'est vrai qui s'est trouvé une femme vulgaire." De toute façon, i colle pas ses cendres par terre – i les met dans le cendrier, vu qui sait très bien ce que c'est un cendrier. » Rien qu'à le voir passer d'incessants petits coups de langue sur sa lèvre inférieure, elle savait qu'elle l'avait blessé, qu'il était fâché. « Mais on s'en va maintenant,

comme ça tu pourras balayer le salon et i rester assise jusqu'au jour du jugement, si ça te chante. »

Et il avait quitté la cuisine. Elle avait entendu des murmures dans le salon, puis la porte avait claqué. Elle s'était rappelé trop tard qu'il avait tout son argent sur lui. À son retour, bien après la tombée de la nuit, elle l'avait couché et lui avait fouillé les poches ; elle n'avait rien trouvé ou presque et s'était effondrée, impuissante, par terre dans le salon, en pleurs.

Quand il rentrait, à des moments de crise, il se montrait irritable et repentant. Elle attendait qu'il soit endormi pour se glisser dans le lit. Mais il ne dormait pas. Il se retournait dès qu'elle étendait les jambes sous les couvertures et tendait le bras, et son haleine chaude et aigre-douce balayait le visage de Florence.

« Mon petit chou, à quoi que ça te sert d'être méchante comme ça avec ton chéri ? Tu sais donc pas que tu m'as obligé à sortir me soûler alors que j'avais pas du tout l'intention de faire ça ? Je voulais t'emmener quéque part ce soir. » Et, tout en parlant, il refermait la main sur ses seins et ses lèvres lui caressaient la nuque. Cela déclenchait chez elle un conflit difficilement supportable. Il lui semblait que tout ce qui existait entre eux s'inscrivait dans un vaste plan destiné à l'humilier. Elle ne voulait pas qu'il la touche, et le voulait quand même : elle brûlait de désir et la fureur la glaçait. Et elle avait l'impression qu'il le savait et qu'il s'amusait, en son for intérieur, de voir avec quelle facilité la victoire lui était acquise sur cette partie du champ de bataille. Mais, en même temps, elle sentait que sa tendresse, son désir et son amour étaient réels.

« Fiche-moi la paix, Frank. J'ai envie de dormir.

– Non, t'as pas envie. T'as pas envie de dormir d'aussi bonne heure. T'as envie que je te cause un petit peu. Tu sais bien que, ton

chéri, i l'adore causer. Écoute. » Et, du bout de la langue, il la taquinait légèrement dans le cou. « T'entends ça ? »

Il attendait. Elle restait silencieuse.

« T'as donc rien de plus à dire ? Je ferais mieux de te dire autre chose. » Il lui couvrait le visage de baisers ; son visage, son cou, ses bras et ses seins.

« Tu pues le whisky. Fiche-moi la paix.

– Ah. Y a pas que moi qu'a une langue. Qu'est-ce t'as à répondre à ça ? » Et sa main lui caressait l'intérieur de la cuisse.

« Arrête.

– Je vais pas arrêter. C'est des flatteries, chérie. »

Dix ans. Leur affrontement n'avait jamais cessé ; ils n'avaient jamais acheté de maison. Il était mort en France. Cette nuit, elle repensait à des détails de ces années passées qu'elle avait crus oubliés et finit par sentir que son cœur de pierre se brisait ; des larmes, douloureuses et lourdes comme du sang, se mirent à couler entre ses doigts. Pour une raison ou pour une autre, la vieille femme au-dessus d'elle devina ce qui lui arrivait et cria : « Oui, ma chérie. Laisse aller, ma chérie, c'est tout. Laisse-Le t'abaisser, comme ça, I pourra te relever. » Était-ce là le chemin qu'elle aurait dû suivre ? Avait-elle eu tort de lutter autant ? À présent, elle était vieille et seule, et elle allait mourir. Et ces affrontements ne lui avaient rien rapporté. Tout cela l'avait finalement amenée à ce qu'elle se retrouve, face contre terre, devant l'autel, en train d'implorer la miséricorde de Dieu. Derrière elle, Gabriel s'écria : « Béni soit ton nom, Jésus ! » En songeant à lui et au noble chemin de sainteté qu'il avait parcouru, son esprit se mit à besogner comme une aiguille, et elle repensa à Deborah.

Deborah ne lui avait pas écrit souvent, mais ses courriers semblaient avoir ponctué toutes les crises de sa vie avec Gabriel et,

un jour, à l'époque où elle était encore avec Frank, elle avait reçu une lettre de Deborah qu'elle avait gardée : ce soir, elle se trouvait dans son sac à main, lequel était posé sur l'autel. Elle avait toujours eu l'intention de la montrer à Gabriel, mais ne l'avait jamais fait. Elle en avait discuté avec Frank, une nuit, tard, tandis qu'il était au lit en train de siffloter un air de ragtime et qu'elle était assise devant la glace à s'enduire de crème à blanchir. La lettre était ouverte devant elle et Florence avait poussé un bruyant soupir pour attirer l'attention de Frank.

Il s'était interrompu au beau milieu d'une phrase qu'elle avait terminée mentalement. « Qu'est-ce t'as là, chérie ? lui avait-il demandé paresseusement.

– C'est une lettre de la femme à mon frère. » Elle avait étudié son visage dans la glace en se disant avec colère que, toutes ces crèmes de beauté, c'était du gaspillage, qu'elles ne faisaient jamais rien de rien.

« Comment qui vont ces nègres là-bas dans le Sud ? C'est pas des mauvaises nouvelles, hein ? » Et, sous le coup d'une bonne humeur irrépressible, il avait continué à fredonner, bouche fermée.

« Non… enfin, c'est pas des bonnes nouvelles non plus, mais c'est rien qui m'étonne. Elle dit qu'elle pense que, mon frère, i l'a un bâtard dans la ville même où qui vivent et qui l'a peur de dire que c'est le sien.

– Non ? Je croyais que t'avais dit que, ton frère, i l'était prédicateur.

– Être prédicateur a jamais empêché un nègre de faire des saloperies. »

Là-dessus, il avait éclaté de rire. « C'est sûr que t'aimes pas ton frère comme tu devrais. Comment que ça se fait que, sa femme, elle soye au courant pour son gamin ? »

Elle avait attrapé la lettre et s'était retournée vers lui. « Je crois qu'elle savait, mais qu'elle a jamais eu le courage de dire quéque chose. » Elle s'était interrompue, puis avait ajouté à contrecœur : « Naturellement, elle est pas complètement sûre, comme qui dirait. Mais c'est pas quéqun à monter des histoires. Elle se fait beaucoup de mouron.

– Bon sang, pourquoi qu'elle se fait du mouron pour ça maintenant ? Y a rien à faire maintenant.

– Elle se demande si faut qu'elle i pose la question.

– Et elle croit que, si elle i demande, i va être assez bête pour i répondre que oui ? »

Elle s'était remise à soupirer, plus sincèrement cette fois-ci, et s'était tournée vers la glace. « Eh ben… c'est un prédicateur. Et si Deborah se trompe pas, i l'a pas le droit d'être prédicateur. L'est pas meilleur qu'un autre. En fait, i vaut pas mieux qu'un criminel. »

Frank, qui s'était remis à siffloter, s'était interrompu. « Qu'un criminel ? Comment ça ?

– Passe qui l'a laissé partir la mère au gamin et qu'elle est morte en le mettant au monde. Voilà pourquoi. » Elle s'était tue un instant. « Et ça ressemble bien à Gabriel. À part lui, l'a jamais pensé une minute à personne sur cette Terre. »

Les yeux fixés sur son dos implacable, il n'avait rien dit. Puis : « Tu vas répondre à cette lettre ?

– Je pense.

– Et qu'est-ce tu vas dire ?

– Je vais i dire qu'elle devrait i faire savoir qu'elle est au courant du mal qui l'a fait. Qu'elle se lève devant tous les fidèles et qu'elle leur dise à eux aussi, si elle est obligée. »

Il s'était agité et rembruni. « M'enfin, t'en sais plus que moi sur la question. Mais je vois pas ce qui va en sortir de bon.

– Pour elle, ce sera bon. I sera obligé de la traiter mieux. Tu connais pas mon frère comme moi. Y a qu'un moyen de s'entendre avec lui, c'est d'i coller une peur de tous les diables. C'est tout. L'a pas le droit d'aller partout se vanter de comment qui l'est saint si l'a fait un truc pareil. »

Il y avait eu un silence ; Frank avait siffloté quelques mesures de plus ; puis il avait poussé un bâillement et lui avait dit : « Tu viens te coucher, ma vieille ? Je sais pas pourquoi tu t'entêtes à gaspiller tout ton temps et mes sous avec ces trucs à blanchir la peau. T'es aussi noire que le jour où t'es née.

– T'étais pas là le jour où je suis née. Et je sais que tu veux pas d'une femme noire comme du charbon. » Mais elle avait quitté la glace et s'était dirigée vers le lit.

« J'ai jamais dit un truc pareil. Sois gentille et jusse éteins la lumière et je m'en vais te montrer que, le noir, c'est une couleur rudement jolie. »

Elle se demanda si Deborah avait jamais dit quelque chose ; et elle se demanda si elle allait donner à Gabriel la lettre qui se trouvait dans son sac ce soir. Elle l'avait gardée durant toutes ces années dans l'attente d'une occasion féroce. Ce que cette occasion aurait dû être, elle n'en avait pas idée ; et, pour le moment, elle n'avait pas envie de le savoir. Car elle avait toujours considéré cette lettre comme un instrument qu'elle pourrait éventuellement utiliser pour faire tomber son frère. Le jour où il serait enfin à terre, elle l'empêcherait de jamais se relever en la brandissant devant lui comme preuve de sa faute criminelle. Mais elle avait à présent la conviction qu'elle ne vivrait pas assez longtemps pour être témoin de ce jour qu'elle attendait depuis tant d'années. Elle allait être fauchée.

Cette pensée l'emplit de terreur et de rage ; les larmes séchèrent sur son visage et son cœur se mit à cogner, partagé entre une terrible

envie de se rendre et le désir de demander des comptes à Dieu. Pourquoi lui avait-Il préféré sa mère et son frère, cette vieille Noire et ce Noir de bas étage, alors qu'elle, qui n'avait jamais cherché qu'à avancer dans l'honneur, allait mourir, seule et pauvre, dans un vilain meublé ? Elle tambourina lourdement des poings contre l'autel. Lui, il allait vivre et la regarderait, tout souriant, descendre en terre ! Et sa mère serait là, appuyée sur les grilles du paradis pour voir sa fille rôtir en enfer.

Tandis qu'elle tambourinait des poings contre l'autel, la vieille femme au-dessus d'elle posa les mains sur ses épaules et lui cria : « Invoque-Le, ma fille ! Invoque le Seigneur ! » Ce fut alors comme si elle avait été précipitée à travers le temps, là où il n'existait pas de frontières, car cette voix était celle de sa mère, mais ces mains étaient celles de la mort. Elle poussa un cri comme jamais encore dans sa vie et tomba, face contre terre, devant l'autel, aux pieds de la vieille Noire. Ses larmes coulaient comme une pluie brûlante. Les mains de la mort caressèrent ses épaules tandis que sa voix, sans relâche, lui chuchotait à l'oreille : « Dieu en sait long sur toi, il sait où t'habites, la mort a lancé un mandat d'arrêt contre toi. »

2

La prière de Gabriel

Maintenant j'ai été présenté
Au Père et au Fils
Et je ne suis plus
Un inconnu maintenant.

Quand Florence se mit à crier, Gabriel sortait juste de brûlantes ténèbres du fond desquelles il s'était adressé au Seigneur. Son cri lui parvint de très loin, comme de profondeurs inimaginables ; et ce ne fut pas le cri de sa sœur qu'il entendit, mais le cri d'un pécheur englué dans son péché. C'était le cri qu'il avait entendu si souvent, le jour, la nuit, devant tant d'autels, et, comme il l'avait déjà fait auparavant, il s'écria : « Que ta volonté soit faite, Seigneur ! Que ta volonté soit faite ! »

Il n'y eut plus alors que le silence dans l'église. Même mère Washington avait cessé de gémir. Bientôt, quelqu'un d'autre se remettrait à crier et les voix à enfler ; de la musique se ferait peu à peu, il y aurait des hurlements et le bruit des tambourins. Mais, à présent, dans ce silence accablé et lourd d'attentes, on aurait cru que

tous les êtres de chair attendaient – figés, hypnotisés par quelque chose dans l'air – la Puissance à venir.

Ce silence, en se prolongeant comme un couloir, ramena Gabriel au silence qui avait précédé sa naissance en Jésus-Christ. Comme pour une naissance, en effet, tout ce qui s'était produit avant cet instant se fondait dans les ténèbres, gisait au fond d'une mer d'oubli et n'était plus retenu contre lui, mais relevait simplement de la corruption aveugle, funeste et fétide dans laquelle il avait vécu avant sa rédemption.

Ce silence était celui du petit matin, et il revenait de la maison de plaisir. Pourtant, tout autour de lui s'élevaient les bruits du matin : des oiseaux, invisibles, qui glorifiaient Dieu ; des criquets dans les vignes, des grenouilles dans le marais, des chiens à des kilomètres et, tout proches, des coqs sur la véranda. Le soleil n'était pas encore à moitié levé ; seule la cime des arbres avait commencé à frémir à son approche ; et, devant et tout autour de Gabriel, la brume se déplaçait de mauvaise grâce, reculait devant la lumière qui règne durant la journée. Plus tard, il dit de ce matin-là que son péché le rongeait ; qu'il avait alors compris, et seulement à ce moment-là, qu'il portait un fardeau dont il avait hâte de se débarrasser. Ce fardeau pesait plus lourd que la plus lourde des montagnes et il le portait dans son cœur. À chaque pas, il se faisait plus écrasant, son souffle plus lent et plus haché, et une sueur froide lui mouillait le front et lui trempait le dos.

Toute seule dans la case, sa mère attendait, couchée dans son lit, non seulement son retour ce matin-là, mais aussi sa reddition au Seigneur. C'était pour cela, et seulement pour cela, qu'elle s'accrochait à la vie, et il le savait, même si elle avait cessé de l'exhorter, comme elle le faisait il y avait encore peu de temps. Elle l'avait placé entre les mains du Seigneur et attendait patiemment de voir comment il allait régler la question.

Car elle allait vivre pour voir s'accomplir la promesse du Seigneur. Elle ne fermerait pas les yeux tant que son fils, le dernier de ses enfants, celui qui la mettrait dans son linceul, ne ferait pas partie de la communion des saints. Elle, qui s'était autrefois montrée impatiente et violente, qui avait juré, crié et lutté comme un homme, se réfugiait maintenant dans le silence et ne luttait plus – pour autant qu'il lui restait de force – qu'avec le Seigneur. Et cela aussi, elle le faisait comme un homme : certaine d'avoir gardé la foi, elle attendait qu'il tienne Sa promesse. Gabriel savait qu'à son retour elle ne lui demanderait pas d'où il venait ; qu'elle ne lui ferait pas de reproche ; mais que ses yeux, même quand elle fermait les paupières pour dormir, le suivaient partout.

Plus tard, comme c'était dimanche, certains des frères et des sœurs viendraient la voir pour chanter et prier autour de son lit. Elle prierait alors pour lui, assise sur sa couche, sans aucune aide, la tête droite, la voix assurée ; tandis que lui, à genoux, tout tremblant, dans un coin de la pièce, espérerait presque sa mort et tremblerait de plus belle devant cette preuve de vilenie désespérée ; en silence, il prierait pour la rémission de ses péchés. Car les mots lui manquaient quand il s'agenouillait devant le trône. Il avait peur de faire devant Dieu un vœu qu'il n'aurait pas la force de tenir. Et il savait que, tant qu'il n'aurait pas fait ce vœu, cette force lui manquerait toujours.

Car, dans son âme, il désirait avec une crainte tremblante toutes les gloires que, par ses prières, sa mère souhaitait lui voir découvrir. Oui, il voulait le pouvoir – il voulait devenir l'oint du Seigneur, son bien-aimé, digne ou presque de cette colombe blanche comme neige descendue du ciel pour témoigner que Jésus était le fils de Dieu. Il voulait agir en maître, s'exprimer avec cette fameuse autorité qui ne pouvait venir que de Dieu. Il allait plus tard affirmer avec fierté qu'il avait détesté ses péchés – alors même qu'il se précipitait vers le

péché, alors même qu'il péchait. Il détestait le mal qui habitait son corps et le craignait comme il craignait les lions de la luxure et du désir qui rôdaient de par la cité sans défense de son esprit. Il allait plus tard déclarer que c'était sa mère qui lui avait fait ce don, que la main de Dieu avait été sur lui depuis le tout début ; mais, à l'époque, il ne savait qu'une chose : à la tombée de la nuit, chaos et fièvre se déchaînaient en lui ; dans la case, le silence qui s'installait entre sa mère et lui devenait insupportable ; sans se tourner vers elle, il se plantait devant le miroir et enfilait sa veste en essayant d'éviter de se regarder, puis disait à la vieille femme qu'il allait faire un petit tour – qu'il serait vite de retour.

Parfois, Deborah était aux côtés de sa mère et l'observait avec des yeux qui n'étaient ni moins patients ni moins indulgents. Il s'échappait dans la nuit étoilée et marchait jusqu'à une taverne ou une maison que sa luxure lui avait déjà signalée durant sa longue journée. Il buvait alors jusqu'à ce que des marteaux commencent à marteler son crâne dans le lointain ; il maudissait amis et ennemis et se battait jusqu'à ce que le sang coule ; au matin, il se retrouvait dans la boue, dans l'argile, dans un lit inconnu et, une fois ou deux, en prison ; la bouche amère, les vêtements dépenaillés, tout en lui dispensait la puanteur de sa corruption. En ces moments-là, il ne pouvait même pas pleurer. Il ne pouvait même pas prier. Il attendait presque la mort qui, seule, aurait pu le libérer de ses chaînes cruelles.

Et, à travers tout cela, les yeux de sa mère ne le quittaient pas un instant ; sa main, pareille à des pinces brûlantes, agrippait la braise tiède de son cœur et suscitait chez lui, à la perspective de la mort, une autre terreur, plus glacée encore. Descendre dans la tombe sans avoir été ni lavé de ses péchés ni absous, c'était descendre en enfer pour l'éternité où les terreurs qui l'attendraient seraient pires que tout ce que la Terre, malgré son grand âge et ses gémissements, avait

jamais connu. Il serait coupé des vivants à tout jamais ; il n'aurait plus jamais de nom. Là où il avait été, il n'y aurait plus que le silence, la pierre, l'herbe rase et nulle semence ; pour lui, de toute éternité, et pour les siens, nul espoir de gloire. Ainsi donc, quand il alla trouver la prostituée, il y alla dans la colère et la quitta en proie à un futile chagrin – avec l'impression d'avoir été, une fois de plus, ignoblement dépossédé pour avoir gaspillé sa semence sacrée dans des ténèbres interdites où elle ne pouvait que mourir. Il maudit la luxure traîtresse qui l'habitait, et il la maudit chez les autres. Mais : « Je me souviens, allait-il dire plus tard, du jour où mon cachot a tremblé et où mes chaînes sont tombées. »

Il rentrait chez lui en repensant à la nuit qu'il venait de passer. Il avait remarqué cette femme au tout début de la soirée, mais elle était en compagnie d'une foule d'autres gens, hommes et femmes, et il l'avait donc ignorée. Mais, plus tard, enflammé par le whisky, il l'avait regardée de nouveau, droit dans les yeux, et s'était aussitôt rendu compte qu'elle aussi avait pensé à lui. Il n'y avait plus autant de gens autour d'elle – comme si elle lui avait fait de la place. Il s'était déjà laissé dire que c'était une veuve du Nord, venue rendre visite aux siens pour quelques jours. Quand il la regarda, elle le regarda en retour et éclata de rire, comme si elle s'amusait de la conversation qu'elle entretenait avec ses amis. Elle avait les dents de devant écartées et une grande bouche ; quand elle riait, elle se mordait ensuite la lèvre inférieure, comme si elle avait honte d'avoir une si grande bouche, et ses seins ballottaient. Ce n'était pas le ballottement typique des grosses bonnes femmes qui riaient – ses seins ne faisaient que se soulever sous le tissu moulant de sa robe. Elle était beaucoup plus vieille que lui – elle devait avoir l'âge de Deborah, la trentaine – et n'était pas vraiment jolie. Pourtant, sa présence créait une tension entre eux et son odeur l'émoustillait. C'est tout juste s'il ne sentait pas

le ballottement de ses seins sous sa main. Et il continua à boire en laissant, inconsciemment ou presque, se répandre sur son visage cette expression d'innocence et de puissance qui, son expérience le lui avait appris, lui valait l'amour des femmes.

Eh bien (il rentrait chez lui, glacé et tout engourdi), oui, ils avaient fait la chose. Seigneur, comme ils avaient tangué dans leur lit de péché, et comme elle avait crié et tremblé ; Seigneur, qu'est-ce qu'elle lui avait donné comme amour ! Oui (il rentrait chez lui à travers la brume légère, et le front mouillé d'une sueur froide), et pourtant, tout à la vanité et à la fierté de la conquête, il pensait à elle, à son odeur, à la chaleur de son corps sous ses mains, à sa voix, à sa langue, pareille à celle d'un chat, à ses dents, à ses seins tendus et à la façon dont elle avait bougé pour lui, dont elle l'avait tenu enlacé, dont elle avait besogné avec lui, et à la façon dont, tremblants et gémissants, ils étaient retombés, soudés l'un à l'autre, sur Terre. Et, en repensant à cela, le corps glacé de sueur et en même temps brûlant du souvenir de leur luxure, il arriva devant un arbre qui s'élevait sur un petit monticule derrière lequel se trouvait, cachée à la vue, la case où gisait sa mère. Et voilà que surgit dans son esprit, avec la violence des eaux qui balaient digues et barrages, inondent les berges des cours d'eau et se précipitent, déchaînées, vers les maisons pétrifiées et condamnées à la ruine – sur les toits et les fenêtres desquelles le soleil dispense une pâle lumière frissonnante –, le souvenir de tous ces matins où il était passé par là, devant cet arbre, pris entre les péchés qu'il avait commis et ceux qu'il allait commettre. Sur ce monticule, la brume s'était dissipée, et, face à cet arbre isolé, il eut l'impression de se retrouver sous l'œil scrutateur des cieux. Puis, en un instant, le silence, et rien que le silence, s'insinua partout – même les oiseaux s'étaient arrêtés de chanter, les chiens n'aboyaient

plus et les coqs ne saluaient pas l'arrivée du jour. Il lui sembla que ce silence reflétait le jugement de Dieu ; que toute la création avait été réduite à l'immobilité la plus totale devant la juste et effroyable colère de Dieu et qu'elle attendait de voir le pécheur – ce pécheur, c'était lui – anéanti et banni de la présence du Seigneur. À peine conscient de son geste, il caressa l'arbre, juste pour tenter de se cacher, puis s'écria : « Oh Seigneur, prends pitié ! Oh Seigneur, prends pitié de moi ! »

Il s'affaissa contre l'arbre et s'effondra par terre en s'agrippant aux racines. Il avait hurlé dans le silence et seul le silence lui avait répondu – pourtant, quand il avait crié, son cri avait retenti, vibrant, jusqu'aux limites de la Terre. Les vibrations de ce cri isolé qui s'était répercuté à travers la création en effrayant poissons et oiseaux endormis, en engendrant un écho partout, dans la rivière, dans la vallée et sur les flancs des montagnes, suscita chez lui une peur si grande qu'il demeura un moment allongé, muet et tremblant, au pied de l'arbre, comme s'il souhaitait être enterré là. Mais son cœur accablé refusait de se calmer, refusait de le laisser se taire – de le laisser respirer tant qu'il n'aurait pas recommencé à crier. Alors, il recommença ; et son cri lui revint ; mais le silence continua d'attendre que Dieu prenne la parole.

Ses larmes se mirent à rouler – des larmes dont il n'avait pas soupçonné qu'il pût en verser de semblables. « J'ai pleuré, avoua-t-il plus tard, comme un petit enfant. » Mais aucun enfant n'avait jamais versé des larmes pareilles à celles qu'il versa ce matin-là, prosterné devant le ciel, sous l'arbre majestueux. Elles venaient de profondeurs inconnues des enfants et déclenchèrent chez lui une fièvre qu'aucun enfant n'aurait pu supporter. Au bout d'un moment, il poussa des hurlements de souffrance dont chacun semblait lui déchirer la gorge, l'empêcher de respirer et lui arracher des larmes brûlantes qui lui

roulaient sur la figure avant de gicler sur ses mains et de mouiller le pied de l’arbre. « Sauve-moi ! Sauve-moi ! » Et toute la création retentissait de son cri, mais ne lui apportait aucune réponse. « J’entendais personne prier. »

Oui, il était dans la vallée où sa mère lui avait dit qu’il se retrouverait, où il n’y avait nul être humain pour l’aider, nulle main tendue pour le protéger ou le sauver. Ici, seule prévalait la miséricorde de Dieu – ici, c’était entre Dieu et le diable que la lutte se livrait, entre la mort et la vie éternelle. Il avait attendu trop longtemps, il s’était trop longtemps fourvoyé dans le péché, et Dieu refusait de l’écouter. Le temps qui lui avait été imparti s’était écoulé et Dieu avait détourné Son visage.

« C’est alors, déclara-t-il, que j’entendis ma mère chanter. Elle chantait pour moi. Elle fredonnait d’une voix douce, juste à côté de moi, comme si elle savait que Dieu se manifesterait si elle L’appelait. » Quand il entendit ce chant qui emplissait tout le silence, qui s’amplifiait jusqu’à emplir toute la Terre en attente, son cœur se brisa, mais commença pourtant à s’élever, soulagé du poids qui l’oppressait ; sa gorge se dénoua ; ses larmes coulèrent comme si les cieux attentifs s’étaient ouverts. « Alors, je glorifiai Dieu qui m’avait fait sortir d’Égypte et m’avait permis de poser les pieds sur la terre ferme. » Quand il finit par lever les yeux, il vit un ciel nouveau et une terre nouvelle ; et il entendit un chant nouveau, car un pécheur était revenu de ses errements. « Je regardai mes mains et mes mains étaient neuves. Je regardai mes pieds et mes pieds étaient neufs. De ce jour-là, je laissai le Seigneur s’exprimer par ma bouche et l’enfer ne me fera pas revenir sur ma décision. » Et, oui, partout, les chants résonnaient ; les oiseaux, les criquets et les grenouilles se réjouissaient, les chiens au loin bondissaient et se lamentaient, enfermés dans leur enclos exigu, et, sur chaque haute clôture, des

coqs proclamaient que c'était un nouveau commencement, une journée où chacun serait lavé de ses péchés !

Ce fut le début de sa vie d'homme. Il venait juste d'avoir vingt et un ans ; le siècle n'avait pas encore un an. Il alla s'installer en ville, dans la pièce qui l'attendait au dernier étage de la bâtisse où il travaillait, et commença à prêcher. Cette année-là aussi, il épousa Deborah. Après la mort de sa mère, il s'était mis à la voir tout le temps. Ils allaient ensemble à la maison de Dieu et comme il n'y avait plus personne pour prendre soin de lui, elle l'invitait souvent à manger chez elle, s'occupait de ses vêtements et, après ses prêches, ils discutaient de ses sermons ; c'est-à-dire qu'il écoutait pendant qu'elle lui faisait des compliments.

Il n'avait certainement jamais eu l'intention de l'épouser et cette idée ne l'aurait pas davantage effleuré que la perspective d'un éventuel voyage vers la Lune. Il la connaissait depuis toujours ; après avoir été la plus vieille amie de sa sœur aînée, elle avait fait partie des fidèles qui venaient rendre visite à sa mère ; pour Gabriel, elle n'avait jamais été jeune. Pour autant qu'il s'intéressait à cette question, elle était peut-être née dans la longue tenue informe, sévère et asexuée, toujours noire ou grise, qui constituait son uniforme. Elle semblait être venue sur Terre pour rendre visite aux malades, réconforter les malheureux et faire la toilette des morts.

En outre, il y avait sa légende, son histoire, lesquelles auraient suffi, même si elle n'avait pas été aussi laide, pour la placer à jamais au-delà des portes du désir de n'importe quel homme d'honneur. Ce que, à sa manière silencieuse, impassible, elle avait l'air de savoir : alors que d'autres femmes considéraient sans doute comme leur charme et leur secret même le plaisir qu'elles pouvaient donner et partager, Deborah ne possédait que la honte qui lui avait été infligée

– la honte, à moins que le miracle d'un amour humain ne l'en délivre, était tout ce qu'elle avait à offrir. Elle évoluait donc dans leur petite communauté comme une femme mystérieusement visitée par le Seigneur, comme un formidable modèle d'humilité ou une sainte de Dieu. Aucun ornement ne l'embellissait jamais ; il n'y avait rien chez elle pour tinter ou briller et pas la moindre facilité. Aucun ruban ne dénaturait sa coiffure irréprochable et implacable ; sur sa tête crépue, il n'y avait que le strict minimum de brillantine. Elle ne cancanait pas avec les autres femmes – elle n'avait pas matière à cancaner –, mais limitait ses échanges à des oui et des non, lisait la Bible et priait. Il y avait des gens parmi les fidèles, et même des hommes qui prêchaient l'Évangile, qui se moquaient de Deborah derrière son dos ; mais c'étaient des moqueries gênées ; ils n'étaient jamais certains de ne pas tenir dans le mépris la personne la plus sainte de la communauté, le trésor singulier du Seigneur et son réceptacle le plus sacré.

« Sûr que c'est Dieu qui t'a envoyée vers moi, sœur Deborah, disait parfois Gabriel. Je sais pas ce que je ferais sans toi. »

Car elle le soutenait admirablement bien dans son nouvel état ; avec sa foi aveugle en Dieu et sa foi en lui, c'était elle, plus encore que les pécheurs en pleurs qui s'avançaient vers l'autel après ses prêches, qui était le véritable témoin de sa vocation. Et pour reprendre, si l'on peut dire, les formules des hommes, elle donnait une réalité à l'œuvre grandiose que le Seigneur avait placée entre les mains de Gabriel.

Elle le regardait avec son sourire timide. « Tais-toi, révérend. C'est moi qui me mets jamais à genoux sans remercier le Seigneur pour toi. »

D'ailleurs, elle ne l'appelait jamais Gabriel ou Gabe, mais – dès l'instant qu'il avait commencé à prêcher – « révérend », sachant que le

Gabriel qu'elle avait connu, enfant, n'était plus, que celui-ci était un homme nouveau en Jésus-Christ.

« T'as des nouvelles de Florence des fois ? lui lançait-elle de temps à autre.

– Seigneur, sœur Deborah, c'est moi qui devrais te poser la question. Cette fille, elle m'écrit pratiquement jamais.

– J'ai pas eu de nouvelles ces derniers temps. » Elle s'interrompait. Puis : « Je crois pas qu'elle soye si heureuse que ça là-haut.

– C'est bien fait pour elle, ça aussi – l'avait qu'à pas lever le pied comme elle a fait, jusse comme une folle. »

Puis, un jour, il lui demanda malicieusement : « Elle t'a dit si l'était déjà mariée ? »

Elle lui jeta un bref coup d'œil, puis détourna les yeux. « Florence pense pas à un mari. »

Il éclata de rire. « Dieu te bénisse pour ton cœur pur, sœur Deborah. Mais si c'est pas pour se trouver un mari que cette fille est partie d'ici, je m'appelle pas Gabriel Grimes.

– Si c'était un mari qu'elle avait voulu, à mon avis, elle aurait jusse pu s'en prendre un ici. Tu veux pas dire qu'elle a été jusque dans le Nord rien que pour ça ? » Elle eut un sourire bizarre, un sourire moins grave, moins impersonnel. Gabriel s'en aperçut et se dit que ça lui donnait un drôle d'air de gamine effrayée.

« Tu sais, reprit-il en l'observant avec une attention accrue, Florence a toujours pensé que les nègres d'ici étaient pas assez bien pour elle.

– Je me demande, hasarda-t-elle, si elle va jamais dénicher un homme suffisamment bien pour elle. L'est tellement fière – on dirait qu'elle refuse tout le temps que quéqun l'approche.

– Oui, répondit-il en se renfrognant, l'est tellement fière que le Seigneur va la rabaisser un jour. Rappelle-toi ce que je te dis.

– Oui, soupira-t-elle, c’est sûr que le Verbe nous dit que l’orgueil annonce la ruine.

– Et la présomption la chute. C’est ce que dit le Verbe.

– Oui, dit-elle en souriant de nouveau, i a pas de refuge contre le Verbe, pas vrai, révérend ? I faut jusse être dedans, c’est tout, passe que chaque mot est vrai et que les portes de l’enfer pourront pas i résister. »

Il la regarda en souriant et une grande tendresse lui emplit le cœur. « Reste donc dans le Verbe, petite sœur. Les fenêtres du ciel vont pas tarder à s’ouvrir et à déverser tant de bienfaits sur toi que tu sauras pas quoi en faire. »

Quand elle sourit cette fois, ce fut avec une joie accrue. « Il m’a déjà accordé Ses bienfaits, révérend. Il m’a accordé un grand bienfait en sauvant ton âme et en t’envoyant prêcher Son évangile.

– Sœur Deborah, déclara-t-il lentement, durant tout ce temps de péchés, t’as prié pour moi ? »

Elle baissa légèrement la voix. « Sûr, révérend. Ta mère et moi, on priait tout le temps. »

Plein de gratitude, il la regarda, en proie à une brusque et folle supposition : durant toutes ces années, il avait eu une réalité pour elle, elle l’avait observé attentivement et avait prié pour lui alors qu’elle n’avait été qu’une ombre à ses yeux. Et elle priait encore pour lui ; il aurait ses prières pour l’aider tout au long de sa vie – il le lisait à présent sur son visage. Elle ne dit rien, ne sourit pas et, un peu curieuse, un peu timide, se contenta de le fixer avec sa générosité sérieuse.

« Dieu te bénisse, ma sœur », finit-il par dire.

C’est à ce moment-là ou juste après que la ville connut un gigantesque rassemblement de réveil religieux. Des évangélistes de tous les comtés environnants, d’aussi loin que la Floride au sud et

Chicago au nord, se réunirent en un lieu donné pour rompre ensemble le pain de vie. Cette réunion, qui s'appelait le Rassemblement des vingt-quatre anciens pour le Réveil religieux, constitua le grand événement de cet été-là. Ils étaient en effet vingt-quatre, et chacun d'entre eux disposait d'une nuit pour prêcher – pour briller, si l'on peut dire, devant les hommes et glorifier son Père céleste. À sa grande fierté et à sa grande surprise, Gabriel se vit proposer de faire partie de ces vingt-quatre hommes d'expérience et de pouvoir, dont certains étaient très renommés. C'était un grand honneur, un honneur écrasant pour quelqu'un d'aussi jeune, aussi bien en termes de foi qu'en termes d'années – qui, hier encore, gisait, couvert de vomissures, dans les caniveaux du péché – et, dans sa peur, Gabriel sentit son cœur s'affoler quand il reçut cette invitation. Pourtant, il eut le sentiment que c'était la main de Dieu qui l'avait appelé d'aussi bonne heure pour qu'il fasse ses preuves devant des hommes aussi éminents.

Il devait prêcher à l'occasion de la douzième nuit. Il avait été décidé, du fait qu'il risquait de ne pas attirer les foules, de l'encadrer d'un nombre presque égal de vieux chevaux de bataille. Il bénéficierait ainsi des débordements qu'ils auraient certainement déclenchés avant lui ; et, s'il ne parvenait pas à amplifier substantiellement l'effet créé par ses prédécesseurs, ceux qui lui succéderaient feraient oublier sa prestation.

Mais Gabriel ne voulait pas que sa prestation – la plus importante de sa carrière et dont tant de choses dépendaient – puisse être réduite à rien ; il ne voulait pas être écarté comme un simple gamin qu'on pouvait à peine prendre en compte dans la compétition, encore moins considérer comme un possible vainqueur. Il jeûna, à genoux devant le Seigneur, et pria, nuit et jour, pour qu'à travers lui Dieu accomplisse une œuvre grandiose et permette à tous les hommes de

voir que la main de Dieu était bel et bien sur lui, qu'il était l'oint du Seigneur.

Sans qu'il le lui eût demandé, Deborah l'accompagna dans le jeûne et la prière, et lui emporta son meilleur costume noir pour qu'il soit propre, raccommodé et fraîchement repassé pour le grand jour. Et elle le récupéra, aussitôt après, pour qu'il ne soit pas moins splendide le dimanche du grand déjeuner qui devait officiellement clore le réveil religieux. Ce dimanche devait être un jour de fête pour tout le monde, mais plus particulièrement pour les vingt-quatre anciens qui devaient être invités, ce jour-là, à un banquet offert et préparé par les saints.

Le soir de son prêche, Deborah et lui se rendirent ensemble à la grande salle éclairée qui avait récemment accueilli un orchestre de danse et que les saints avaient louée pour la durée de la manifestation religieuse. L'office avait déjà commencé ; des lumières se répandaient dehors dans les rues, la musique résonnait et les passants s'arrêtaient pour tendre l'oreille et jeter un coup d'œil par les portes entrouvertes. Il aurait voulu qu'ils entrent tous ; il aurait voulu courir la ville et ramener tous les pécheurs afin qu'ils entendent la Parole de Dieu. Pourtant, comme ils approchaient des portes, la peur qu'il refrénait depuis tant de jours et de nuits le reprit et il se demanda comment il allait se débrouiller ce soir, si haut placé et tout seul, pour prouver ce qu'il avait affirmé : que Dieu l'avait choisi pour prêcher.

« Sœur Deborah, s'écria-t-il soudain alors qu'ils étaient devant les portes, tu t'assoiras à un endroit où je pourrai te voir ?

– Sûr que oui, révérend. Toi, tu t'installes là-haut. Aie confiance en Dieu. »

Sans rien ajouter, il lui tourna le dos, la laissa et remonta la longue allée jusqu'à la chaire. Ils étaient déjà tous là, gros

bonshommes à l'aise, ordonnés ; ils sourirent et opinèrent du chef pendant qu'il grimpait les marches ; désignant d'un mouvement de tête l'assistance apparemment aussi animée que n'importe quel évangéliste aurait pu le souhaiter, l'un d'entre eux lança alors : « On est jusse en train de chauffer ces gens pour toi, mon garçon. On veut que tu les fasses brailler, ce soir. »

À l'instant de s'agenouiller pour prier devant son siège aux allures de trône, il sourit et se fit la réflexion, comme il l'avait fait au cours des onze soirées qui venaient de s'écouler, qu'il y avait chez ses anciens une aisance dans le lieu saint, et une légèreté, qui le dérangeaient. Lorsqu'il s'assit pour attendre la suite des événements, il vit que Deborah avait trouvé un siège au tout premier rang de la congrégation, juste au pied de la chaire, et qu'elle s'était installée là, sa bible fermée sur les genoux.

Une fois achevés la lecture édifiante des Écritures, les témoignages, les cantiques et la quête, quand l'ancien qui avait prêché la veille le présenta enfin, qu'il se retrouva sur ses pieds et se dirigea vers le pupitre où l'attendait la grande bible et, de l'autre côté de cet à-pic, la congrégation murmurante, il éprouva une terreur étourdissante à l'idée qu'il se tenait à une place aussi élevée, et, immédiatement, une fierté et une joie indicibles du fait que c'était Dieu qui l'avait mis là.

Il ne commença pas par une psalmodie « exaltée », un *shout*, ni par un témoignage enflammé ; mais, d'une voix sèche, neutre, qui ne tremblait qu'à peine, il leur demanda de regarder avec lui le cinquième verset du sixième chapitre d'Isaïe et pria Deborah de le lire à voix haute pour lui.

D'une voix inhabituellement forte, elle lut : « Je dis alors : “Malheur à moi, je suis anéanti, car je suis un homme aux lèvres

impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures : et mes yeux ont vu le Roi, Iahvé des armées." »

Le silence s'abattit sur la salle après qu'elle eut lu cette phrase. L'espace d'un moment, Gabriel, terrifié par tous ces yeux braqués sur lui et par la présence des anciens dans son dos, se demanda comment continuer. Puis il regarda Deborah et se lança.

Ces paroles avaient été prononcées par le prophète Isaïe qu'on avait surnommé Œil-d'aigle parce qu'il avait scruté des siècles d'obscurité et prédit la naissance du Christ. C'était Isaïe aussi qui avait prophétisé que chacun serait comme un lieu protégé du vent et des tempêtes, Isaïe qui avait décrit les voies de la sainteté en affirmant que les sols desséchés deviendraient des points d'eau et que la terre assoiffée donnerait naissance à des sources : que le désert même se réjouirait et s'épanouirait comme la rose. C'était Isaïe qui avait dit : « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné ; le principat reposera sur ses épaules. » C'était là un homme que Dieu avait élevé dans la vertu, que Dieu avait choisi pour accomplir des œuvres prodigieuses et, pourtant, cet homme, devant la vision de la gloire de Dieu, s'était écrié : « Malheur à moi ! »

« Oui ! cria une femme. Dis-le ! »

« Ce cri d'Isaïe représente une leçon pour nous tous, il a un sens, c'est une déclaration sévère. Celui qui n'a jamais poussé ce cri n'a jamais connu le salut ; si ce cri ne nous accompagne pas à chaque heure de chaque jour, au cœur de la nuit comme à la lumière du soleil de midi, alors c'est que le salut nous a échappé et que nous avons un pied en enfer. Oui, que notre Dieu soit loué à tout jamais ! Lorsque nous cessons de trembler devant Lui, c'est que nous nous sommes détournés du droit chemin. »

« Amen ! cria une voix de très loin. Amen ! Ça, c'est un sermon, mon garçon. »

Gabriel s'interrompit un bref instant seulement et s'épongea le front, le cœur distendu par la peur, les tremblements et l'émotion du pouvoir.

« Car n'oublions pas que le salaire du péché c'est la mort ; c'est écrit et les Écritures ne sauraient mentir, l'âme qui a péché doit mourir. N'oublions pas que nous sommes nés dans le péché, que nos mères nous ont conçus dans le péché – le péché régit tous nos membres, le péché baigne naturellement le cœur impur, le péché est dans l'œil, amen, et mène à la luxure, le péché est dans l'oreille et mène à la folie, le péché est sur la langue et mène au meurtre. Oui, le péché constitue le seul héritage qui nous vienne du premier homme, le péché nous a été légué par notre père naturel, Adam le déchu, dont la pomme pervertit et pervertira toutes les générations vivantes et à venir ! C'est le péché qui a chassé du paradis le fils du matin, le péché qui a chassé Adam de l'Éden, le péché qui a poussé Caïn à tuer son frère, le péché qui a édifié la tour de Babel, le péché qui a fait pleuvoir le feu sur Sodome – le péché qui, ancré dans le cœur de l'homme depuis les premiers temps de la Création, fait que les femmes enfantent dans la douleur et les ténèbres, que les hommes courbent l'échine sous un terrible labeur, que les ventres vides restent vides, que les tables demeurent dégarnies, le péché enfin qui envoie nos enfants, vêtus de haillons, vers les maisons de plaisir et les salles de bal du monde ! »

« Amen ! Amen ! »

« Ah ! Malheur à moi ! Malheur à moi ! Oui, mes bien chers frères – il n'y a pas de vertu en l'homme. Tous les hommes abritent le mal dans leur cœur, tous les hommes sont des menteurs – seul Dieu est sincère. Écoutez le cri de David : “Le Seigneur est mon roc et ma forteresse, et mon sauveur ; mon Dieu, ma force, en laquelle je veux croire ; mon bouclier, ma corne de salut et ma haute tour.” Écoutez

Job, assis parmi la poussière et les cendres, ses enfants morts, sa substance partie, entouré de faux consolateurs : “S’il me tue, je ne tremble pas, pourvu qu’à Sa face, je débatte de mes affaires.” Et écoutez Paul, anciennement Saul, le persécuteur des chrétiens, frappé sur la route de Damas et s’en allant prêcher l’Évangile : “Mais si vous appartenez au Christ, vous êtes donc la descendance d’Abraham, héritiers selon la promesse.” »

« Oh, oui, cria l’un des anciens, que notre Dieu soit béni à tout jamais ! »

« Car Dieu avait un plan. Ne voulant pas accepter que l’âme d’un homme puisse mourir, il avait préparé un plan pour son salut. Au commencement, aux prémices de la création du monde, Dieu avait un plan, amen ! pour amener tout être de chair à la connaissance de la vérité. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu – oui, et en Lui était la vie, alléluia ! et cette vie était la lumière des hommes. Mes bien chers frères, quand Dieu vit combien le cœur des hommes engendrait le mal, comment ils se détournaient, pour aller chacun son chemin, comment ils se mariaient et donnaient leurs enfants en mariage, comment ils se gobergeaient de viandes et de boissons impies, comment ils s’adonnaient à la luxure, blasphémaient et armaient leur cœur d’un orgueil coupable à l’encontre du Seigneur – alors, le Fils de Dieu, l’agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, ce Fils de Dieu qui était le Verbe fait chair, l’accomplissement de la promesse – se tourna alors vers son père en criant : “Père, donne-moi un corps et je descendrai rédimer les pécheurs.” »

« Quelle joie ce soir, loué soit le Seigneur ! »

« Pères, vous qui êtes ici présents ce soir, avez-vous jamais eu un fils qui se soit égaré ? Mères, avez-vous vu vos filles fauchées dans la fierté et la plénitude de la jeunesse ? Y a-t-il ici un homme qui ait

entendu l'ordre donné à Abraham de sacrifier son fils sur l'autel de Dieu ? Pères, pensez à vos fils pour lesquels vous tremblez tant et essayez de les conduire dans le droit chemin, essayez de les nourrir de telle sorte qu'ils deviennent forts ; pensez à l'amour que vous portez à votre fils et à la manière dont le mal qui le touche vous brise le cœur et pensez à la souffrance que Dieu a vécue en envoyant son fils unique parmi les hommes, sur la terre pécheresse, pour être persécuté, souffrir, porter la croix et mourir – non pas à cause de Ses propres péchés, comme nos fils naturels, mais pour prendre les péchés du monde, pour prendre sur lui les péchés du monde entier – afin que, dans nos cœurs ce soir, les cloches sonnent la joie. »

« Dieu soit loué ! » cria Deborah.

Jamais Gabriel ne l'avait entendue s'exprimer d'une voix aussi vibrante.

« Malheur à moi, car lorsque Dieu a frappé le pécheur, les yeux de ce dernier se sont dessillés, et il s'est vu alors, nu dans toute son ignominie, face à la gloire du Seigneur. Malheur à moi ! Car l'instant du salut est une lumière aveuglante qui s'abat du ciel et foudroie le cœur – les cieux sont si nobles et le pécheur si vil. Malheur à moi ! Car si Dieu n'élevait pas le pécheur, jamais il ne se relèverait ! »

« Oui, Seigneur ! J'étais présent ! »

« Combien d'entre vous ce soir sont tombés à l'endroit où Isaïe est tombé ? Combien ont crié comme Isaïe a crié ? Combien pourraient affirmer, comme Isaïe : "Mes yeux ont vu le Roi, Iahvé des armées" ? Ah, quiconque manquera de pouvoir ainsi témoigner devrait ne jamais contempler Son visage, mais s'entendre dire, lors de ce grand jour : "Éloigne-toi de moi, toi qui œuvres dans l'iniquité", et se voir précipité pour l'éternité dans l'étang de feu préparé pour Satan et tous ses anges. Un pécheur se lèverait-il ce soir pour parcourir la

courte distance qui le sépare de son salut en venant jusqu'à ce siège de miséricorde ici ? »

Et il attendit. Deborah le contemplait avec un grand sourire paisible. Il scruta leurs visages, leurs visages tous tournés vers lui. Il y vit de la joie, une sainte exaltation, et la foi – et tous levaient les yeux vers lui. Alors, tout au fond de la salle, un jeune se redressa, un grand garçon noir vêtu d'une chemise blanche déchirée et au col ouvert et d'un pantalon poussiéreux et miteux retenu par une vieille cravate, il porta le regard vers Gabriel dont il était séparé par une distance terrible, incommensurable et suffocante, et entreprit de remonter la longue allée tout illuminée. Quelqu'un cria : « Oh, béni soit le Seigneur ! » et des larmes emplirent les yeux de Gabriel. Le jeune garçon s'agenouilla en sanglotant devant le siège de miséricorde et la congrégation entonna un cantique.

Gabriel s'écarta alors, il savait qu'il avait bien œuvré, que Dieu avait agi à travers lui. Tous les anciens souriaient, et l'un d'entre eux le prit par la main et lui dit : « C'était rudement bien, mon garçon. Rudement bien. »

Puis arriva le dimanche du spectaculaire banquet qui devait clore le rassemblement du réveil religieux – repas de gala pour lequel Deborah et toutes les autres femmes avaient, depuis plusieurs jours, passé d'innombrables heures en cuisine. Il laissa entendre en plaisantant, pour lui rendre un peu la gentillesse qu'elle lui avait faite en affirmant qu'il avait été le meilleur prédicateur de la manifestation, qu'elle était la meilleure cuisinière. Elle répondit timidement qu'il avait un désavantage, néanmoins flatteur pour elle, car elle avait entendu tous les prédicateurs alors qu'il n'avait pas goûté la cuisine d'une autre femme depuis très longtemps.

Quand arriva le dimanche et qu'il se retrouva, une fois de plus, parmi les anciens, prêts à passer à table, Gabriel sentit faiblir sa joie

et son orgueilleuse impatience. Il n’était pas à l’aise avec ces hommes – c’était un fait –, il avait du mal à les accepter comme ses aînés dans la foi auxquels il devait le respect. Ils lui paraissaient tellement laxistes, tellement attachés aux questions matérielles ; ils ne ressemblaient pas aux vénérables prophètes d’antan qui allaient nus et décharnés au service du Seigneur. Ceux-là, ces ministres de Dieu, s’étaient assurément engraissés et leur habillement était riche et varié. Il y avait si longtemps qu’ils œuvraient sur le terrain qu’ils ne tremblaient plus devant Dieu. Ils considéraient Sa puissance comme leur dû, comme quelque chose qui rendait d’autant plus piquante l’atmosphère particulière, préservée, dans laquelle ils vivaient. Ils semblaient tous disposer d’un plein sac de sermons remâchés et savaient, en un clin d’œil, quel prêche dispenser devant quelle congrégation. Ils prêchaient avec une grande autorité et abaissaient de nombreuses âmes devant l’autel – comme l’ouvrier agricole débite de nombreux épis de maïs au cours de sa journée de travail –, mais ils n’en rendaient pas gloire au Seigneur et ne considéraient même pas cela comme une gloire ; de l’avis de Gabriel, on les aurait facilement pris pour des artistes de cirque grassement payés dotés chacun d’une disposition particulière et éblouissante. Gabriel s’aperçut qu’ils plaisantaient en comparant le nombre d’âmes qu’ils avaient sauvées, comme s’ils avaient compté leurs points dans une salle de billard. Il en fut choqué et effrayé. Il ne voulait pas, au grand jamais, faire si peu de cas du don de Dieu.

Les ministres du Seigneur étaient installés, à part, dans une pièce située au-dessus de la salle qui avait accueilli la réunion – alors que les vignerons les moins qualifiés se restauraient à une table du rez-de-chaussée – et les femmes ne cessaient de monter et de descendre avec des plats lourdement chargés pour s’assurer qu’ils mangeaient leur content. Deborah faisait partie des serveuses et, malgré son silence à

elle et son malaise à lui, il manquait éclater de fierté à chaque fois qu'elle entrait dans la pièce, tant il la devinait fière de le voir assis là, si serein et viril dans ce noir et ce blanc si sévères qui constituaient son uniforme, au milieu de tous ces personnages renommés. Si seulement, se disait-il, sa mère était là pour admirer… son Gabriel, élevé si haut !

Mais, vers la fin du repas, quand les femmes eurent apporté les tartes, le café et la crème et que les conversations autour de la table eurent pris un tour plus jovial et plus leste que jamais, la porte s'était tout juste refermée derrière les femmes que l'un des anciens, un gros rouquin enjoué au visage éclaboussé de taches de rousseur pareilles à du sang séché – il reflétait sans aucun doute la violence de ses débuts dans la vie –, éclatait de rire et déclarait, en faisant allusion à Deborah, que pour une sainte femme c'était assurément une sainte femme ! Toute gamine déjà, elle s'était avalé le lait aigrelet des hommes blancs qui lui restait encore tellement sur l'estomac que c'était pas demain la veille qu'elle se trouverait un nègre qui te lui ferait goûter sa substance autrement plus savoureuse. Tout le monde autour de la table hurla de rire, mais Gabriel sentit son sang se glacer à l'idée que des ministres de Dieu pouvaient se montrer coupables d'une légèreté aussi abominable et traiter de manière aussi honteuse cette femme que Dieu lui avait envoyée pour le réconforter et sans l'aide de laquelle il se serait peut-être déjà écarté du droit chemin. Ils pensaient, Gabriel en avait conscience, qu'une petite blague grossière entre eux ne pouvait pas faire de mal ; qu'ils étaient trop profondément enracinés dans la foi pour que ce coup de marteau de Satan, tellement insignifiant, les fasse déchoir. Il étudia avec attention leurs visages hilares et débordants de gaieté et se dit qu'ils auraient à répondre de beaucoup de choses au jour du Jugement dernier, car ils

représentaient des pierres d'achoppement sur le chemin du véritable croyant.

Cependant, le rouquin, frappé par l'acrimonie et la stupeur qui se lisaient sur le visage de Gabriel, ravala son rire et s'écria : « Qu'est-ce qui a, mon fils ? J'espère que j'ai rien dit qui t'a offensé ?

– Elle a lu la Bible pour toi, le soir de ton prêche, pas vrai ? demanda un autre ancien sur un ton conciliant.

– Cette femme, répondit Gabriel, qui percevait comme une clameur sous son crâne, est ma sœur en Jésus-Christ.

– Bah, Peters l'ancien, i savait pas, c'est tout, avança quelqu'un d'autre. Sûr qui pensait pas à mal.

– Allons, tu vas pas te fâcher ? demanda gentiment Peters l'ancien – cependant, de l'avis de Gabriel, toujours attentif, il y avait encore de la moquerie sur son visage et dans sa voix. Tu vas pas gâcher notre petit repas ?

– Je trouve pas que ce soye bien, déclara Gabriel, de dire du mal de son prochain. Le Verbe me dit que c'est pas bien de mépriser son prochain.

– Hé, oublie pas, reprit Peters l'ancien, sans se départir de sa gentillesse, que tu parles à tes anciens.

– Alors, i me semble, s'entêta Gabriel, stupéfait de son audace, que si je dois vous prendre en exemple, c'est à vous de donner l'exemple.

– Allons, voyons, lança un autre sur un ton jovial, tu comptes pas prendre cette femme pour épouse ou quéque chose comme ça – alors, i a pas besoin de te charpenter le bourrichon et de gâcher notre petite réunion. Peters l'ancien pensait pas à mal. Si tu dis jamais pire que ça, tu peux déjà te considérer comme admis dans le Royaume de Dieu avec les élus. »

Là-dessus, un éclat de rire discret secoua toute la tablée ; ils se remirent à boire et à manger, comme si l'incident était clos.

Pourtant, Gabriel sentait bien qu'il les avait étonnés ; il les avait pris en défaut et ils étaient un peu honteux et confondus devant sa pureté. Il comprit soudain les paroles du Christ, lorsqu'il est écrit : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. » C'était vrai, et il étudia l'assistance, de nouveau joviale, même si elle le surveillait mine de rien – et se demanda qui, parmi les gens présents, se retrouverait assis dans la gloire à la droite du Père ?

Tandis qu'il était là, à repenser à la plaisanterie déplacée de Peters l'ancien, il retrouva tous ces doutes, ces craintes troubles, ces hésitations et ces tendresses qui constituaient la trame de ses liens avec Deborah et qui, pris tous ensemble, le ramenaient, il s'en rendait compte à présent, au fait qu'il y avait sûrement quelque chose de prédestiné dans cette relation. Il se fit la réflexion que, si Dieu lui avait donné Deborah pour l'aider à affermir sa situation, alors Dieu l'avait envoyé, lui, pour la relever et la libérer de ce déshonneur qu'elle portait aux yeux des hommes. Tout à coup, cette idée s'empara de lui, totalement, avec l'intensité d'une vision : quelle meilleure épouse pouvait-il trouver ? Elle ne ressemblait pas aux frivoles filles de Sion ! On ne risquait pas de la voir en train de se pavaner lubriquement dans les rues, l'œil ensommeillé et la bouche entrouverte sous l'effet de la luxure, ou même de criailler, nue, sous une palissade, à minuit, tout en dénudant le fléau tendu d'un jeune Noir. Non, leur lit conjugal serait béni, et leurs enfants perpétueraient la lignée des fidèles, une royale lignée. Ainsi attisé, un feu plus vil flamba en lui, engendrant une peur jusque-là endormie, et il se rappela (comme la table, les pasteurs, le banquet et la discussion s'imposaient de nouveau à lui) que Paul avait écrit : « Mieux vaut se marier que de brûler. »

Cependant, se dit-il, il garderait le silence encore un moment ; il chercherait à en savoir plus sur les intentions de Dieu. Il se souvint, en effet, que Deborah était plus vieille que lui – de huit ans ; et il essaya d'imaginer, pour la première fois de sa vie, le déshonneur infligé à Deborah, tant d'années auparavant par des Blancs ; ses jupes par-dessus sa tête, son intimité découverte – par des Blancs. Combien étaient-ils ? Comment avait-elle supporté cela ? Avait-elle crié ? Puis il songea (mais cela ne le dérangea pas vraiment, car si le Christ pouvait être crucifié pour le sauver, il pouvait bien, pour la plus grande gloire du Christ, accepter d'être la risée de tous) aux sourires que sa décision provoquerait, aux conjectures abjectes, à peine refoulées, qui resurgiraient, comme Jonas du ventre du poisson, dès que les gens apprendraient que Deborah et lui allaient se marier. Elle, qui avait été le témoin et la preuve vivante de leur honte quotidienne, qui était devenue leur simple de Dieu – et lui, le rebelle qui avait défloré leurs filles et volé leurs femmes, leur prince des ténèbres ambulant ! Il sourit alors en regardant le visage replet des anciens et leurs mâchoires puissantes – pasteurs impies tous autant qu'ils étaient, commis de peu de foi ; il pria pour ne jamais devenir aussi gras, ni aussi lascif, mais pour qu'à travers lui Dieu accomplisse une grande œuvre et qu'elle se répercute, peut-être, à travers les siècles à venir comme la preuve grandiose, solennelle et douce de Son amour et de Sa miséricorde éternels. Il tremblait à présent sous l'effet de la présence qui l'entourait ; il avait du mal à rester assis. Il lui semblait que la lumière du ciel l'illuminait, lui, l'élu ; il éprouvait ce que le Christ avait dû éprouver dans le temple, face à Ses anciens qu'il avait totalement confondus ; il leva la tête, indifférent à leurs coups d'œil furieux, à la façon dont ils s'éclaircissaient la gorge et au silence qui s'était abruptement abattu sur la table, et se dit : « Oui. Les voies de Dieu sont impénétrables. »

« Sœur Deborah, dit-il beaucoup plus tard cette nuit-là tandis qu'il la raccompagnait à sa porte, le Seigneur a parlé à mon cœur et je veux que tu m'aides à prier pour ça et à Lui demander de me guider sur la bonne voie. »

Il se demanda si elle pouvait deviner ce qu'il avait en tête. Mais son visage ne reflétait que la patience quand elle se tourna vers lui pour lui dire : « Je passe mon temps à prier. Mais sûr que je prierai encore plus cette semaine si ti tiens. »

Ce fut pendant cette période de prières que Gabriel fit un rêve.

Par la suite, il ne se rappela jamais le début de ce rêve, ni ce qui s'y était passé, ni avec qui il s'y était retrouvé ; ni le moindre détail. Car il y avait, en fait, deux rêves, le premier étant une version pâle, floue et infernale annonciatrice du second. Du premier rêve, l'ouverture, il ne se rappelait que l'atmosphère, semblable à l'atmosphère de sa jeunesse – pesante, truffée de dangers omniprésents, Satan après lui pour essayer de le terrasser. Cette nuit-là, alors qu'il s'efforçait de dormir, Satan avait envoyé des démons à son chevet – d'anciens amis qu'il ne voyait plus ainsi que des scènes de jeux et de beuveries qu'il avait crues à jamais bannies de sa vie, ainsi que des femmes qu'il avait connues. Et ces femmes paraissaient tellement réelles qu'il pouvait presque les toucher ; il entendit de nouveau leurs rires et leurs soupirs et sentit de nouveau leurs cuisses et leurs seins sous ses mains. Il ferma les yeux et invoqua Jésus – répéta inlassablement le nom de Jésus –, mais son corps de païen se banda et s'enflamma et les femmes éclatèrent de rire. Et elles lui demandèrent pourquoi il restait seul dans son lit étroit alors qu'elles l'attendaient ; pourquoi il avait enfermé son corps dans l'armure de la chasteté alors qu'elles soupiraient après lui et s'agitaient sur leur couche. Et il soupira et s'agita, chaque mouvement le mettant à la torture, chaque frôlement du drap lui faisant l'effet d'une caresse

obscène – plus abominable dans son imagination que n'importe quelle caresse qu'il avait pu connaître dans sa vie. Il serra les poings et se mit à implorer Jésus afin d'exorciser les armées de l'enfer, mais cette requête ne donna pas plus de résultat qu'une autre, et il finit par tomber à genoux pour prier. Peu à peu, il bascula dans un sommeil troublé – il lui sembla qu'on allait le lapider, puis il se retrouva pris dans une bagarre, puis fit naufrage – et, tout à coup, il se réveilla et se rendit compte qu'il avait dû rêver car son ventre était blanc de semence.

Tout tremblant, il sortit de nouveau de son lit et alla se laver. C'était un avertissement, il le savait, et il crut voir devant lui l'abîme que Satan avait creusé – qui, profond et silencieux, l'attendait. Il songea au chien retourné à son vomissement, à l'homme libéré de l'esprit impur qui a recommencé à pécher et s'est retrouvé possédé par sept esprits, situation bien pire que la première. Et, à genoux à côté de son lit glacé, le cœur presque trop serré pour pouvoir prier, il finit par penser à Onan qui avait répandu sa semence par terre plutôt que de perpétuer la lignée de son frère. *Né de la maison de David, fils d'Abraham*. Et il recommença à invoquer le nom de Jésus et se rendormit.

Il rêva alors qu'il se trouvait en un lieu élevé et glacial qui ressemblait à une montagne. Il était à une telle hauteur qu'il avançait au milieu de la brume et des nuages, mais, devant lui, se déployait le raidillon désert, le versant escarpé de la montagne. Une voix lui dit : « Monte encore. » Et il obéit. Au bout d'un moment, agrippé à la roche, il se retrouva pris entre les nuages au-dessus de sa tête et la brume à ses pieds – or, il savait que, derrière le mur de brume régnait le feu. Il commença à perdre pied ; des pierres et des cailloux tintèrent sous son poids ; il releva la tête, tremblant de crainte à l'idée qu'il risquait de mourir, et s'écria : « Seigneur, je ne peux pas

aller plus haut. » Mais, au bout d'un moment, la voix, calme, forte et despotique, répéta : « Allez, mon fils. Monte encore. » Il comprit alors qu'il lui fallait obtempérer s'il ne voulait pas faire une chute mortelle. Il se remit à grimper et glissa de nouveau et, alors qu'il croyait qu'il allait tomber, voilà qu'apparurent devant lui des feuilles vertes, couvertes d'épines ; il s'y raccrocha, se blessa aux mains, et la voix répéta : « Monte encore. » Gabriel continua donc à grimper, les vêtements distendus par le vent, et ses pieds se mirent à saigner alors qu'il avait déjà les mains en sang ; il grimpa de plus belle et sentit que son dos se brisait, que ses jambes s'engourdissaient, qu'elles tremblaient, qu'il ne les contrôlait plus ; pourtant, devant lui, il n'y avait que des nuages et, en dessous, la brume rugissante. Combien de temps grimpa-t-il dans ce rêve ? il n'aurait su le dire. Puis, subitement, les nuages se déchirèrent, il sentit le soleil le ceindre d'une couronne de vainqueur et se retrouva dans une prairie paisible.

Il se mit à marcher. Il portait à présent une longue robe blanche. Un cantique résonna à ses oreilles : « En marchant dans la vallée, tout m'apparut si beau que je demandai au seigneur si tout cela m'appartenait. » Mais c'était à lui, il le savait. Une voix lui dit : « Suis-moi. » Il s'ébranla et se retrouva encore une fois sur le saillant d'un lieu élevé, mais lavé, béni et glorifié sous le soleil ardent de sorte qu'il était à l'image de Dieu, nimbé d'or ; il baissa les yeux vers le long chemin qu'il avait parcouru, vers la pente escarpée qu'il avait escaladée. Vêtus d'une robe blanche, apparurent alors au sommet de cette montagne les élus qui chantaient. « Ne les touche pas, dit la voix, ils sont marqués de mon sceau. » Gabriel se tourna et tomba, face contre terre, et la voix ajouta : « Ainsi en sera-t-il de ta descendance. » Sur ce, il se réveilla. Le matin pointait à la fenêtre et, allongé sur son lit, le visage inondé de larmes, il loua le Seigneur pour la vision qui lui était venue.

Quand il alla trouver Deborah pour lui annoncer que le Seigneur l'avait conduit à lui demander de devenir sa femme, sa compagne bénie, elle le regarda un instant apparemment en proie à une terreur muette. Il ne lui avait encore jamais vu une expression pareille. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il la toucha : il posa les mains sur ses épaules en songeant aux contacts brutaux que ces mêmes épaules avaient connus autrefois et à l'honneur qu'elle allait retrouver. Et il lui demanda : « T'as pas peur, hein, sœur Deborah ? T'as pas de raison d'avoir peur ? »

Elle essaya alors de sourire et fondit en larmes à la place. Dans un geste à la fois violent et hésitant, elle appuya sa tête contre le torse de Gabriel.

« Non, réussit-elle à dire d'une voix que cette étreinte assourdissait, j'ai pas peur. » Mais elle continua à pleurer.

Il caressa sa tête penchée, rugueuse. « Dieu te bénisse, ma petite, dit-il, désemparé. Dieu te bénisse. »

Dans l'église, le silence cessa quand, terrassé par la Puissance du Seigneur, frère Elisha, à genoux à côté du piano, poussa un grand cri et tomba à la renverse. Aussitôt, deux ou trois autres fidèles poussèrent un grand cri eux aussi et un souffle de vent, annonciateur du déluge qu'ils attendaient, balaya les lieux. Avec ce cri, et ceux qui lui firent écho, l'office du soir passa du stade initial des murmures persistants, ponctués de gémissements entrecoupés, à l'occasion, d'un cri isolé, à cette phase de pleurs, de lamentations, d'invocations bruyantes et de chants qui rappelait le travail d'une femme en couches proche de la délivrance. Sur cette aire de vannage, l'enfant était l'âme qui luttait pour voir le jour et c'était l'église qui était en travail, qui poussait et tirait inlassablement en invoquant le nom de Jésus. Quand frère Elisha lâcha un grand cri et qu'il tomba à la

renverse, sœur McCandless se leva et se pencha sur lui pour l'aider à prier. Car la renaissance de l'âme était perpétuelle ; seule une renaissance de tous les instants pouvait retenir la main de Satan.

Sœur Price se mit à chanter :

Je veux passer de l'autre côté, Seigneur,
Je veux passer de l'autre côté.
Fais-moi passer de l'autre côté, Seigneur,
Fais-moi passer de l'autre côté.

À cette voix solitaire, d'autres répondirent, dont, hésitante, celle de John. Gabriel la reconnut. Quand Elisha avait crié, Gabriel avait immédiatement réintégré ce moment et ce lieu, de crainte que ce ne soit John qu'il eût entendu, que ce ne soit John qui eût été terrassé, stupéfait, par la Puissance du Seigneur. Il faillit lever les yeux et se tourner, mais comprit que c'était Elisha et sa peur s'envola.

Qu'il soit fait selon ta volonté, Seigneur,
Qu'il soit fait selon ta volonté !

Pas un seul de ses fils n'était là ce soir, pas un seul de ses fils n'avait jamais crié sur l'aire de vannage. Le premier était mort depuis près de quatorze ans – il était mort dans une sorte de taverne de Chicago, un couteau planté dans la gorge. Et son fils vivant, le petit Roy, était déjà un voyou et un sans-cœur : il gisait à la maison, réduit au silence à présent, plein de ressentiments contre son père, un pansement sur le front. Ils n'étaient pas là. Seul le fils de l'esclave se trouvait à la place qu'aurait dû occuper son héritier légitime.

J'obéirai, Seigneur,
J'obéirai.

Il se dit qu'il fallait qu'il se lève et prie au nom d'Elisha – quand un homme poussait le cri, il était bon qu'un autre homme soit son intercesseur. Et il se prit à penser à la joie avec laquelle il se lèverait et à la vigueur avec laquelle il prierait si seulement c'était son fils à lui qui était étendu là sur le sol, ce soir, en train de pousser le cri. Mais il resta à genoux, la tête baissée. Chaque cri qui provenait d'Elisha, à terre, le déchirait. Il entendait le cri de son fils mort et celui de son fils vivant ; le premier criait à tout jamais du fond de l'enfer, sans espoir de salut ; et l'autre crierait un jour quand il serait trop tard.

Fort du témoignage qu'il avait reçu, de tous les signes de faveur que Dieu lui avait prodigués, Gabriel essayait à présent de s'interposer entre le fils vivant et les ténèbres qui attendaient de le dévorer. Ce fils vivant l'avait outragé – *espèce de salopard de nègre* – et son cœur était bien éloigné de Dieu ; il ne se pouvait pas que l'outrage tombé de la bouche de Roy fût la répétition de l'outrage – écho venu de si loin, si puissant – que la mère de son premier fils avait proféré en le mettant au monde – pour s'en aller aussitôt elle-même, cet outrage encore sur les lèvres, vers l'éternité. Cet outrage avait eu raison du premier Royal ; conçu dans le péché, il avait péri dans le péché ; c'était la punition de Dieu et elle était juste. Mais Roy avait été conçu dans le lit nuptial, ce lit dont Paul a dit qu'il était sanctifié, et c'est à lui que le Royaume avait été promis. Il ne se pouvait pas que le fils vivant soit maudit pour les péchés du père, car Dieu, après bien des réprobations, lui avait adressé un signe pour lui faire comprendre qu'il était pardonné. Il se fit pourtant la réflexion que son fils vivant, ce voyou de Royal, était peut-être maudit pour le péché de sa mère, laquelle ne s'était jamais vraiment repentie de son péché ; c'était pour cela que la preuve vivante de sa faute, celui qui

était là à genoux ce soir, ce véritable intrus parmi les saints, s'interposait entre l'âme de sa mère et Dieu.

Oui, elle était sans cœur, têtue et difficile à faire plier, cette Elizabeth qu'il avait épousée : elle ne lui avait pas fait cette impression, des années auparavant, quand le Seigneur l'avait poussé à la relever, elle et son enfant sans nom qui portait à présent le sien. Et, lui, il était exactement comme elle, silencieux, méfiant, débordant de fierté mauvaise – un jour, ils seraient rejetés vers les ténèbres du dehors.

Une fois, il avait demandé à Elizabeth – ils étaient mariés depuis un bon moment, Roy était bébé et elle n'allait pas tarder à accoucher de Sarah – si elle s'était vraiment repentie de son péché.

Elle l'avait regardé et avait riposté : « Tu m'as déjà demandé ça. Et je t'ai répondu que oui. »

Mais il ne l'avait pas crue, et avait redemandé : « Tu veux dire que tu le referais plus ? Si tu te retrouvais à cette époque-là, là où t'étais et comme t'étais – tu recommencerais ? »

Elle avait baissé les yeux ; puis, avec impatience, elle l'avait de nouveau regardé bien en face : « Eh ben, si je me retrouvais à cette époque-là, Gabriel, et si j'étais la même fille… ! »

Il y avait eu un long silence tandis qu'elle attendait. Puis, presque malgré lui, il avait lancé : « Et… tu le laisserais encore venir au monde ? »

D'un ton ferme, elle avait répliqué : « Je sais que tu me demandes pas de te dire que je regrette d'avoir mis Johnny au monde. Pas vrai ? »

Et devant son silence : « Écoute, Gabriel. Je vais pas te laisser me pousser à regretter. Ni toi, ni rien, ni personne sur terre. Nous, on a deux enfants, Gabriel, et bientôt on en aura trois ; et je vais pas faire de différences entre eux et tu vas pas en faire non plus. »

Mais comment n'y aurait-il pas eu de différence entre le fils d'une femme faible et orgueilleuse et d'un type négligent et le fils que Dieu lui avait promis, qui perpétuerait la splendide lignée de son père et qui œuvrerait jusqu'au jour du second avènement pour que vienne le Royaume de Dieu sur terre ? Car il y avait si longtemps que Dieu le lui avait promis, et il n'avait vécu que pour ça – pour voir s'accomplir la promesse de Dieu, il avait renoncé au monde et à ses plaisirs ainsi qu'aux joies de sa propre vie et avait patienté durant toutes ces années difficiles. Il avait laissé mourir Esther, Royal était mort et Deborah était morte, stérile – mais il s'était accroché à cette promesse ; il s'était présenté devant Dieu, animé d'un repentir sincère, et avait attendu que la promesse s'accomplisse. Et ce temps était sûrement proche. Il n'avait qu'à s'armer de patience et attendre sous le regard du Seigneur.

Tandis qu'il ressassait ses rancœurs envers Elizabeth, le cours de ses pensées le ramena un peu plus en arrière encore, à Esther, la mère du premier Royal. Sous l'emprise des pâles fantômes muets et apeurés du désir et du plaisir qui rôdaient encore en lui, il la revit, mince jeune fille aux yeux noirs et débordante de vie qui avait quelque chose d'indien dans les pommettes, le maintien et les cheveux ; elle le regardait avec ce mélange de moquerie, d'affection, de désir, d'agacement et de mépris qui lui était coutumier ; elle arborait des couleurs flamboyantes qu'en fait elle portait rarement, mais dans lesquelles il l'avait toujours imaginée. Dans son esprit, elle était associée aux flammes, aux feuilles cramoisies de l'automne, au soleil ardent qui, le soir, se couchait derrière la colline la plus éloignée et aux feux éternels de l'enfer.

Elle était arrivée en ville très peu de temps après son mariage avec Deborah et avait pris un emploi de domestique dans la famille blanche pour laquelle il travaillait. Il la voyait donc tout le temps. Il y

avait toujours des jeunes gens pour l'attendre à la porte de service quand sa journée était terminée : Gabriel la regardait s'éloigner dans le crépuscule au bras d'un jeune homme et l'écho de leurs voix et de leurs rires lui revenait comme s'ils le narguaient. Il savait qu'elle vivait avec sa mère et son beau-père, des pécheurs portés sur l'alcool, le jeu, le ragtime et le blues qui n'allaient jamais à l'église, sauf à Noël ou à Pâques.

Il commença par la plaindre et, un jour où il devait prêcher dans la soirée, il l'invita à venir à l'église. C'est à l'occasion de cette invitation qu'elle le regarda vraiment pour la première fois – il s'en rendit compte à ce moment-là et devait se rappeler ce regard durant des jours et des nuits.

« Tu vas vraiment prêcher ce soir ? Un beau gars comme toi ?

– Avec l'aide du seigneur », répondit-il avec un sérieux tellement marqué qu'il en frisait l'hostilité. En même temps, devant le physique et la voix d'Esther, quelque chose en lui tressaillit qu'il croyait avoir réprimé à tout jamais.

« Eh ben, j'en serai rudement ravie », ajouta-t-elle au bout d'un moment. On aurait dit qu'elle avait, un bref instant, regretté la spontanéité qui l'avait conduite à le qualifier de « beau » gars.

« Tu vas réussir à te libérer pour venir ce soir ? » ne put-il s'empêcher de demander.

Elle sourit, enchantée de ce qu'elle prenait pour un compliment détourné. « Eh ben, je sais pas, révérend. Mais j'essaierai. »

À la fin de la journée, elle disparut au bras d'un autre garçon encore. Gabriel se dit qu'elle n'allait pas venir. Bizarrement, il en fut tellement déprimé que c'est à peine s'il adressa la parole à Deborah au cours du dîner et qu'ils n'échangèrent pas un mot durant tout le trajet à pied jusqu'à l'église. Deborah l'observait en coulisse, conformément à son habitude silencieuse et exaspérante. C'était sa

façon de manifester le respect qu'elle éprouvait pour sa vocation ; et, si jamais il le lui avait reproché, elle aurait répondu qu'elle ne voulait pas le distraire quand le Seigneur lui parlait. Ce soir, comme il devait prêcher, il était évident que le Seigneur avait encore plus de choses à dire que d'habitude ; il lui incombait donc, en tant que compagne de l'oint du Seigneur, que gardienne, pour ainsi dire, du temple sanctifié, de faire silence. En réalité, pourtant, il aurait aimé parler. Il aurait aimé lui demander – tant de choses ; écouter sa voix et regarder son visage pendant qu'elle lui aurait raconté sa journée, ses espoirs, ses doutes, sa vie et son amour. Mais Deborah et lui ne se parlaient jamais. La voix qu'il avait écoutée dans sa tête et le visage qu'il avait regardé avec tant d'amour et de tendresse n'appartenaient pas à Deborah, mais à Esther. De nouveau, il ressentit ce drôle de frisson, annonciateur de désastre et de plaisir : puis il se prit à espérer qu'elle ne viendrait pas, qu'il se passerait quelque chose qui l'empêcherait de la revoir jamais.

Elle vint, pourtant ; tard, juste au moment où le pasteur s'apprêtait à présenter l'orateur du jour à la congrégation. Elle ne vint pas seule, mais accompagnée de sa mère – quel spectacle avait-elle pu lui promettre et comment avait-elle échappé au jeune homme de la soirée ? voilà qui dépassait l'imagination de Gabriel. Mais elle l'avait fait, elle était là ; c'était donc qu'elle préférait l'entendre prêcher l'évangile plutôt que de se consacrer à des plaisirs charnels avec d'autres. Elle était là et il en était transporté ; il avait senti comme une explosion dans son cœur quand la porte s'était ouverte sur elle : un léger sourire aux lèvres et les yeux baissés, elle s'était dirigée tout droit vers un siège au fond. Elle ne l'avait pas du tout regardé et, pourtant, il avait tout de suite su qu'elle l'avait vu. Il se prit à l'imaginer à genoux devant l'autel après son sermon, puis sa mère et même ce grand causeur de beau-père joueur qu'Esther allait

amener au service du Seigneur. Des têtes s'étaient tournées à leur entrée, et un murmure, tout juste audible, de stupéfaction et de satisfaction s'était propagé dans l'église. C'étaient là des pécheresses venues entendre la Parole de Dieu.

À en juger par leur apparence, elles vivaient assurément dans le péché : Esther portait un chapeau bleu, décoré de nombreux rubans, et une lourde robe lie-de-vin ; et sa mère, massive et plus noire qu'elle, arborait d'énormes anneaux en or et affichait l'air vaguement louche des femmes habillées à la hâte qu'il avait connues au bordel. Elles s'assirent au fond, guindées et mal à l'aise, comme des sœurs pécheresses, comme un vivant défi à la morne sainteté des saints. Deborah se tourna pour les regarder et, à ce moment-là, Gabriel remarqua, comme pour la première fois, combien sa femme était noire, osseuse et totalement repoussante. Deborah le regarda avec un silence attentif ; il sentit sa main, serrée sur la bible, se couvrir de transpiration et trembloter ; il songea aux gémissements sans plaisir de leur lit conjugal ; et il la détesta.

Puis le pasteur se leva. Gabriel ferma les yeux pendant qu'il parlait. Il eut l'impression que les paroles qu'il s'apprêtait à dire lui échappaient ; il eut l'impression que la Puissance de Dieu le fuyait. Puis la voix du pasteur se tut, Gabriel ouvrit les yeux sur le silence et s'aperçut que tous les regards étaient braqués sur lui. Il se leva donc pour affronter la congrégation.

« Mes bien chers frères, dit-il – mais les prunelles de la jeune femme, rivées sur lui, brillaient de cette drôle de flamme moqueuse –, baissons la tête et prions. » Et il ferma les paupières et inclina la tête.

Le souvenir qu'il gardait de ce sermon ressemblait au souvenir d'une tempête. Dès l'instant qu'il releva la tête pour regarder de nouveau leurs visages, sa langue se délia et il se sentit rempli de la Puissance de l'Esprit saint. Oui, la Puissance du Seigneur était sur lui

cette nuit-là et il prêcha un sermon qui allait faire date dans les assemblées religieuses en plein air comme dans les cases et qui allait, une génération durant, servir de modèle aux évangélistes de passage. Des années plus tard, alors qu'Esther, Royal et Deborah seraient morts et que Gabriel serait en train de quitter le Sud, les gens se rappelleraient encore ce sermon et le jeune homme décharné et possédé qui l'avait prononcé.

Son texte s'inspirait du dix-huitième chapitre du deuxième livre de Samuel et de l'histoire du jeune Akhimaas qui s'élança trop tôt pour porter des nouvelles de la bataille au roi David. Avant qu'il ne s'élance, Joab lui demanda : « Pourquoi veux-tu courir, mon fils, puisque tu n'as pas de nouvelles à porter ? » Et quand Akhimaas arriva devant le roi David, qui brûlait de connaître le sort de son fils impétueux, Absalon, il ne put que lui dire : « J'ai vu un grand tumulte, mais je n'ai pas su ce que c'était. »

C'était là l'histoire de tous ceux qui n'avaient pas la patience d'attendre les conseils du Seigneur ; qui avaient la vanité de se croire sages et s'élançaient sans être prêts. C'était l'histoire d'innombrables bergers qui, dans leur arrogance, ne réussissaient pas à nourrir leurs brebis affamées ; de bien des pères et mères qui donnaient à leurs enfants non pas du pain mais une pierre, qui leur offraient non pas la vérité de Dieu mais le clinquant de ce monde. Ce n'était pas de la croyance, mais de l'incroyance, pas de l'humilité, mais de l'orgueil ; il y avait à l'œuvre, dans le cœur de ces gens, un désir analogue à celui qui avait précipité le fils du matin du ciel vers les profondeurs de l'enfer, le désir de chambouler complètement le temps imparti par Dieu et de Lui arracher tous les pouvoirs qu'il détenait entre Ses mains, pouvoirs interdits aux hommes. Oh, oui, les frères et les sœurs qui l'écoutaient, ce soir, avaient tous été témoins de ce genre de chose et ils avaient vu les ravages que provoquait une immaturité aussi

déplorable ! Des bébés sans père pleurant pour avoir du pain, des filles à la rue, rongées par le péché, et des jeunes hommes se vidant de leur sang sur des terres blanches de givre. Oui, et il y avait ceux qui criaient – ils l'avaient entendu, ce cri, chez eux, à tel coin de rue et du haut de la chaire même – qu'il ne fallait plus attendre davantage, méprisés, réprouvés et pestiférés comme ils l'étaient, mais se soulever dès aujourd'hui pour abattre les puissants et accomplir ainsi la vengeance réclamée par Dieu. Or, le sang appelait le sang, de même que le sang d'Abel avait crié du sol. Ce n'était pas pour rien qu'il était écrit : « Celui qui croit ne se hâtera point. » Certes, il arrivait que le chemin soit rocailleux. S'imaginaient-ils parfois que Dieu oubliait ? Mettez-vous donc à genoux et priez afin de vous armer de patience ; mettez-vous donc à genoux et priez afin d'avoir la foi ; mettez-vous donc à genoux et priez afin que la Puissance triomphante soit prête au jour prochain où il apparaîtra afin de recevoir la couronne de vie. Car Dieu n'oubliait pas, nulle parole ne sortant de sa bouche ne pouvait faillir. Mieux valait attendre comme Job, tout au long des jours qui nous étaient impartis, jusqu'à ce que sonne notre heure, plutôt que nous soulever, sans être prêts, avant que Dieu ne parle. Car si nous attendons humblement devant Lui, il apportera de bonnes nouvelles à nos âmes ; si nous attendons que sonne notre heure, un jour, nous serons transformés en un instant, en un clin d'œil et quitterons notre présent état de corruption pour un état d'incorruptibilité éternelle en allant le retrouver par-delà les nuages. Voici donc les nouvelles qu'il nous fallait maintenant apporter à toutes les nations : un autre fils de David est suspendu à un arbre et celui qui ne comprend pas le sens de ce tumulte sera condamné à l'enfer pour l'éternité ! Mes frères, mes sœurs, vous pouvez courir, mais le jour est proche où le Roi vous demandera : « Quelles

nouvelles m'apportes-tu ? » Et que répondrez-vous, en ce grand jour, si vous ne savez pas que Son fils est mort ?

« Y a-t-il une âme ici ce soir – le visage ruisselant de larmes, il les dominait, les bras tendus – qui ne connaisse pas le sens de ce tumulte ? Y a-t-il une âme ce soir qui souhaite parler à Jésus ? Qui veut attendre devant le Seigneur, amen, jusqu'à ce qu'il parle ? Jusqu'à ce qu'il apporte à votre âme, amen, la bonne nouvelle de votre salut ? Oh, mes frères et mes sœurs – elle ne se levait toujours pas, se contentait de le regarder de loin –, le temps presse. Un jour, Il reviendra juger les nations et conduire Ses enfants, alléluia, vers leur repos éternel. Il paraît, Dieu soit béni, que sur deux personnes travaillant dans les champs, l'une sera prise et l'autre laissée. Sur deux personnes, amen, dans un même lit, l'une sera prise et l'autre laissée. Il viendra, mes bien chers frères, comme un voleur dans la nuit, sans que personne connaisse l'heure de Sa venue. Il sera trop tard alors pour crier : “Seigneur, prends pitié.” C'est maintenant qu'il faut vous préparer, c'est maintenant, amen, ce soir, devant Son autel. Personne ne veut s'avancer ce soir ? Personne ne veut dire “Non” à Satan et donner sa vie au Seigneur ? »

Mais elle ne se leva pas, se borna à le regarder, lui, puis les gens autour d'elle avec un vif intérêt, ravie comme si elle était au théâtre et qu'elle attendait de voir quels nouveaux plaisirs incroyables on allait maintenant lui offrir. Sans pouvoir se l'expliquer, il savait qu'elle ne se lèverait jamais pour descendre la longue allée centrale jusqu'au siège de miséricorde. Et, l'espace d'un moment, il éprouva une sainte fureur – à la voir se tenir, aussi impudemment, au milieu de la congrégation des justes et refuser de baisser la tête.

Il dit « Amen », bénit l'assistance et se tourna tandis que les fidèles entonnaient aussitôt un cantique. Il se sentit de nouveau épuisé et nauséeux ; il était trempé et son odeur personnelle le dérangeait. Au

premier rang des fidèles, Deborah l'observait, tout en chantant et en jouant du tambourin. Il se fit brusquement l'effet d'être un gamin impuissant. Il eut envie de se cacher pour toujours afin de pleurer jusqu'à la fin des temps.

Esther et sa mère s'en allèrent au milieu des cantiques – elles n'étaient donc venues que pour l'entendre prêcher. Que disaient-elles et que pensaient-elles à présent ? il n'arrivait pas à l'imaginer. Et il songea au lendemain où il allait être obligé de la revoir.

« C'est pas la gamine qui travaille à la même place que toi ? lui demanda Deborah sur le chemin du retour.

– Si. » Il n'avait plus envie de parler. Il voulait rentrer, enlever ses vêtements mouillés et dormir.

« L'est rudement jolie. Je l'ai encore jamais vue à l'église avant. »

Il ne répondit rien.

« C'est toi qui l'as invitée à venir ce soir ? insista-t-elle au bout d'un moment.

– Oui. Je pense pas que la Parole de Dieu i fasse du mal. »

Deborah éclata de rire. « On dirait, pas vrai ! Elle est sortie en pécheresse tranquille pareille que comme elle était rentrée – elle et sa mère, en plus. Et t'as fait un sermon rudement beau. On dirait qu'elle pense pas du tout au Seigneur, un point c'est tout.

– Les gens, i n'ont pas de temps pour le Seigneur, lui lança-t-il. Un jour, c'est Lui qu'aura pas de temps pour eux. »

Une fois chez eux, elle lui offrit de lui préparer une tasse de thé chaud, mais il refusa. Il se déshabilla en silence – ce qu'elle respecta aussi – et se mit au lit. Longtemps, elle demeura allongée à côté de lui, tel un fardeau dont on se débarrasse le soir, mais qu'il faudra reprendre au matin.

Le lendemain matin, Esther surgit dans la cour où il était en train de couper du bois à mettre en pile et lui dit : « Bonjour, révérend. Je

comptais vraiment pas te voir aujourd'hui. Je pensais que tu serais complètement crevé après ce sermon – tu te démènes toujours autant quand tu prêches ? »

Il s'interrompit un bref instant, la hache levée ; puis il se détourna et abattit son outil. « Je prêche comme le Seigneur I me le dicte, ma sœur », répondit-il.

Devant son hostilité, elle battit un peu en retraite. « Eh ben, poursuivit-elle sur un ton différent, c'était un sermon rudement beau. Maman et moi, on était rudement contentes d'être venues. »

Il laissa sa hache fichée dans le bois, car il avait peur qu'un éclat ne la blesse. « Toi et ta mère – vous allez pas souvent à l'office ?

– Seigneur, mon révérend, gémit-elle, on dirait qu'on a pas le temps, un point c'est tout. Maman, elle travaille tellement dur toute la semaine que, le dimanche, elle a envie de rester au lit, et c'est tout. Et elle aime, s'empressa-t-elle d'enchaîner, que ji tienne compagnie. »

Il la regarda droit dans les yeux. « C'est-i que tu veux dire en vrai, ma sœur, que t'as pas de temps pour le Seigneur ? Pas de temps du tout ?

– Révérend, répondit-elle en le défiant du regard comme un enfant menacé, je fais de mon mieux. Vraiment. Tout le monde est pas obligé de penser pareil. »

Il partit d'un petit rire. « On doit jusse penser à une chose – au Seigneur.

– Eh ben, à ce qui me semble, tout le monde pense pas forcément pareil. »

Là-dessus, ils demeurèrent silencieux, conscients l'un comme l'autre d'être désormais dans une impasse. Au bout d'un moment, il se détourna et reprit sa hache. « Eh ben, continue, ma sœur. Moi, je prie pour toi. »

Des sentiments contradictoires parurent agiter Esther tandis qu’elle s’attardait pour l’observer – un mélange de fureur et d’amusement qui lui rappela une expression qu’il avait souvent vue sur le visage de Florence. C’était comme l’expression des anciens durant ce lointain et mémorable repas dominical. Il ressentit une fureur telle, pendant qu’elle le dévisageait ainsi, qu’il ne se risqua pas à ajouter quelque chose. Puis, pour exprimer son indifférence suprême, elle haussa les épaules avec une désinvolture qu’il n’avait jamais vue chez qui que ce soit et sourit. « Je te suis rudement obligée, révérend », déclara-t-elle. Là-dessus, elle regagna la maison.

Ce fut la première fois qu’ils se parlèrent dans la cour, par un matin blanc de givre. Il n’y avait rien dans ce matin-là pour le prévenir de ce qui allait suivre. Cette femme le choquait à cause de l’impudence de ses péchés, c’était tout ; il pria donc pour son âme qui, un jour, se retrouverait à nu et sans voix devant le jugement du Christ. Plus tard, elle lui avoua qu’il l’avait poursuivie, que ses yeux ne lui avaient pas laissé un instant de paix.

« C’était pas un révérend qui me regardait ce matin-là dans la cour. Tu m’as regardée comme un homme et c’est tout, comme un homme qu’a jamais entendu causer du Saint-Esprit. » Mais il avait cru que c’était le Seigneur qui lui avait imposé ce fardeau. Il la porta donc dans son cœur ; il pria pour elle et l’exhorta, pendant qu’il en était encore temps, à venir confier son âme à Dieu.

Mais elle ne s’était pas souciée de Dieu ; même si elle l’accusait de la désirer en secret, c’était elle qui, lorsqu’elle le regardait, affirmait ne pas voir un ministre de Dieu, mais un « beau gars ». Dans sa bouche, le titre même de sa vocation sonnait comme un manque de respect.

Leur histoire commença un soir où il devait prêcher, alors qu’ils étaient seuls dans la maison. Les maîtres des lieux étaient partis pour

trois jours rendre visite à de la famille ; Gabriel les avait conduits à la gare après le dîner en laissant Esther ranger la cuisine. Quand il revint pour fermer la maison à clé, il trouva la jeune femme qui l'attendait sur les marches de la véranda.

« J'ai pensé qui valait mieux pas que je m'en aille avant que tu reviennes. J'ai pas de clés pour fermer cette maison et, les Blancs, i sont drôles. Je veux pas qui me fassent des reproches si quéque chose i venait à disparaître. »

Il se rendit compte aussitôt qu'elle avait bu – elle n'était pas soûle, mais son haleine sentait le whisky. Ce qui, allez savoir pourquoi, déclencha chez lui une curieuse agitation.

« C'était drôlement prévoyant de ta part, ma sœur », répondit-il en la fixant d'un œil sévère pour lui faire comprendre qu'il savait qu'elle avait bu. Elle soutint son regard avec un sourire calme et audacieux, un sourire d'innocence feinte qui reflétait une rouerie de femme mûre.

Il passa devant elle et entra dans la maison ; puis, sans y avoir réfléchi et sans la regarder, il lança : « Si t'as personne qui t'attende, je te raccompagnerai un bout de chemin.

– Non, i a personne qui m'attende ce soir, révérend, merci beaucoup. »

À peine avait-il formulé cette proposition qu'il la regretta ; comme il avait la conviction qu'elle s'apprêtait à courir vers un rendez-vous amoureux ou autre chose, il avait juste cherché à en avoir la confirmation. À présent qu'ils allaient et venaient ensemble dans la maison, il se sentait de plus en plus vulnérable à sa jeunesse, à sa vitalité et à son état de perdition ; en même temps, le vide et le silence des lieux lui rappelaient qu'il était seul face au danger.

« T'as jusse qu'à t'asseoir à la cuisine, dit-il. Je vais faire le plus vite possible. »

Déjà à ses propres oreilles, sa voix lui parut rauque, et il ne put soutenir le regard de la jeune femme. Souriante, elle s'assit à la table pour l'attendre. Il essaya de fermer portes et fenêtres le plus vite possible, mais il avait les doigts raides et glissants ; il avait le cœur serré. Sur ce, il se rendit compte qu'il était en train de fermer toutes les issues de la maison, sauf celle de la cuisine où se trouvait Esther.

À son retour, elle avait changé de place et s'était postée sur le pas de la porte pour regarder dehors, un verre à la main. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'elle avait encore tapé dans le whisky du maître.

Elle se retourna en entendant son pas et il la fixa, elle et son verre, d'un regard furieux et horrifié.

« J'ai jusse pensé, déclara-t-elle sans manifester la moindre honte ou presque, que j'allais m'offrir un petit coup en attendant, révérend. Mais je croyais pas que tu m'attraperais. »

Elle vida son verre et se dirigea vers l'évier pour le rincer. Elle lâcha une petite toux de dame en avalant son whisky, mais il n'aurait su dire si c'était naturel ou si elle se moquait de lui.

« Je suppose, dit-il méchamment, que t'as jusse décidé de servir Satan jusqu'à la fin de tes jours.

– Moi, j'ai décidé de vivre tout ce que je peux tant que je peux. Si c'est un péché, eh ben, j'irai en enfer et je paierai pour. Mais te tracasse pas, révérend, c'est pas ton âme à toi. »

Il vint se planter à côté d'elle, débordant de colère.

« Ma fille, tu crois donc pas en Dieu ? Dieu ment pas – et I dit, aussi simple que je te cause, que l'âme qu'a péché, elle doit mourir. »

Elle poussa un soupir. « Révérend, j'ai comme l'impression que tu vas te fatiguer à tout le temps répéter les mêmes choses à cette pauvre Esther, à essayer de faire d'elle quéque chose qu'elle est pas. Moi, c'est jusse que je le sens pas là, déclara-t-elle en posant la main

sur son sein. Alors, qu'est-ce tu vas faire ? T'as pas compris que je suis adulte et que je compte pas changer ? »

Il eut envie de fondre en larmes. Il eut envie de tendre la main pour l'éloigner de cette destruction qu'elle poursuivait avec tant d'acharnement – de l'enlacer et de la cacher jusqu'à ce que la colère de Dieu soit passée. En même temps, son haleine chargée de whisky associée à l'odeur légère, intime, de son corps se rappela à ses narines. Il se fit l'effet de vivre un cauchemar, d'être pétrifié sur le chemin de sa destruction imminente alors qu'il lui aurait fallu fuir au plus vite. Le nom de Jésus résonnait inlassablement dans son esprit, comme un tintement de cloche – tandis qu'il se rapprochait d'elle, complètement tourneboulé par son haleine et ses grands yeux moqueurs et furieux.

« Tu sais très bien, murmura-t-il bouleversé de fureur, tu sais très bien pourquoi que je suis tout le temps après toi – pourquoi que je suis tout le temps après toi comme ça.

– Non, je sais pas, répondit-elle en refusant d'un petit signe de tête de prendre en compte la violence de sa réaction. Je vois vraiment pas pourquoi tu peux pas laisser Esther se prendre son petit whisky et vivre sa petite vie sans chercher sans arrêt à la rendre malheureuse. »

Il poussa un soupir d'exaspération, sentit qu'il se mettait à trembler. « Je veux pas te voir dévaler la pente, ma fille, c'est tout, je veux pas que tu te réveilles un beau matin en regrettant tous tes péchés, vieille et toute seule, sans personne pour te respecter. »

Mais il s'entendit parler et en éprouva de la honte. Il souhaita en finir avec cette discussion et quitter cette maison – dans une minute, ils seraient partis et le cauchemar serait terminé.

« Révérend, j'ai rien fait qui me fasse honte, et j'espère que je ferai rien qui me fera honte. Jamais. »

Au mot « révérend », il eut envie de la frapper ; au lieu de cela, il tendit le bras et prit ses deux mains dans les siennes. Ils se regardèrent dans les yeux. Il y avait de la surprise dans les prunelles d'Esther et une expression de triomphe contenu ; il se rendit compte que leurs corps se frôlaient, qu'il aurait fallu qu'il s'écarte. Mais il ne s'écarta pas – il en était incapable.

« Mais ji peux rien, reprit-elle au bout d'un moment en le taquinant méchamment, si, toi, tu fais des choses qui te font honte, révérend. »

Il s'agrippa à elle comme s'il s'était trouvé en pleine mer et que ses mains eussent été la corde qui allait le ramener vers le rivage. « Jésus, Jésus, Jésus, pria-t-il, ô Jésus, Jésus. Aide-moi à tenir bon. » Il crut la repousser, mais ne fit que l'attirer vers lui. Il nota alors dans ses yeux une lueur qu'il n'avait pas vue depuis de nombreux jours et de nombreuses nuits, une lueur qui ne brillait jamais dans les yeux de Deborah.

« Si, tu sais pourquoi je suis tout le temps à me faire du souci pour toi – pourquoi je suis tout le temps malheureux quand je te regarde.

– Mais tu m'as jamais dit ça », répliqua-t-elle.

Une main se posa sur sa taille et s'y attarda. La pointe de ses seins effleurait la veste de Gabriel, le brûlait comme de l'acide et lui nouait la gorge. Bientôt il serait trop tard ; il avait envie qu'il soit trop tard. Ce fleuve, l'infernal désir qui l'habitait, enfla, déborda et le balaya comme un noyé de longue date.

« Tu sais », répéta-t-il dans un murmure. Et il lui caressa les seins et enfouit son visage au creux de son cou.

Il avait donc péché : pour la première fois depuis sa conversion, pour la dernière fois de sa vie. Péché : Esther et lui dans la cuisine des Blancs, lumière allumée, porte entrouverte, ils s'étaient empoignés, brûlant de désir, à côté de l'évier. Péché assurément : le

temps avait cessé d'exister, gommant ainsi le péché, la mort, l'enfer, le jugement. Il n'y avait plus eu qu'Esther dont le corps mince renfermait tous les mystères et toutes les passions et qui répondait à tous ses désirs. Le temps, qui défilait et embrouillait tout, lui avait fait oublier la maladresse, la sueur et la saleté de leur premier accouplement ; ses mains qui l'avaient déshabillée en tremblant, dans la cuisine même, sa robe qui était tombée avec lenteur autour de ses pieds, tel un piège ; ses mains qui avaient déchiré les sous-vêtements d'Esther pour qu'il puisse sentir sa chair nue et pleine de vie ; les protestations d'Esther : « Pas ici, pas ici » ; l'inquiétude, quelque part dans un coin reculé de son cerveau à cause de la porte entrouverte, du sermon qu'il devait prêcher, de sa vie, de Deborah ; la table qui s'était mise sur leur passage, son col de chemise qui avait menacé de l'étouffer tant qu'elle ne l'avait pas eu défait ; et, enfin, leur étreinte par terre, à transpirer et à geindre, soudés l'un à l'autre ; soudés loin de tous les autres, loin de toute aide divine ou humaine. Il n'y avait qu'eux pour s'aider l'un l'autre. Ils étaient seuls au monde.

Son fils, Royal, avait-il été conçu cette nuit-là ? Ou la nuit d'après ? Ou la suivante ? Leur histoire n'avait duré que neuf jours. Puis il était revenu à la raison – après neuf jours, Dieu lui avait donné la force de dire à Esther que cette liaison était impossible.

Elle avait accepté sa décision avec la même désinvolture, le même genre de sourire presque amusé qu'elle avait affichés lorsqu'il avait basculé dans le péché. Durant ces neuf jours, il avait compris qu'Esther considérait ses peurs et ses frissons comme des caprices et des gamineries, comme une façon de compliquer inutilement les choses. Pour elle, la vie n'était pas comme ça ; elle voulait qu'elle soit simple. Il avait compris qu'elle le plaignait avec ses angoisses perpétuelles. Parfois, quand ils étaient ensemble, il essayait de lui expliquer ce qu'il ressentait et de lui démontrer comment le Seigneur

allait les punir de leur péché. Elle refusait de l'écouter : « T'es pas en chaire pour le moment. Là, t'es avec moi. Même un révérend a le droit de se déshabiller des fois et de se conduire comme un homme normal. » Quand il lui dit qu'il ne voulait plus la voir, elle en éprouva de la colère, mais ne discuta pas. Il lut dans ses yeux qu'elle le considérait comme un imbécile, mais qu'il lui aurait paru indigne d'elle de contester sa décision – quand bien même elle l'aurait aimé désespérément. Sa simplicité reposait en grande partie sur le fait qu'elle s'interdisait de vouloir ce qu'elle ne pouvait avoir facilement.

Leur histoire s'arrêta donc. Même si elle le laissa meurtri et effrayé, même s'il avait perdu définitivement le respect d'Esther (il priait pour qu'elle ne revienne plus jamais l'écouter prêcher), il remercia Dieu que les choses n'aient pas plus mal tourné. Il pria Dieu de lui pardonner et de ne plus jamais le laisser pécher.

Pourtant, ce qui l'effrayait et l'obligeait plus que jamais à prier, c'était la certitude que, maintenant qu'il avait péché une fois, il n'y aurait rien de plus facile que de recommencer. Maintenant qu'il avait possédé Esther, l'homme charnel s'était éveillé et voyait partout la possibilité de la conquête. Il était forcé de se rappeler que, s'il était saint, il n'en était pas moins jeune ; les femmes qui l'avaient désiré le désiraient encore ; il n'avait qu'à tendre la main et prendre ce qu'il voulait – et même des sœurs de l'église. Il lutta afin de consumer dans le lit conjugal les visions qui le hantaient, il lutta afin d'attiser le désir chez Deborah pour laquelle sa haine croissait de jour en jour.

Esther et lui se reparlèrent dans la cour, alors que le printemps arrivait tout juste. La terre dormait encore sous la neige fondante et la glace ; le soleil était partout ; les branches nues des arbres paraissaient se tendre vers le pâle soleil, impatientes de déployer leurs feuilles et leurs fleurs. Il était à côté du puits, en manche de chemise, et fredonnait entre ses dents – louant le Seigneur pour les

dangers qu'il avait surmontés. Elle descendit les marches de la véranda et s'avança dans la cour et, bien qu'il eût entendu son pas léger et compris que c'était elle, il s'écoula un moment avant qu'il ne réagisse.

Il crut qu'elle venait lui demander de l'aider à faire quelque chose dans la maison. Devant son silence, il se retourna. Elle portait une robe en coton léger à carreaux marron clair et marron foncé et ses cheveux nattés lui encadraient la tête. On aurait dit une petite fille et il faillit sourire. Puis il lui demanda : « Qu'est-ce qui a ? » Il sentit son cœur se serrer.

« Gabriel, je vais avoir un bébé. »

Il la regarda avec de grands yeux et elle fondit en larmes. Il posa précautionneusement les deux seaux d'eau par terre. Elle tendit les mains vers lui, mais il se déroba.

« Ma fille, arrête ces braillements. De quoi tu causes ? »

Mais, ayant donné libre cours à ses larmes, il lui fallut un moment pour se ressaisir. Elle continua à pleurer, en tanguant un peu, le visage caché derrière ses mains. Gabriel jeta un coup d'œil paniqué sur la cour et vers la maison. « Arrête ça, répéta-t-il en criant sans oser la toucher au vu et au su de tout le monde, et dis-moi ce qui se passe !

– Je t'ai dit, gémit-elle, je t'ai déjà dit. Je vais avoir un bébé. » Elle le regarda, le visage défait et ruisselant de larmes brûlantes. « C'est la vérité du Seigneur. J'invente pas d'histoire, c'est la vérité du Seigneur. »

Ce qu'il voyait avait beau lui déplaire, il n'arrivait pas à détacher son regard de la jeune femme. « Et quand est-ce tu t'en es aperçue ?

– Y a pas trop longtemps. J'ai cru que je m'étais peut-être trompée. Mais non. Gabriel, qu'est-ce qu'on va faire ? » s'écria-t-elle

en scrutant le visage de son compagnon. Sur ce, ses larmes se remirent à couler.

« Chut, lui souffla-t-il avec un calme qui le stupéfia, on va faire quéque chose, tais-toi, un point c'est tout.

– Qu'est-ce qu'on va faire, Gabriel ? Dis-moi – qu'est-ce tu penses faire ?

– Rentre à la maison. On peut pas se causer maintenant.

– Gabriel…

– Rentre à la maison, ma fille. Rentre donc ! » Et comme elle ne bougeait pas, mais continuait à le fixer avec de grands yeux, il ajouta : « On va en causer ce soir. On ira au fond des choses ce soir. »

Elle tourna les talons et remonta les marches de la véranda. « Et essuie-toi la figure », lui lança-t-il dans un chuchotement. Elle se pencha, se tamponna les yeux avec le devant de sa robe et resta un moment sur la première marche sans qu'il la quitte du regard. Puis elle se redressa et entra dans la maison, sans un coup d'œil en arrière.

Elle allait avoir un enfant de lui – son enfant à lui ? Alors que, malgré leurs gémissements, malgré l'humilité avec laquelle elle supportait son corps, aucune vie nouvelle ne frémissait chez Deborah. C'était dans le ventre d'Esther, qui ne valait guère mieux qu'une catin, que la graine du prophète puiserait sa nourriture.

Tel un homme en transe, il récupéra les lourds seaux d'eau et s'éloigna du puits. Il se dirigea vers la maison qui – avec son toit élevé et brillant et sa fenêtre tissée d'or – semblait l'étudier et tendre l'oreille ; le soleil au-dessus de sa tête et la terre à ses pieds avaient cessé de tourner ; l'eau, pareille à un million de voix alarmantes, clapotait dans les seaux à sa droite et à sa gauche ; et, dedans la terre effrayée sur laquelle il marchait, sa mère gardait les yeux rivés sur le ciel.

Ils discutèrent dans la cuisine pendant qu'elle rangeait.

« Comme ça se fait – ce fut sa première question – que tu soyes si sûre qui l'est de moi ? »

Elle ne pleurait plus. « Commence pas à me parler comme ça. Esther a pas l'habitude de mentir à personne et j'ai pas été avec tellement d'hommes que ça me brouille l'esprit. »

Elle était très froide et très résolue et allait et venait dans la pièce en se concentrant furieusement sur ce qu'elle avait à faire, en le regardant à peine.

Il ne savait que dire, comment lui parler.

« T'en as déjà causé à ta mère ? demanda-t-il après un silence. T'as été voir un docteur ? Comment ça se fait que tu soyes si sûre ? »

Elle poussa un soupir agacé. « Non, j'ai pas causé à ma mère, suis pas folle. Je l'ai dit à personne à part toi.

– Comment ça se fait que tu soyes si sûre ? insista-t-il. Si t'as pas vu un docteur ?

– Quel docteur tu veux que j'aille voir ici en ville ? J'aurais aussi vite fait de le crier sur tous les toits. Non, j'ai pas vu un docteur et j'ai pas l'intention de courir en voir un. J'ai pas besoin d'un docteur pour me dire ce qui se passe dans mon ventre.

– Et depuis quand tu le sais ?

– Je le sais depuis un mois peut-être – six semaines peut-être maintenant.

– Six semaines ? Pourquoi t'a pas ouvert ton bec avant ?

– Parce que j'étais pas sûre. Je m'étais dit que j'allais attendre d'être sûre. Je voyais pas le besoin de m'agiter comme un diable avant de savoir. Je voulais pas que tu soyes tout retourné, effrayé et mauvais comme t'es aujourd'hui si c'était pas nécessaire. » Elle s'interrompit pour l'observer. Puis : « Et t'as dit ce matin qu'on allait faire quéque chose. Qu'est-ce qu'on va faire ? C'est ce qui faut qu'on voye à c'te heure, Gabriel.

– Qu’est-ce qu’on va faire ? » répéta-t-il enfin. Il eut alors l’impression que toute son énergie l’avait quitté. Il s’assit à la table de cuisine et regarda les motifs circulaires par terre.

Mais Esther n’avait pas perdu son énergie ; elle s’approcha de lui et, le regard glacial, lui dit doucement : « Tu m’as l’air rudement bizarre. Moi, j’ai pas l’impression que tu penses à quéque chose à part te débarrasser de cette affaire – et de moi aussi – à la vitesse du vent. Ça a pas toujours été comme ça, pas vrai, révérend ? I a eu un temps où tu pensais à rien ni personne sauf à moi. Et ce soir, à quoi que tu penses ? Je serais fichtrement étonnée que ce soye à moi que tu penses.

– Ma fille, déclara-t-il d’un ton las, parle pas comme si que t’avais perdu le sens commun. Tu sais que j’ai une femme à penser… » Il voulut poursuivre, mais ne put trouver ses mots et se tut, impuissant.

« Je sais, répliqua-t-elle d’un ton moins vif, mais en le regardant encore d’un air où la vieille moquerie agacée n’avait pas totalement disparu, mais ce que je veux dire, c’est que si t’as pu l’oublier une fois, tu devrais pouvoir l’oublier une deuxième fois. »

Il ne la comprit pas tout de suite ; mais, après, il se redressa en ouvrant de grands yeux furieux. « Qu’est-ce tu veux dire, ma fille ? Qu’est-ce t’essaies de dire ? »

Elle ne cilla pas – il reconnut que, malgré son désespoir et sa colère, elle n’avait rien à voir, et de loin, avec l’image de gamine frivole qu’il s’était toujours faite d’elle. À moins qu’elle ne se fût transformée pendant ce court laps de temps ? En tout cas, dans cette discussion, c’était lui qui était en position de faiblesse : alors qu’il n’avait pas du tout envisagé le moindre changement chez la jeune femme, Esther, en revanche, semblait avoir pris, dès le début, la mesure de sa personnalité et ne risquait pas d’être surprise par un quelconque changement chez lui.

« Tu sais ce que je veux dire, riposta-t-elle. T'auras jamais une vraie vie avec cette négresse toute maigre, tu pourras jamais la rendre heureuse et elle aura jamais d'enfant. Que le diable m'emporte si t'avais toute ta tête le jour où tu l'as épousée. Et c'est moi qui vais avoir ton bébé !

– Tu veux, finit-il par lui demander, que je quitte ma femme… pour aller avec toi ?

– Je pensais que t'avais déjà pensé à ça des tas et des tas de fois.

– Tu sais bien, fit-il, haletant de colère, que j'ai jamais rien dit de pareil. Je t'ai jamais dit que je voulais quitter ma femme.

– Je te cause pas, hurla-t-elle à bout de patience, de rien que t'as pu dire ! »

Aussitôt, ils jetèrent un coup d'œil vers les portes fermées de la cuisine – car ils n'étaient pas seuls dans la maison, cette fois-ci. Elle soupira et lissa ses cheveux de la main ; il s'aperçut alors que sa main tremblait et que sa calme détermination n'était qu'apparente.

« Ma fille, tu penses que je vais lever le pied et vivre dans le péché avec toi quéque part, jusse passe que tu me dis que tu portes mon bébé dans ton ventre ? Pour quel genre d'imbécile tu me prends ? J'ai l'œuvre de Dieu à accomplir – ma vie t'appartient pas. Ni à ce bébé non plus – si c'est vraiment le mien.

– C'est ton bébé, répondit-elle froidement, i a pas à revenir là-dessus. Et y a pas si longtemps, dans cette pièce même précisément, j'avais l'impression que t'étais tout à fait prêt à vivre dans le péché.

– Oui, répondit-il en se levant et en se détournant, Satan m'a tenté et j'ai péché. Je suis pas le premier homme à avoir succombé aux charmes d'une femme de mauvaise vie.

– Fais attention à comment que tu me causes. Moi aussi, je suis pas la première fille qu'un saint homme aura déshonorée.

– Déshonorée ? cria-t-il. Toi ? Comment que tu serais déshonorée ? Alors que t'as arpenté cette ville comme une vraie catin et que tu t'es mis les pattes en l'air partout dans les prés ? Comment que tu vas avoir le toupet de me dire en face que je t'ai déshonorée ? Si ç'avait pas été moi, sûr que ç'aurait été quéqun d'autre.

– Mais c'est toi, rétorqua-t-elle, et ce que je veux savoir, c'est ce qu'on va faire pour ça. »

Il la regarda. Son visage était dur et froid – laid ; elle n'avait jamais été aussi laide avant.

« Je sais pas, dit-il exprès, ce qu'on va faire. Mais, moi, je vais te dire ce que tu ferais mieux de faire : tu ferais mieux d'aller trouver un de ces garçons avec qui tu courais pour i demander qui t'épouse. Passe que, moi, je peux pas ficher le camp avec toi nulle part. »

Elle s'assit à la table et le dévisagea d'un air méprisant et stupéfait ; elle s'assit lourdement comme si on l'avait frappée. Il savait qu'elle rassemblait ses forces ; puis elle lui dit ce qu'il avait redouté par-dessus tout d'entendre : « Et suppose que je fasse le tour de la ville et que je prévienne ta femme, ta congrégation et tout le monde – suppose que je fasse ça, révérend ?

– À ton avis, qui c'est – il se sentit tout à coup enveloppé par un horrible silence – qui te croirait ? »

Elle éclata de rire. « I aurait bien assez de gens qui me croiraient pour que ça te donne du fil à retordre. » Et elle l'observa. Il se mit à faire les cent pas dans la cuisine, en essayant d'éviter son regard. « Repense donc à cette première nuit, jusse ici sur le parterre à ces foutus Blancs, et tu verras qui l'est trop tard pour que t'espliques à Esther comment que t'es saint. Ça m'est égal si tu veux vivre sur un mensonge, mais je vois pas de raison pour que tu me fasses souffrir pour ça.

– Tu peux aller raconter aux gens si tu veux, lui lança-t-il avec audace, mais ça fera pas très bon effet pour toi non plus. »

Elle se remit à rire. « Mais c'est pas moi la sainte. Toi, t'es marié et, toi, t'es prédicateur. Qui tu crois que les gens i vont blâmer le plus ? »

Sachant qu'elle avait le dessus encore une fois, il l'enveloppa d'un regard plein de haine où se mêlait aussi son vieux désir.

« Je peux pas t'épouser, tu le sais. Maintenant, qu'est-ce tu veux que je fasse ?

– Non, et je pense que tu m'épouserais pas, même si t'étais libre. Je pense que tu veux pas d'une catin comme Esther pour femme. Esther, c'est jusse pour la nuit, pour quand i fait noir, que personne risque de voir ta sainte personne se salir avec Esther. Esther est jusse assez bonne pour aller accoucher de ton bâtard quéque part dans un fichu bois. C'est pas vrai, révérend ? »

Il ne lui répondit pas. Les mots ne lui venaient pas. Il n'abritait que du silence, comme une tombe.

Elle se leva et s'approcha du seuil de la cuisine où, le dos tourné, elle s'arrêta pour regarder la cour et les rues silencieuses que balayaient encore les pâles lueurs de l'après-midi finissant.

« Mais je pense, poursuivit-elle lentement, que j'ai pas plus envie d'être avec toi que toi avec moi. Je veux pas d'un homme qu'a honte et qu'a peur. Un homme comme ça, i peut pas me faire de bien. » Elle se retourna et lui fit face ; ce fut la dernière fois qu'elle le regarda vraiment et ce regard allait le poursuivre jusqu'à la fin de ses jours. « I a jusse une chose que je veux que tu fasses. Tu fais ça, et on sera quittes.

– Qu'est-ce tu veux que je fasse ? demanda-t-il, honteux.

– Je ferais bien le tour de la ville pour raconter à tout le monde comment qui l'est l'oint du Seigneur. La seule raison que je le fais pas,

c'est passe que je veux pas que ma maman et mon papa i sachent quelle imbécile j'ai fait. J'ai pas honte de ça – j'ai honte de toi – à cause de toi, je découvre une honte que j'ai jamais connue avant. J'ai fauté devant mon Dieu à moi – en permettant à quéqun de me rabaisser comme t'as fait. »

Il ne répondit rien et elle lui tourna le dos encore une fois.

« Je… veux jusse aller quéque part, dit-elle, aller quéque part, avoir mon bébé et me sortir tout ça du crâne. Je veux aller quéque part et me mettre au clair dans ma tête. C'est ce que je veux que tu fasses – et c'est vraiment pas grand-chose. J'imagine qui faut bien un saint homme pour transformer une fille en vraie catin.

– Ma petite, j'ai pas d'argent.

– Eh ben, répliqua-t-elle froidement, t'as sacrément intérêt à en trouver. »

Là-dessus, elle fondit en larmes. Il s'approcha d'elle, mais elle se déroba.

« Si je vais sur le terrain, reprit-il, désemparé, je devrais pouvoir gagner de quoi te faire partir.

– Combien de temps ça va prendre ?

– Un mois peut-être. »

Elle fit non de la tête. « Je vais pas rester dans le coin aussi longtemps. »

Ils demeurèrent silencieux sur le pas de la porte de la cuisine. Esther luttait contre les larmes, Gabriel contre la honte. Il n'avait qu'une idée en tête : « Jésus, Jésus, Jésus. Jésus, Jésus. »

« T'as pas d'économies ? finit-elle par lui demander. J'ai l'impression que t'es marié depuis suffisamment longtemps pour avoir économisé un petit quéque chose ! »

Il se rappela alors que Deborah mettait de l'argent de côté depuis le jour de leur mariage. Elle le rangeait dans une boîte en métal sur le

dessus de l'armoire. Il se fit la réflexion qu'un péché en appelait un autre.

« Oui, dit-il, un peu. Je sais pas combien.

– Apporte-le demain.

– Oui. »

Il la regarda se diriger vers le placard pour y récupérer son chapeau et sa veste. Puis elle revint, habillée pour sortir, passa devant lui sans un mot et descendit les marches basses menant à la cour. Elle ouvrit le petit portail et s'engagea dans la longue rue silencieuse et rougeoyante. Elle marchait sans se presser, la tête basse, comme si elle avait froid. Il resta à l'observer en repensant aux nombreuses fois où il l'avait regardée auparavant, quand elle marchait de manière bien différente et que l'écho de son rire moqueur revenait le narguer.

Il vola l'argent pendant que Deborah dormait et le remit à Esther au matin. Elle donna son congé le jour même, et, une semaine plus tard, elle était partie – à Chicago, déclarèrent ses parents, se trouver un meilleur travail et mener une meilleure vie.

Deborah se fit plus silencieuse que jamais au cours des semaines qui suivirent. Parfois, il était sûr et certain qu'elle s'était rendu compte que l'argent avait disparu et qu'elle savait qu'il l'avait pris – parfois, il était sûr et certain qu'elle ne savait rien. Parfois, il était sûr et certain qu'elle savait tout : le vol, et le motif de ce vol. Mais elle ne disait rien. Au milieu du printemps, il alla prêcher sur le terrain et resta absent trois mois. Quand il revint, il rapporta de l'argent qu'il remit dans la boîte. Pas un sou n'avait été ajouté entre-temps, il ne put donc savoir, de manière sûre et certaine, si Deborah était au courant ou pas.

Il décida de laisser tomber tout cela dans l'oubli et de recommencer sa vie de zéro.

Cependant, l'été lui apporta une lettre, sans nom ni adresse d'expéditeur au dos, mais oblitérée de Chicago. Deborah la lui remit au petit déjeuner, sans paraître avoir remarqué l'écriture ou le tampon, avec un gros paquet de brochures provenant d'une librairie religieuse qu'ils distribuaient l'un comme l'autre toutes les semaines à travers la ville. Elle avait reçu une lettre elle aussi, des nouvelles de Florence, et c'était peut-être ça qui avait détourné son attention.

La lettre d'Esther se terminait par ces mots :

Ce que je pense, c'est que j'ai fait une faute, c'est vrai, et je paye pour à présent. Mais va pas croire que tu vas pas payer – je sais pas quand et je sais pas comment, mais je sais qu'un beau jour tu te retrouveras bien bas. Je suis pas sainte comme toi, mais je sais faire la différence entre le bien et le mal.

Je vais avoir mon bébé et je vais en faire un homme. Je vais pas i lire la Bible et je vais pas l'emmener écouter des sermons. Et, même si i boit fusse de l'alcool frelaté toute sa vie, i sera quand même un meilleur homme que son papa.

« Qu'est-ce qu'elle a à dire, Florence ? » demanda-t-il d'une voix terne, en froissant la lettre entre ses doigts.

Deborah leva les yeux, elle affichait un vague sourire. « Pas grand-chose, mon chéri. Mais on dirait qu'elle va se marier. »

Vers la fin de l'été, il repartit sur le terrain. Il ne supportait plus sa maison, son travail, la ville elle-même – il ne supportait plus d'affronter, jour après jour, les lieux et les gens qu'il connaissait depuis toujours. Il avait tout à coup l'impression qu'ils se moquaient de lui, qu'ils le jugeaient ; il voyait sa faute dans les yeux de tout le monde. Lorsqu'il était en chaire pour prêcher, les fidèles le

regardaient, lui semblait-il, comme s'il n'avait pas le droit d'être là, comme s'ils le jugeaient comme il avait autrefois jugé les vingt-trois anciens. Quand des âmes approchaient de l'autel en pleurant, il n'osait guère se réjouir en repensant à cette âme qui ne s'était pas repentie et dont il devrait, peut-être, rendre compte au jour du jugement.

Il se mit donc à fuir ces gens et ces témoins muets afin de prendre le temps de prêcher ailleurs – afin de secrètement recommencer, façon de parler, depuis le début en recherchant le feu sacré qui l'avait tellement transformé autrefois. Mais il devait découvrir, comme les prophètes avant lui, que la terre entière devenait une prison pour celui qui fuyait le Seigneur. Nulle part, il n'y avait de paix, nulle part de guérison et nulle part d'oubli. À chaque fois qu'il entrait dans une église, il s'apercevait que son péché l'avait précédé. Il se reflétait sur les visages inconnus qui l'accueillaient, il l'interpellait depuis l'autel, il l'attendait, assis sur son siège de prédicateur, alors qu'il montait les marches de la chaire. Installé sur la bible, il le regardait : il n'y avait pas un seul mot dans tout le livre saint qui ne le fît trembler. Quand il parlait de Jean, sur l'île de Patmos, tombé en extase le jour du Seigneur et contemplant des événements passés, présents et à venir en disant : « Que l'homme souillé se souille plus encore », c'était lui qui, en prononçant ces paroles d'une voix puissante, se retrouvait totalement confondu ; quand il parlait de David, le jeune berger élevé par la puissance de Dieu au trône d'Israël, c'était lui qui, alors que les fidèles criaient : « Amen ! » et « Alléluia ! », luttait encore contre ses chaînes ; quand il évoquait le jour de la Pentecôte où l'Esprit saint était descendu sur les apôtres réunis au Cénacle et qu'il les avait fait parler dans des langues de feu, il repensait à son propre baptême et à la façon dont il avait offensé le Saint-Esprit. Non : même si son nom s'étalait en grands caractères sur des affiches, même si on le louait

pour la grande œuvre que Dieu accomplissait à travers lui et même si les fidèles venaient jusqu'à lui, jour et nuit, devant l'autel, il n'y avait, dans la Bible, nulle forfaiture qui égalât la sienne.

Il vit, dans ces errements, à quel point son peuple s'était écarté de Dieu. Ils s'étaient tous détournés du droit chemin et s'étaient égarés dans le désert pour se prosterner devant des idoles d'or et d'argent, de bois et de pierre, faux dieux qui ne pouvaient leur apporter la guérison. La musique qui résonnait dans les villes et les cités où il entrait n'était pas la musique des saints, mais une mélodie infernale qui glorifiait la luxure et méprisait la vertu. Des femmes, dont certaines auraient dû être chez elles pour apprendre la prière à leurs petits-enfants, passaient leurs nuits à tortiller leur corps en d'obscènes alléluias dans des salles de bal remplies de fumée de cigarette et de vapeurs de gin et à chanter pour leur « chéri d'amour ». Et ce chéri d'amour était n'importe quel homme, n'importe quand, matin, midi ou soir – lorsque celui-ci quittait la ville, elles en trouvaient un autre – et on aurait dit que ces hommes auraient pu se noyer dans leur chair tiède sans qu'elles fassent jamais la différence. « Tout cela est là pour toi et, si tu le prends pas, c'est pas ma faute. » Elles se moquaient de lui lorsqu'elles le voyaient – « un beau gars comme toi ? » – et lui disaient connaître une grande Noire capable de lui faire oublier sa Bible. Il les fuyait ; elles lui faisaient peur. Il se mit à prier pour Esther. Il l'imaginait à la place de ces femmes un jour.

Et le sang, dans toutes ces cités qu'il traversait, coulait. Apparemment, il n'était pas de porte, où qu'il aille, derrière laquelle le sang ne réclamait pas, incessamment, un autre sang ; pas de femme, qu'elle chante devant des trompettes provocantes ou qu'elle se réjouisse devant le Seigneur, qui n'ait vu son père, son frère, son amant ou son fils impitoyablement taillé en pièces ; qui n'ait vu sa sœur devenir l'une des pensionnaires du grand bordel des Blancs et

qui n'ait échappé de justesse à ce destin ; pas un homme, qu'il fût prédicateur, iconoclaste, musicien grattant sa guitare dans le crépuscule bleu et solitaire ou soufflant furieusement et extatiquement dans sa trompette dorée, la nuit, qui n'ait été forcé de baisser la tête pour boire l'eau sale des Blancs ; pas un homme dont le sexe n'ait été amoindri à la racine, dont la virilité n'ait été déshonorée, dont la semence n'ait été dispersée dans l'oubli et, pire, dans la honte et la rage mêmes et dans une lutte sans fin. Oui, ils étaient mutilés, ils étaient avilis, leurs noms mêmes n'étaient rien de plus qu'une poussière dispersée avec mépris à travers le théâtre du temps – pour tomber où, pour fleurir où et donner ensuite quel fruit, où ? –, même leurs noms n'étaient pas les leurs. Derrière eux se déployaient les ténèbres, rien que les ténèbres, tout autour d'eux, la destruction et, devant eux, rien sinon le feu – ils formaient un peuple de bâtards, éloigné de Dieu, qui chantait et criait dans le désert !

Pourtant, de manière très étrange et émergeant de profondeurs jusque-là inconnues, sa foi resurgit ; face au mal qu'il voyait, au mal qu'il fuyait, il vit pourtant, telle une bannière éclatante déployée sur le ciel, cette formidable Puissance rédemptrice dont il se devait, jusqu'à la mort, de témoigner ; qu'il ne pouvait nier, même si elle l'écrasait totalement ; même si nul, parmi les vivants, ne la voyait jamais, lui l'avait vue et se devait de garder la foi. Il ne retournerait pas en Égypte à la recherche d'un ami, d'une amante ou d'un fils bâtard : il ne se détournerait pas de Dieu, quelle que fût la touffeur des ténèbres au milieu desquelles Dieu lui dissimulait Son visage. Un jour, Dieu lui adresserait un signe et c'en serait fini des ténèbres – un jour, Dieu le relèverait qui avait accepté qu'il tombe si bas.

Juste après son retour cet hiver-là, Esther revint, elle aussi. Sa mère et son beau-père allèrent dans le Nord chercher son corps sans

vie et son fils vivant. On l'enterra dans le cimetière peu après Noël, durant les derniers jours grisâtres de l'année. Il faisait un froid cruel et le sol était verglacé, comme à l'époque où il l'avait possédée pour la première fois. Debout à côté de Deborah, dont le bras sous le sien ne cessait de grelotter, il regarda descendre en terre le long cercueil tout simple. La mère d'Esther, silencieuse, se tenait à côté de la fosse profonde et s'appuyait sur son mari qui serrait leur petit-fils dans ses bras. Quelqu'un se mit à chanter : « Seigneur, prends pitié, prends pitié, prends pitié » ; et les vieilles pleureuses se rassemblèrent tout à coup autour de la mère d'Esther pour la soutenir. Puis la terre commença à pleuvoir sur le cercueil ; le bébé se réveilla et se mit à brailler.

Gabriel pria alors pour être délivré de son péché mortel. Il pria Dieu de lui adresser un signe un jour pour lui faire savoir qu'il était pardonné. Mais l'enfant braillard du cimetière avait blasphémé, chanté, et avait été réduit au silence éternel avant que Dieu ne lui adresse un signe.

Sous ses yeux, son fils avait grandi sans connaître son père et sans connaître Dieu. Deborah qui, après la mort d'Esther, s'était rapprochée de sa famille lui raconta, dès le tout début, comment Royal était honteusement gâté. Il était, naturellement, la prunelle de leurs yeux, un fait que Deborah n'approuvait guère, mais qui la faisait parfois sourire malgré elle ; et, comme ils disaient, s'il y avait du sang blanc chez lui, ça ne se voyait pas – il était le portrait craché de sa mère.

Le soleil ne se levait ni ne se couchait sans que Gabriel ait vu son fils perdu, malheureux, ou entendu parler de lui ; quant à ce dernier, il paraissait, de jour en jour, porter plus fièrement encore sur son front le funeste destin qui l'attendait. Sous les yeux de Gabriel, il courait en téméraire, tel le fils téméraire de David, vers le désastre

qui le guettait depuis le jour de sa conception. On aurait juré qu'il avait commencé à se pavaner dès l'instant qu'il avait su marcher ; qu'il avait commencé à blasphémer dès l'instant qu'il avait su parler. Gabriel le voyait souvent dans les rues, en train de jouer sur le trottoir avec d'autres garçons de son âge. Un jour qu'il passait, l'un des gamins s'était écrié : « V'là le révérend Grimes », et l'avait salué d'un signe de tête accompagné d'un bref silence respectueux. Mais Royal avait audacieusement fixé le prédicateur droit dans les yeux. Il avait dit : « Comment ça-va-ti, révérend ? » et était parti d'un rire incontrôlable. Gabriel, qui aurait eu envie de sourire au jeune garçon, de s'arrêter et de lui caresser le front, n'avait rien fait de tout cela et avait poursuivi sa route. Dans son dos, il avait entendu Royal lancer dans un murmure bruyant : « Je parie qui l'en a une rudement grande ! » – et, du coup, tous les enfants s'étaient esclaffés. Gabriel avait alors pris conscience des souffrances que sa propre mère avait dû endurer en le voyant vivre dans cette coupable innocence qui menait assurément à la mort et à l'enfer.

« Je me demande, remarqua un jour Deborah mine de rien, pourquoi elle l'a appelé Royal ? Tu penses que c'est le nom à son papa ? »

Gabriel ne se posait pas la question. Il avait un jour confié à Esther que si le Seigneur devait lui donner un fils, il l'appellerait Royal, parce que la lignée des fidèles était une lignée royale – son fils serait un enfant royal. Et elle s'en était souvenue alors qu'elle l'expulsait de son ventre ; alors même qu'elle poussait peut-être son dernier souffle, elle s'était moquée de lui et de son père en lui donnant ce prénom-là. Elle était donc morte en le haïssant ; elle était partie pour l'éternité en le maudissant, lui et ses descendants.

« Je pense, finit-il par répondre, que ce doit être le nom à son papa – à moins qui i aient jusse donné ce nom à l'hôpital dans le

Nord… après qu'elle soye morte.

– Sa grand-mère, sœur McDonald – Deborah était en train d'écrire une lettre et lui parlait sans le regarder –, eh ben, elle pense que ça devait être un des gars qui passaient toujours par ici en allant vers le Nord et qui cherchaient du travail en chemin – tu sais ? Ces nègres-là, i tiennent pas en place – enfin, elle pense que c'est un de ceux-là qu'a mis Esther dans le pétrin. Elle dit qu'Esther serait jamais allée dans le Nord si c'était pas pour essayer de retrouver le papa à ce gamin. Parce qu'elle était déjà dans le pétrin quand elle est partie d'ici – et elle releva le nez de sa lettre un instant –, ça, c'est certain.

– Je pense », répéta-t-il, gêné par le bavardage inhabituel de sa femme mais n'osant pas l'interrompre trop brutalement. Il songeait à Esther, si vivante et si impudique dans ses bras, qui gisait froide et raide dans la terre.

« Et sœur McDonald, elle dit, poursuivit-elle, qu'elle est partie avec jusse un tout petit peu d'argent ; qui n'ont été obligés di envoyer de l'argent tout le temps qu'elle a été là-bas, surtout vers la fin. On en causait hier encore – elle dit qu'on dirait qu'Esther elle a décidé du jour au lendemain qui fallait qu'elle y aille et que rien aurait pu l'arrêter. Et elle dit qu'elle a pas voulu se mettre en travers du chemin à la gamine – mais que si l'avait su qui avait un problème, l'aurait jamais accepté que, cette gamine, elle lève le pied.

– Moi, ça me paraît bizarre, marmonna-t-il sans trop savoir ce qu'il racontait, qu'elle ait pas flairé quéque chose.

– Voyons, elle a pas flairé quéque chose parce qu'Esther elle i disait toujours tout, à sa mère – i avait pas de gêne entre elles –, elles étaient comme deux femmes ensemble. À ce qu'elle dit, l'aurait jamais imaginé qu'Esther elle se serait ensauvée loin d'elle le jour qu'elle s'est retrouvée dans le pétrin. » Les yeux remplis d'une étrange

pitié, d'une pitié amère, elle porta son regard vers l'extérieur, sans s'arrêter sur lui. « La pauvre, l'a dû drôlement souffrir.

– Je vois pas à quoi ça sert que sœur McDonald et toi vous passiez votre temps à causer de ça, répliqua-t-il alors. Ça fait rudement longtemps ; le gamin est déjà bien grand.

– C'est vrai, répondit-elle en baissant de nouveau la tête, mais y a des choses, on dirait, on peut pas les oublier comme le vent.

– À qui que t'écris ? » demanda-t-il, soudainement aussi oppressé par son silence qu'il l'avait été par son bavardage.

Elle releva la tête. « J'écris à ta sœur Florence. T'as quéque chose que tu veux que ji dise ?

– Non. Dis-i jusse que je prie pour elle.

Royal avait seize ans quand la guerre éclata, et tous les jeunes gens, d'abord les fils des nantis, puis les fils de sa communauté, se virent disséminés en pays étrangers. Toutes les nuits, Gabriel tombait à genoux et priait afin que Royal ne soit pas obligé de partir.

« Mais, à ce que j'entends, i veut partir, lui dit Deborah. Sa grand-maman me dit qui i en fait voir de toutes les couleurs parce qu'elle veut pas le laisser s'engager.

– On dirait, déclara Gabriel d'un ton maussade, que ces jeunes gens i seront pas contents tant qui pourront pas tous aller se faire estropier ou massacrer.

– Voyons, i sont comme ça, les jeunes, tu le sais bien, répliqua Deborah allègrement. On peut jamais rien leur dire – et, quand i comprennent, c'est trop tard. »

Il s'aperçut qu'à chaque fois que Deborah lui parlait de Royal une peur, au fond de lui, écoutait et attendait. Il avait souvent pensé à lui ouvrir son cœur. Mais elle ne lui en avait jamais donné l'occasion, n'avait jamais rien dit qui aurait pu le pousser à recourir à l'humilité

apaisante de la confession – ou lui permettre enfin de lui dire combien il la détestait pour sa stérilité. Elle lui demandait ce qu'elle donnait – rien – rien, en tout cas, qu'il aurait pu lui reprocher. Elle tenait sa maison et partageait son lit ; elle rendait visite aux malades, comme elle l'avait toujours fait, et réconfortait les mourants, comme elle l'avait toujours fait. Le mariage dont il avait cru qu'il allait lui valoir les quolibets de tous s'était tellement imposé, aux yeux de tout le monde, que personne ne pouvait plus imaginer, pour l'un comme pour l'autre, un autre état ou une autre union. Même la faiblesse de Deborah, qui s'aggravait avec les années et l'obligeait à garder le lit de plus en plus souvent, ainsi que sa stérilité et son déshonneur passé avaient fini par apparaître comme des preuves mystérieuses de sa totale sujétion à Dieu.

Après cette dernière remarque, il dit : « Amen » prudemment et s'éclaircit la gorge.

« Moi, je trouve, poursuivit-elle avec la même allégresse, que des fois i me fait penser à toi quand t'étais jeune. »

Bien qu'il sentît ses yeux posés sur lui, Gabriel ne la regarda pas, mais attrapa sa bible et l'ouvrit. « Les jeunes gens sont tous pareils tant que Jésus les a pas changés dans leur cœur. »

Royal n'alla pas à la guerre, mais partit, cet été-là, travailler comme docker dans une autre ville. Gabriel ne le revit plus jusqu'à la fin des hostilités.

Ce jour-là, un jour qu'il ne devait jamais oublier, il sortit acheter, une fois son travail terminé, des médicaments pour Deborah, au lit avec une douleur dans le dos. La nuit n'était pas encore tombée et les rues étaient grises et désertes – à part, çà et là, des Blancs, par groupes de six, éclairés par les lumières d'une salle de billard ou d'une taverne. À chaque fois qu'il passait devant un de ces groupes, les hommes faisaient silence et le dévisageaient avec insolence,

démangés par l’envie de tuer ; mais il ne disait rien, baissait la tête, et de toute façon, ils savaient qu’il était prédicateur. Il n’y avait pas un seul Noir dans les rues, à part lui. On avait découvert, le matin même, juste à la périphérie de la ville, le cadavre d’un soldat, l’uniforme en lambeaux aux endroits où il avait été flagellé et la chair entaillée, à vif, au milieu de la peau noire. Il gisait, face contre terre, au pied d’un arbre, les ongles plantés dans le sol griffé. Quand on le retourna, il y avait, dans ses yeux fixés sur le ciel, une expression de stupeur et de terreur et il avait la bouche grande ouverte ; son pantalon, trempé de sang, était déchiré et, exposée à l’air froid et blanc du matin, l’épaisse toison noire et rouille de son ventre était tout emmêlée tandis que sa blessure paraissait palpiter encore. On l’avait ramené chez lui en silence et il reposait à présent derrière des portes closes, entouré des siens en vie qui pleuraient, priaient et rêvaient de vengeance tout en attendant la prochaine atrocité. Pour l’heure, quelqu’un cracha sur le trottoir aux pieds de Gabriel, mais il poursuivit sa route, sans se laisser démonter, et entendit une voix derrière lui expliquer dans un murmure de reproche que le prédicateur était un bon nègre qui ne causerait sûrement aucun problème. Il se prit à espérer que personne ne lui adresserait la parole, qu’il ne serait pas obligé de sourire à ces visages de Blancs si connus. Tout en marchant, plus raide qu’un piquet tellement il était sur ses gardes, il priait comme sa mère le lui avait appris pour que triomphe la bonté ; il rêvait pourtant du jour où il sentirait le front d’un Blanc contre sa chaussure, et où il s’acharnerait dessus jusqu’au moment où la tête se mettrait à ballotter au bout d’un cou brisé et où son pied ne rencontrerait plus qu’un flot de sang. Il était en train de se dire que ce ne pouvait être que la main de Dieu qui avait éloigné Royal, parce qu’ils l’auraient sûrement tué s’il était resté là, quand, à un coin de rue, il tomba nez à nez avec lui.

Large d'épaules et svelte, Royal était maintenant aussi grand que Gabriel. Il portait un costume neuf, bleu, avec de larges rayures bleues, et charriait sous le bras un paquet enveloppé dans du papier kraft et attaché par une ficelle. Gabriel et lui se dévisagèrent une seconde sans se reconnaître. Royal fixa Gabriel avec une hostilité très nette avant de le remettre, d'ôter sa cigarette de ses lèvres et de dire avec une politesse chagrine : « Comment ça-va-ti, monsieur ? » Il avait la voix rauque et son haleine sentait légèrement le whisky.

Mais Gabriel ne parvint pas à lui répondre tout de suite ; il fit un effort pour reprendre son souffle, puis lança : « Comment ça-va-ti ? » Et ils restèrent plantés là, à ce coin de rue désert, comme si tous les deux attendaient que l'autre dise quelque chose de la plus grande importance. Puis, au moment où Royal allait s'éloigner, Gabriel repensa aux Blancs, répandus partout à travers la ville.

« Mon garçon, s'écria-t-il, t'as perdu la tête ? Tu sais pas que t'as rien à faire par ici, à te promener comme ça ? »

Royal le regarda avec de grands yeux, sans trop savoir s'il lui fallait rire ou se fâcher, et Gabriel reprit, plus gentiment : « Je veux jusse dire que tu ferais mieux d'être prudent, mon fils. I a que des Blancs en ville, aujourd'hui. N'ont tué… la nuit dernière… »

Il ne put continuer. Il vit, comme dans une vision, le corps de Royal, lourdement étalé par terre, figé à jamais, et les larmes l'aveuglèrent.

Le visage attentif de Royal reflétait une compassion distante et furieuse.

« Je sais, déclara-t-il avec brusquerie, mais i vont pas m'embêter. N'ont eu leur nègre pour cette semaine. Et puis, je vais pas loin. »

C'est alors que le coin de rue où ils se trouvaient parut soudain tanguer sous le poids d'un danger mortel. L'espace d'un moment, ce fut comme si la mort et la destruction leur fonçaient dessus : deux

Noirs seuls dans la ville ténébreuse et silencieuse où les Blancs rôdaient comme des lions – sur quelle pitié auraient-ils pu compter si on les avait surpris là en train de bavarder ? On les aurait sûrement accusés de chercher à se venger. Désireux de sauver son fils, Gabriel s'écarta.

« Dieu te bénisse, mon garçon, dit-il. Dépêche-toi maintenant.

– Voui, répondit Royal, merci. » Il s'éloigna, s'apprêta à passer le coin de la rue, puis se retourna vers Gabriel. « Mais faites attention, vous aussi », dit-il. Et il sourit.

Il passa le coin de la rue et Gabriel écouta le bruit de ses pas décroître dans la nuit. Le silence les absorba ; il n'entendit pas la moindre voix s'élever pour tailler Royal en pièces ; il régna bientôt un calme total.

Moins de deux ans plus tard, Deborah lui annonça que son fils était mort.

John essayait de prier à présent. Il y avait beaucoup de bruit autour de lui, un bruit où les pleurs et les chants se confondaient avec les prières. C'était sœur McCandless – seule à chanter ou presque, car les autres n'arrêtaient pas de gémir et de crier – qui conduisait ce cantique qu'il connaissait depuis toujours :

Seigneur, je me suis mis en route, Seigneur,
J'ai chaussé mes souliers.

Sans lever les yeux, il la voyait debout à la place consacrée, la tête rejetée en arrière, les paupières closes, le pied martelant le sol, implorant Jésus pour les fidèles en quête de vérité. Elle ne ressemblait pas du tout à la sœur McCandless qui venait parfois leur rendre visite, à la femme qui s'en allait travailler tous les jours chez des Blancs du centre-ville, qui rentrait chez elle le soir et grimpait

avec tant de lassitude son grand escalier tout sombre. Non, son visage était transfiguré à présent et tout son être était transformé par la puissance de son salut.

« Le salut est une réalité, lui dit une voix. Dieu est une réalité. La mort peut survenir n'importe quand, pourquoi hésiter ? C'est maintenant qu'il faut chercher le Seigneur et le servir. »

Le salut était une réalité pour tous ceux qui se trouvaient là et il pouvait le devenir pour lui. Il n'avait qu'à tendre la main et Dieu le toucherait. Il n'avait qu'à crier et Dieu l'entendrait. Tous les gens qui l'entouraient maintenant, qui criaient avec une joie qui le dépassait tellement, avaient autrefois vécu en pécheurs, comme lui aujourd'hui – et ils avaient crié et Dieu les avait entendus et les avait délivrés de tous leurs problèmes. Et ce que Dieu avait fait pour d'autres, Il pouvait aussi le faire pour lui.

Mais – Il les avait délivrés de *tous* leurs problèmes ? Pourquoi sa mère pleurait-elle ? Pourquoi son père se renfrognait-il ? Si le pouvoir de Dieu était si grand, pourquoi leurs vies étaient-elles si tourmentées ?

Il n'avait jamais essayé de réfléchir à leurs problèmes avant ; ou plutôt, il ne les avait jamais abordés dans un cadre aussi étroit. Ils avaient toujours été là, derrière lui peut-être, durant toutes ces années, mais il ne s'était jamais retourné pour les affronter. Désormais, ils étaient là devant lui, à le fixer, il ne pourrait plus jamais leur échapper et leur bouche s'était démesurément agrandie. Elle était prête à l'avaler. Seule la main de Dieu pouvait le délivrer. Pourtant, en l'espace de quelques secondes, il comprit plus ou moins, au vacarme que faisait la tempête qui se levait si douloureusement en lui et qui dévastait – pour toujours ? – le paysage inconnu et pourtant confortable de son esprit, que la main de Dieu le conduirait sûrement vers cette bouche patiente qui le fixait, ces mâchoires béantes, ce

souffle de feu. Il serait emmené vers les ténèbres, et dans les ténèbres il resterait ; jusqu'à ce que, au terme d'une éternité, la main de Dieu ne s'abaisse pour l'élever ; lui, John, qui, après être resté dans les ténèbres, ne serait plus lui-même mais un homme nouveau. Il serait à tout jamais transformé, comme on disait ; semé dans l'ignominie, il ressusciterait dans la gloire : il connaîtrait une nouvelle naissance.

Il ne serait plus alors le fils de son père, mais le fils de son Père céleste, le Roi. Il n'aurait plus alors à avoir peur de son père, car il pourrait passer au-dessus de lui et soumettre, pour ainsi dire, leur querelle au ciel – et au Père qui l'aimait, qui s'était fait homme afin de mourir pour lui. Son père et lui seraient alors égaux au regard de Dieu et dans l'amour qu'il leur portait. Alors, il ne pourrait plus le battre, ni le mépriser ni se moquer de lui – lui, John, l'oint du Seigneur. Alors, il pourrait lui parler comme un homme parle à un autre homme – comme un fils parlait à son père, pas en tremblant mais avec une tendre confiance, pas avec haine mais avec amour. Son père ne pourrait le rejeter, lui que le Seigneur aurait appelé auprès de lui.

Pourtant, tout flageolant, il comprit que ce n'était pas ce qu'il voulait. Il ne voulait pas aimer son père ; il voulait le détester, chérir cette haine et, un jour, lui donner des mots. Il ne voulait pas du baiser de son père – il n'en voulait plus, lui qui avait reçu tant de coups. Il ne pouvait imaginer à l'avenir, et quelle que fût la manière dont il pourrait changer, avoir envie de prendre sa main. La tempête qui faisait rage en lui ce soir ne pouvait déraciner cette haine, l'arbre le plus puissant qui fût dans tout le pays de John, la seule chose qui lui restait ce soir au milieu du déluge qui l'habitait.

Dans son trouble et sa fatigue, il baissa la tête davantage encore devant l'autel. Oh, si seulement son père pouvait mourir ! – et la route devant John s'ouvrir, comme elle devait être ouverte pour

d’autres. Pourtant, jusque dans la tombe même, il le haïrait ; son père aurait beau changer d’état, il resterait toujours son père. Comme acte de châtiment, de justice, de vengeance, la tombe ne suffisait pas. L’enfer éternel, continuel, perpétuel, à jamais inextinguible, voilà le sort que son père aurait mérité ; avec John pour regarder, s’attarder, sourire et rire tout fort en entendant enfin les cris de souffrance de son père.

Et, même alors, ce ne serait pas fini. *Le père éternel*.

Oh, mais il nourrissait de mauvaises pensées – mais, ce soir, il s’en moquait. Quelque part, dans cette tornade, dans la noirceur de son cœur, dans cette tempête, il y avait quelque chose… quelque chose qu’il lui fallait découvrir. Il n’arrivait pas à prier. Son esprit ressemblait à l’océan lui-même : agité et trop profond pour que le plus courageux des hommes s’y risque, il rejetait de temps à autre, pour surprendre le regard, des trésors et des débris depuis longtemps oubliés au fond – des os, des bijoux, de fantastiques coquillages, de la chair devenue gelée, des yeux devenus perles. Et, en suspens dans les ténèbres qui l’entouraient, il était à la merci de ces eaux déchaînées.

Au matin de ce jour-là, quand Gabriel s’éveilla et s’en alla travailler, le ciel était bas et presque noir et l’air pratiquement irrespirable. Tard dans l’après-midi, le vent se leva, les cieux s’ouvrirent et la pluie se mit à tomber. La pluie tombait comme si, une fois encore, le Seigneur eût été convaincu de l’utilité d’un déluge. Celui-ci chassait le vagabond accablé, consignait les gamins à la maison, léchait avec une rage effrayante les murs hauts et solides aussi bien que les murs des appentis et les murs des cases, cinglait l’écorce et les feuilles des arbres, piétinait l’herbe épaisse et cassait les tiges des fleurs. Le monde s’obscurcissait à tout jamais, partout, et les fenêtres ruisselaient comme si leurs vitres supportaient toutes les

larmes de l'éternité et menaçaient à tout instant d'imploser face à cette force incontrôlable qui s'abattait si brutalement sur la terre. Gabriel traversa ces masses d'eau déchaînées (qui n'avaient cependant pas réussi à purifier l'atmosphère) pour regagner la maison où Deborah l'attendait couchée dans le lit qu'elle ne se risquait plus que très rarement à quitter.

Il n'était pas rentré depuis cinq minutes qu'il se rendit compte que quelque chose avait changé dans le silence de Deborah : quelque chose attendait dans le silence, prêt à bondir.

Assis à la table où il mangeait le repas qu'elle lui avait péniblement préparé, il la regarda et lui demanda : « Comment tu te sens aujourd'hui, patronne ?

– Comme d'habitude, répondit-elle en souriant. Pas mieux, pas pire.

– On va demander à la communauté de prier pour toi, qu'on te remette sur pied. »

Elle ne dit rien et il reporta son attention sur son assiette. Mais elle ne le quittait pas des yeux ; il releva la tête.

« J'ai appris des nouvelles rudement mauvaises aujourd'hui, dit-elle lentement.

– Qu'est-ce t'as appris ?

– Sœur McDonald est passée cet après-midi, et Dieu sait qu'elle était dans un état, que ça faisait pitié. » Pétrifié, il la regarda en ouvrant de grands yeux. « Elle a reçu une lettre aujourd'hui qui i disait que son petit-fils, tu sais, le fameux Royal, i s'est fait tuer à Chicago. On dirait vraiment que, le Seigneur, L'a jeté un sort à cette famille. D'abord la mère, et maintenant le fils. »

Pendant un moment, il ne put que la fixer d'un air stupide, tandis que, dans sa bouche, les aliments lui devenaient lentement pénibles, secs. Dehors, les armées de la pluie passaient à l'offensive et les

éclairs brillaient derrière la fenêtre. Il essaya alors d'avaler et sentit son cœur se soulever. Il se mit à trembler. « Oui, dit-elle sans le regarder cette fois, ça faisait à peu près un an qui vivait à Chicago, jusse à boire et à faire le malin – et sa grand-maman, elle m'a dit qu'on dirait comme quoi i s'est mis à jouer une nuit avec des nègres du Nord et qui en a un qui s'est fâché passe qui pensait que, le gamin, i cherchait à le filouter et qui l'a sorti son couteau et qui l'a poignardé. L'a poignardé dans la gorge et, elle m'a dit, l'est mort jusse là par terre dans cette taverne, l'ont même pas eu le temps de l'emmener à l'hôpital. » Elle se tourna dans son lit et regarda Gabriel. « Le Seigneur, L'a vraiment donné à cette pauvre femme une croix drôlement lourde à porter. »

Il essaya alors de parler ; il pensait au cimetière où Esther était enterrée et au premier cri de Royal. « Elle va le ramener ici ? »

Elle ouvrit de grands yeux. « Ici ? Chéri, l'ont déjà collé dans le champ au potier, dans le cimetière aux pauvres. Personne i verra plus jamais ce pauvre gamin. »

Assis à la table, il céda alors aux larmes, sans un bruit, le corps tout entier secoué de sanglots. Elle le regarda un long moment et, finalement, il appuya sa tête contre la table, renversa sa tasse de café dans le mouvement et se mit à pleurer tout fort. On aurait dit qu'il y avait des larmes partout, que les eaux de la douleur s'étaient abattues sur le monde ; Gabriel pleurait, la pluie tambourinait contre le toit et les fenêtres, le café dégoulinait au coin de la table. Deborah finit par demander : « Gabriel… ce Royal, c'était ta chair et ton sang, pas vrai ?

– Oui, répondit-il, heureux malgré sa douleur d'entendre ses mots tomber de ses lèvres, c'était mon fils. »

Le silence se fit de nouveau. Puis : « Et t'as fait partir cette fille, hein ? Avec l'argent de la boîte ?

– Oui, oui.

– Gabriel, pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi tu l'as laissée partir et mourir, toute seule ? Pourquoi t'as jamais rien dit ? »

Cette fois, il ne put répondre. Il ne put lever la tête.

« Pourquoi ? insista-t-elle. Chéri, je t'ai jamais demandé. Mais j'ai le droit de savoir – en plus, toi qui voulais tellement un fils ? »

Tremblant, il se leva, s'approcha lentement de la fenêtre et regarda dehors.

« J'ai demandé à mon Dieu de me pardonner. Mais je voulais pas du fils d'une catin.

– Esther était pas une catin, dit-elle tranquillement.

– Elle était pas ma femme. Je pouvais pas en faire ma femme. I avait déjà toi – il prononça ces derniers mots avec fiel –, et Esther, elle pensait pas au Seigneur – elle m'aurait entraîné tout droit en enfer avec elle.

– L'a presque réussi.

– Le Seigneur, I m'a retenu, poursuivit-il en prêtant l'oreille au tonnerre, en surveillant les éclairs. L'a tendu la main et m'a retenu. » Puis, au bout d'un moment, il se retourna : « J'aurais rien pu faire d'autre, cria-t-il, qu'est-ce j'aurais pu faire d'autre ? Où ce que j'aurais pu aller avec Esther, moi, un prédicateur en plus ? Et qu'est-ce j'aurais fait de toi ? » Il la regarda, cette vieille Noire, patiente, qui sentait la maladie, la vieillesse et la mort. « Ah, s'écria-t-il sans cesser de pleurer, je parie que t'as été drôlement heureuse aujourd'hui, patronne, pas vrai ? Quand elle t'a dit que Royal, mon fils, l'était mort. T'as jamais eu un fils, toi. » Il se tourna de nouveau vers la fenêtre. Puis : « Depuis quand tu sais tout ça ?

– Depuis le soir, i a bien longtemps, où qu'Esther est venue à l'église.

– Tu penses à mal. Je l'avais pas touchée à l'époque.

– Non, répondit-elle lentement, mais, moi, tu m’avais déjà touchée. »

Il s’écarta un peu de la fenêtre et vint se poster au pied de son lit pour la regarder.

« Gabriel, toutes ces années, j’ai prié le Seigneur qui me change dans mon corps et qui me fasse pareille comme les autres femmes, toutes les autres femmes avec qui t’allais tout le temps. » Elle était très calme ; son visage était très amer et patient. « On dirait que c’était pas Sa volonté. On dirait que j’ai pas pu trouver moyen d’oublier… comment qui m’avaient traitée, des années avant, quand j’étais qu’une gamine. » Elle s’interrompit et détourna les yeux. « Mais, Gabriel, si t’avais dit quéque chose, même après que, cette pauvre fille, elle était enterrée, si t’avais voulu reconnaître ce pauvre garçon, je m’aurais pas occupé du tout du qu’en-dira-t-on, ni de où qu’on aurait peut-être dû partir, ni de rien. Je l’aurais élevé comme mon fils, je jure devant mon Dieu que je l’aurais fait – et peut-être qui serait encore en vie maintenant.

– Deborah, demanda-t-il, t’as pensé quoi pendant tout ce temps ? »

Elle sourit. « J’ai pensé qui vaut mieux commencer à trembler quand le Seigneur I te donne ce que ton cœur i désire. » Elle s’interrompit. « Toi, je t’ai voulu depuis le jour où j’ai voulu quéque chose. Et puis je t’ai eu. »

Il repartit à la fenêtre, le visage ruisselant de larmes.

« Chéri, dit-elle d’une voix changée, plus forte, tu ferais mieux de prier le Seigneur qui te pardonne. Tu ferais mieux de pas arrêter tant qui t’aura pas fait savoir qui t’a pardonné.

– Oui, répondit-il dans un soupir, je vais continuer à attendre le Seigneur. »

Il n’y eut plus alors que le silence, à part la pluie. Il pleuvait à seaux ; il pissait, comme on dit, des fourches et des petits de nègres. Un éclair déchira le ciel et le tonnerre claqua.

« Écoute, dit Gabriel. Dieu parle. »

Lentement, il se releva, car la moitié de l’église était debout : sœur Price, sœur McCandless et mère Washington ; assise sur son siège, la jeune Ella Mae observait Elisha par terre. Florence et Elizabeth étaient toujours à genoux ; et John aussi.

En se relevant, Gabriel repensa à la manière dont Dieu l’avait conduit jusqu’à cette église, il y avait si longtemps, et comment Elizabeth, une nuit après qu’il avait prêché, avait remonté la longue allée qui menait à l’autel pour se repentir, devant Dieu, de son péché. Puis ils s’étaient mariés, car il l’avait crue lorsqu’elle lui avait dit qu’elle avait changé – et elle avait été le signe, elle et son enfant sans nom, que, durant tant d’années difficiles, il avait attendu devant le Seigneur. Quand il les avait vus, ça avait été comme si le Seigneur lui avait rendu ce qu’il avait perdu.

Tandis qu’il priait, avec les autres, au nom d’Elisha terrassé, John se releva. Il jeta un coup d’œil renfrogné, endormi et étourdi sur Elisha et les autres, en frissonnant un peu comme s’il avait froid ; puis il sentit le regard de son père et releva la tête vers lui.

Au même moment, sous la Puissance de l’Esprit saint, Elisha, par terre, se mit à parler dans une langue de feu. Pendant que l’Esprit saint parlait, John et son père se dévisagèrent, muets et pétrifiés de stupeur comme quelque chose, entre eux, prenait vie. Gabriel n’avait encore jamais vu une telle expression sur le visage de John ; c’était Satan qui regardait par les yeux de John pendant que l’Esprit saint parlait ; pourtant, le regard intense de John, ce soir, en rappelait d’autres à Gabriel : celui de sa mère quand elle le battait, de Florence

quand elle se moquait de lui, de Deborah quand elle priait pour lui, d'Esther et de Royal, d'Elizabeth avant que Roy ne l'outrage, ce soir, et de Roy quand il avait dit : « Espèce de salopard de nègre. » Or, John ne baissa pas les yeux, mais parut vouloir scruter à tout jamais le fond de l'âme de Gabriel. Gabriel, qui avait du mal à croire que John ait pu devenir aussi effronté, posa un regard furieux et horrifié sur le présomptueux bâtard d'Elizabeth, soudain si rompu au mal. Il manqua lever la main sur lui, mais ne fit pas un geste parce qu'il y avait Elisha, par terre, entre eux. Alors, en silence, il lui ordonna : « Mets-toi à genoux. » John se détourna brusquement, comme s'il le maudissait à travers ce geste, et se remit à genoux devant l'autel.

3

La prière d’Elizabeth

Seigneur, si seulement j’avais pu mourir
En terre d’Égypte !

Pendant qu’Elisha parlait, Elizabeth eut l’impression que c’était à son cœur que le Seigneur s’adressait, que c’était à elle que cette vibrante visite était destinée et que si elle voulait bien avoir assez d’humilité pour écouter, Dieu lui donnerait l’interprétation de ce message. Cette conviction ne la remplissait pas de joie, mais de peur. Elle redoutait ce que Dieu risquait de dire : quel mécontentement, quelle condamnation Sa bouche n’allait-elle pas lui signifier, quelles nouvelles épreuves n’allait-elle pas lui prédire ?

Puis Elisha se tut, se releva et alla se rasseoir au piano. Tout autour d’elle s’élevaient des chants en sourdine et, pourtant, elle attendait. Dans son imagination tremblotait, au milieu d’une lumière semblable à celle d’un feu, le visage de John qu’elle avait mis au monde tellement à contrecœur. C’était pour sa délivrance qu’elle pleurait ce soir afin qu’il puisse dépasser l’indicible colère et accéder à un état de grâce.

Ils chantaient :

Faut-il vraiment que Jésus porte la croix tout seul,
Et les hommes rien du tout ?

Les doigts hésitants, presque réticents, Elisha cherchait à retrouver la mélodie au piano. Elizabeth qui luttait aussi contre une grande réticence, se contraignit à dire : « Amen » tandis que la voix de mère Washington entonnait le répons :

Non, il y a une croix pour tous,
Et une croix pour moi.

Elle entendit des pleurs tout près d'elle – était-ce Ella Mae ? ou Florence ? ou l'écho, amplifié, de ses propres larmes ? Le cantique étouffait ces pleurs. Ce cantique, elle le connaissait depuis toujours, elle avait grandi avec, mais jamais encore elle ne l'avait compris aussi bien. Il emplissait l'église, comme si l'endroit était devenu une simple caverne, un vide renvoyant l'écho des voix qui l'avait amenée jusqu'à ce lieu obscur. Autrefois, sa tante le chantait tout le temps, tout bas et d'une voix rauque, avec une fierté implacable :

Je porterai la sainte croix
Jusqu'à ce que la mort me délivre,
Puis je rentrerai chez moi où une couronne m'attendra,
Car il y a une couronne pour moi.

C'était probablement une très vieille femme maintenant, toujours aussi sévère, qui chantait ce cantique dans la minuscule maison du Maryland où elles avaient vécu si longtemps ensemble, Elizabeth et elle. Elle ne savait rien du déshonneur de sa nièce – dans ses lettres, Elizabeth ne lui avait parlé de John que longtemps après son mariage

avec Gabriel et le Seigneur n’avait jamais permis à sa tante de venir à New York. Sa tante avait toujours prédit qu’Elizabeth tournerait mal, vu qu’elle était orgueilleuse, vaniteuse et écervelée comme pas deux et qu’on lui avait laissé la bride sur le cou durant toutes ses jeunes années.

Dans l’ordre des catastrophes qui avaient marqué la fin de l’enfance d’Elizabeth, sa tante était arrivée en second. Avant, alors qu’elle avait huit ans, presque neuf, sa mère était morte, événement qu’Elizabeth n’avait pas tout de suite considéré comme une catastrophe, étant donné qu’elle ne l’avait guère connue et qu’elle ne l’avait assurément jamais aimée. Sa mère, une belle femme au teint très clair et à la santé délicate, passait la majeure partie de son temps au lit à lire des opuscules de spiritisme sur les bienfaits de la maladie et à se plaindre de ses souffrances au père d’Elizabeth. D’elle, Elizabeth se rappelait seulement qu’elle avait la larme facile et qu’elle sentait le lait tourné – c’était peut-être sa troublante couleur de peau qui faisait qu’Elizabeth pensait à du lait à chaque fois qu’elle la prenait dans ses bras. Pourtant, elle ne le faisait pas très souvent. Elizabeth soupçonna très tôt que c’était parce qu’elle était bien plus noire qu’elle et, naturellement, beaucoup moins belle. Devant sa mère, elle se montrait timide, abattue, renfrognée. Elle ne savait pas comment répondre aux questions stupides qu’elle lui posait d’une voix aiguë en feignant un furieux souci maternel ; quand elle donnait un baiser à sa mère ou qu’elle se soumettait à son baiser, Elizabeth n’arrivait pas à faire semblant d’être poussée par autre chose qu’un pénible sens du devoir. Bien entendu, son attitude plongeait sa mère dans une sorte de fureur perplexe et elle ne cessait de répéter à Elizabeth qu’elle était une enfant « dénaturée ».

Il en allait tout autrement avec son père ; il était – et jamais Elizabeth n’avait pensé à lui autrement – jeune, beau, gentil et

généreux et il aimait sa fille. Il lui disait qu'elle était la prunelle de ses yeux, la chérie de son cœur et certainement la plus jolie jeune dame du pays. Quand elle était avec lui, elle se pavanait et se donnait des airs de reine : et elle n'avait peur de rien, sinon du moment où il lui dirait qu'il était temps d'aller au lit, ou qu'il fallait qu'il « y aille ». Il la couvrait de cadeaux, lui achetait des vêtements et des jouets, l'emmenait, le dimanche, faire de grandes promenades à travers la campagne ou au cirque, s'il y en avait un en ville, ou à un spectacle de marionnettes. Il avait la peau noire comme Elizabeth et il était gentil et orgueilleux ; il ne s'était jamais fâché contre elle, mais elle l'avait parfois vu se fâcher contre d'autres gens – sa mère, par exemple, et, après, bien sûr, sa tante. Sa mère était toujours fâchée et Elizabeth n'y prêtait pas attention ; et, après, sa tante aussi l'était perpétuellement et Elizabeth apprit à s'y faire : mais, à l'époque, elle aurait préféré mourir plutôt que de voir son père se fâcher contre elle.

Lui non plus, il n'avait jamais eu vent de son déshonneur ; quand ça lui était arrivé, elle n'avait pas su comment le lui dire, comment lui causer un chagrin pareil alors qu'il avait déjà tellement souffert. Plus tard, quand elle lui aurait volontiers confié la vérité, il y avait déjà longtemps qu'il ne risquait plus de s'en préoccuper, longtemps qu'il reposait sous le sol muet.

Au milieu des pleurs et des cantiques qui l'entouraient, elle repensait à lui et se disait qu'il aurait adoré son petit-fils qui, par bien des côtés, lui ressemblait tant. Peut-être était-ce une projection de son imagination, mais elle n'avait pas l'impression de se raconter d'histoires quand, à certains moments, il lui semblait discerner chez John l'écho, curieusement lointain et déformé, de la gentillesse de son père, de sa façon de rire – il rejetait la tête en arrière et les années qui marquaient son visage s'effaçaient, ses yeux pleins de

douceur s'adoucissaient et les coins de sa bouche remontaient comme chez un petit garçon – et de cet orgueil dévastateur derrière lequel il se réfugiait lorsqu'il était confronté à la méchanceté d'un tiers. C'était lui qui lui avait conseillé de pleurer – si elle pleurait – en cachette ; de ne jamais donner aux autres la possibilité d'être témoin de son chagrin, de ne jamais faire appel à la pitié d'autrui ; et, s'il fallait mourir, d'aller de l'avant et de mourir, mais sans plier. Il lui avait dit tout cela une des dernières fois où elle l'avait vu, quand on l'avait envoyée à des kilomètres de là, dans le Maryland, vivre avec sa tante. Au cours des années qui avaient suivi, elle avait eu l'occasion de repenser à ces conseils et le temps, finalement, de découvrir en elle-même les profondes rancœurs qui avaient dicté ces paroles à son père.

Car, à la mort de sa mère, son univers s'était effondré ; sa tante, la sœur aînée de sa mère, qui s'était déplacée pour la circonstance, avait été scandalisée par la vanité et la futilité d'Elizabeth et avait immédiatement décrété que son père n'était pas digne d'élever un enfant, surtout, comme elle le formula de manière obscure, une innocente petite fille. Ce fut cette décision, qu'Elizabeth ne lui pardonna pas durant de nombreuses années, qui provoqua la troisième catastrophe, la séparation d'avec son père – d'avec tout ce qu'elle aimait sur Terre.

Car son père tenait ce que sa tante appelait une « maison » – pas la maison dans laquelle ils habitaient, mais une autre fréquentée, d'après ce qu'Elizabeth en déduisit, par des gens de mauvaise vie. Il avait également, formulation qui avait plongé Elizabeth dans une confusion plutôt horrifiée, une « équipe de gagneuses ». Des nègres de basse extraction, vulgaires, les derniers des derniers, venaient de partout (ils amenaient parfois leurs femmes ou s'en trouvaient sur place) pour manger, boire de l'alcool de contrebande bon marché,

jouer de la musique toute la nuit – et pis encore, suggérait le silence abominable de sa tante, autant de choses dont il valait mieux ne pas parler. Elle allait, avait-elle juré – remuer ciel et terre plutôt que de laisser la fille de sa sœur grandir auprès d'un tel homme. Sans même lever les cils vers le ciel ni retourner la terre au-delà de l'espace où se dressait le tribunal, elle avait remporté la partie. Comme un coup de tonnerre, comme un tour de passe-passe, comme la lumière qui s'efface devant l'obscurité, la vie d'Elizabeth avait changé du tout au tout. Sa mère était morte, son père écarté et elle s'était retrouvée à vivre dans l'ombre de sa tante.

Ou, plus exactement, se disait-elle désormais, dans la peur de sa tante – une peur amplifiée par la haine. Pas un seul instant, elle n'avait jugé son père ; quand bien même on lui aurait dit, ou même prouvé, qu'il était le cousin germain du diable, son amour pour lui n'aurait pas changé. À ses yeux, une telle preuve n'aurait pas eu le moindre fondement et, si tel avait été le cas, elle n'aurait pas regretté d'être sa fille et n'aurait pas demandé mieux que de souffrir en enfer à ses côtés. Quand on l'avait arrachée à lui, elle s'était trouvée dans l'incapacité totale de donner la moindre réalité à toutes les horreurs dont on l'accusait – elle ne l'avait assurément pas condamné. Elle avait poussé un hurlement angoissé quand il l'avait détachée de lui et s'était tourné pour s'en aller, et il avait fallu la porter jusque dans le train. Plus tard, quand elle eut parfaitement compris tout ce qui s'était passé à l'époque, elle ne put pas davantage, au fond de son cœur, le condamner. Il avait peut-être vécu dans la débauche, mais il avait été très bon avec elle. Sa vie lui avait sûrement valu bien assez de souffrances pour que le jugement d'autrui ait pour lui une quelconque importance. Personne ne l'avait connu comme elle l'avait connu ; personne ne l'aimait comme elle l'avait aimé ! Les seules choses qui lui firent de la peine, c'est que, contrairement à ce qu'il lui

avait promis, il ne vint jamais la rechercher chez sa tante et qu'elle le vit trop rarement entre la fin de son enfance et son adolescence. Une fois devenue femme, elle ne le vit plus du tout ; mais, là, ce fut de sa faute à elle.

Non, elle ne lui en avait pas voulu ; en revanche, elle en avait voulu à sa tante, et ce, dès l'instant où elle avait compris que celle-ci avait aimé sa mère, mais pas son père. Cela ne pouvait que signifier qu'elle ne l'aimait pas non plus et rien, dans leur vie ensemble, ne lui prouva jamais le contraire. Il était vrai qu'elle parlait toujours de l'amour qu'elle portait à la fille de sa sœur, des formidables sacrifices qu'elle avait consentis pour elle et du soin tout particulier qu'elle prenait pour qu'Elizabeth devienne une bonne chrétienne. Mais Elizabeth n'était absolument pas dupe et ne manqua pas, aussi longtemps qu'elle vécut avec elle, de la mépriser. Elle sentait que cet amour dont sa tante parlait était quelque chose d'autre – une combine pour gagner son affection, une menace, une indécente volonté de pouvoir. Elle savait que le genre d'enfermement que l'amour pouvait imposer représentait également, aussi mystérieux que cela pût paraître, une liberté pour l'âme et l'esprit, une eau vive pour les terres arides et qu'il n'avait rien à voir avec les prisons, les églises, les lois, les récompenses et les châtiments qui encombraient littéralement le paysage mental de sa tante.

Ce soir, pourtant, tout à la grande confusion dans laquelle elle se débattait, elle se demandait si elle ne s'était pas trompée ; si elle n'avait pas négligé de prendre en compte quelque chose que le Seigneur lui aurait fait payer.

« Toi, la petite mademoiselle La Renchérie, lui disait sa tante à l'époque, tu ferais mieux de faire attention où tu mets les pieds, t'entends ? Tu te promènes en te poussant du col, le Seigneur va te

laisser tomber, que tu vas t'aplatir comme une crêpe. Note bien ce que je te dis. Tu vas voir. »

Elizabeth ne répondait jamais à ces critiques perpétuelles ; elle se contentait de regarder sa tante en ouvrant de grands yeux insolents pour signifier son mépris et réprimer toute possibilité de punition. Il était rare que cette astuce qu'elle avait inconsciemment chipée à son père manque de produire son effet. Avec le temps, sa tante parut mieux évaluer les distances glaciales qu'Elizabeth avait installées entre elles et qui ne seraient certainement plus jamais gommées. Elle baissait alors les yeux et ajoutait à mi-voix : « Passe que Dieu, L'aime pas ça. »

« Je me moque bien de ce que Dieu aime pas, et toi pareil, répondait le cœur d'Elizabeth. Je vais m'en aller d'ici. I va venir me chercher et je vais m'en aller d'ici. »

Ce « i » était son père qui ne se manifesta jamais. Après des années, elle se borna à penser : « Je vais m'en aller d'ici. » Elle tenait, cette résolution, comme un lourd bijou serré entre ses seins ; elle s'inscrivait en lettres de feu sur le ciel noir de son esprit.

Mais, oui – il y avait une chose qu'elle n'avait pas prise en compte. *L'orgueil annonce la ruine et la présomption la chute*. Cela, elle l'avait négligé : elle n'avait pas imaginé qu'elle pût fauter. Elle se demanda alors comment faire comprendre cela à son fils ; elle se demanda si elle pourrait l'aider à supporter ce qui ne pouvait plus être changé, si, sa vie durant, il lui pardonnerait – son orgueil, sa folie et son marchandage avec Dieu ! Car, ce soir, les années d'avant sa faute, dans la maison obscure de sa tante – cette maison qui sentait toujours les vêtements trop longtemps enfermés dans les placards et la vieille femme, qui exhalait ses cancans et était, en un sens, imprégnée par l'odeur du citron que sa tante mettait dans son thé, du poisson frit et de l'alambic que quelqu'un avait installé dans le sous-sol –,

resurgissaient devant elle, intactes et écrasantes ; et elle se revit, en train d'entrer dans n'importe quelle pièce où sa tante pouvait être assise, de répondre à tout ce qu'elle pouvait dire, plantée devant elle, raide comme un piquet, rongée par la haine et la peur, constamment révoltée au point de mettre cette révolte en scène jusque dans ses rêves. Elle savait à présent pourquoi elle en avait voulu, si tôt et si silencieusement, à sa tante : c'était parce qu'elle avait arraché une enfant ébahie aux bras de son père adoré. Et elle comprenait à présent pourquoi elle avait parfois eu, si obscurément et si involontairement, le sentiment que son père l'avait trahie : c'était parce qu'il n'avait pas remué ciel et terre pour retirer sa fille à une femme qui ne l'aimait pas et qu'elle n'aimait pas. Pourtant, ce soir, elle savait combien il était difficile de remuer ciel et terre, car elle avait essayé une fois et avait échoué. Et elle savait aussi – ce qui rendait les larmes qui touchaient sa bouche plus amères que l'herbe la plus amère – que sans son orgueil et la hargne qu'elle avait nourrie si longtemps à l'encontre de sa tante, jamais elle n'aurait pu supporter la vie avec elle.

Et elle repensa à Richard. C'était Richard qui l'avait arrachée à cette maison et au Sud et qui l'avait conduite à la cité de la destruction. Il avait fait subitement irruption dans sa vie – et dès l'instant où il avait fait irruption dans sa vie jusqu'à sa mort il avait rempli son existence. Même ce soir, dans les recoins les plus secrets de son cœur, là où la vérité se cache et où seule la vérité peut vivre, elle n'aurait pu souhaiter ne l'avoir jamais connu ; ni nier que, aussi longtemps qu'il avait été là, les joies du ciel n'avaient eu aucun sens pour elle – que, obligée de choisir entre Richard et Dieu, elle n'avait pu, même en pleurant, que se détourner de Dieu.

C'était pour cela que Dieu le lui avait enlevé. C'était pour tout cela qu'elle payait à présent, et c'était cet orgueil, cette haine, cette

hargne, cette luxure – cette folie, cette corruption – dont son fils avait hérité.

Richard n'était pas né dans le Maryland, mais il y travaillait, l'été où elle l'avait rencontré, comme vendeur dans une épicerie. C'était en 1919, et elle avait un an de moins que le siècle. Il avait vingt-deux ans, ce qui, à l'époque, lui paraissait très vieux. Elle l'avait remarqué tout de suite parce qu'il était très renfrogné et tout juste poli. Il servait les gens, avait déclaré sa tante, furieuse, comme s'il espérait qu'ils s'empoisonneraient avec les provisions qu'ils achetaient. Elizabeth aimait le regarder aller et venir ; son corps était très mince, beau et nerveux – très sensible, s'était dit Elizabeth avec sagacité. Il se déplaçait exactement comme un chat, toujours sur la plante des pieds, affichait une réserve féline impressionnante, un visage fermé et un regard dénué de lumière. Il n'arrêtait pas de fumer, faisait ses additions la cigarette au bec et en laissait parfois une se consumer sur le comptoir pendant qu'il allait chercher la marchandise. Lorsqu'il disait bonjour à quelqu'un qui entrait, il affectait une indifférence frisant l'insolence et c'est à peine s'il levait la tête. Quand les clients, ayant terminé leurs emplettes et compté leur monnaie, se tournaient pour partir et que Richard leur disait : « Merci », il arrivait que des gens, surpris, le regardent avec de grands yeux, croyant avoir été injuriés.

« Sûr qui l'aime pas travailler dans ce magasin, fit un jour remarquer Elizabeth à sa tante.

– L'aime pas travailler tout court, répliqua sa tante d'un ton méprisant. I te ressemble. »

Par une radieuse journée d'été, éternellement radieuse dans son souvenir, elle était entrée seule dans l'épicerie, vêtue de sa plus belle robe blanche, et les cheveux, tout juste défrisés et bouclés au bout, retenus par un ruban écarlate. Elle allait avec sa tante à un grand

pique-nique organisé par la congrégation et avait besoin de quelques citrons. Elle passa devant le propriétaire, un très gros bonhomme qui s'éventait sur le trottoir ; il lui demanda, au passage, s'il faisait assez chaud pour elle, ce à quoi elle répondit quelque chose en s'enfonçant dans l'obscurité du magasin aux odeurs fortes où les mouches bourdonnaient et où Richard, assis sur le comptoir, lisait un livre.

Elle se sentit immédiatement coupable de l'avoir dérangé et marmonna en guise d'excuses qu'elle voulait simplement acheter des citrons. Elle s'attendait à ce qu'il aille les lui chercher avec sa maussaderie habituelle avant de retourner à son livre, mais il lui sourit et lui dit : « C'est tout ce que vous voulez ? Autant réfléchir maintenant. Vous êtes sûre que vous oubliez rien ? »

Elle ne l'avait jamais vu sourire avant, de même qu'elle n'avait jamais entendu le son de sa voix. Son cœur fit un bond épouvantable, puis, de manière tout aussi épouvantable, parut s'arrêter pour toujours. Elle resta plantée là, à le dévisager d'un air abasourdi. S'il lui avait demandé de lui répéter ce qu'elle voulait, elle aurait été totalement incapable de s'en souvenir. Elle s'aperçut qu'elle le fixait dans les yeux et, contrairement à ce qu'elle avait toujours cru, remarqua dans ses prunelles une lumière qu'elle n'y avait encore jamais vue – de son côté, il continuait à sourire, mais il y avait quelque chose d'étonnamment pressant dans ce sourire. Puis il dit : « Combien de citrons, petite demoiselle ?

– Six », finit-elle par répondre. À son grand soulagement, elle s'aperçut alors qu'il ne s'était rien passé : le soleil brillait encore, le gros bonhomme était toujours assis à l'entrée, son cœur battait comme s'il ne s'était jamais arrêté. Elle ne s'était pourtant pas trompée : elle se rappelait très bien l'instant où il s'était arrêté et savait qu'il battait différemment à présent.

Il glissa les citrons dans un sac tandis que, terriblement intimidée, elle s'approchait du comptoir pour lui donner l'argent. Elle était dans un état terrible, car elle s'était aperçue qu'elle ne pouvait ni détacher ses yeux de lui ni le regarder.

« C'est votre mère la dame avec qui vous venez tout le temps ?

– Non, c'est ma tante. » Sans savoir pourquoi, elle ajouta : « Ma mère est morte.

– Oh », fit-il. Puis : « La mienne aussi. » Tous deux regardèrent pensivement l'argent sur le comptoir. Il le ramassa, mais ne bougea pas. « Je pensais bien que c'était pas votre mère, dit-il finalement.

– Pourquoi ?

– Je sais pas. Elle vous ressemble pas. »

Il fit mine d'allumer une cigarette, puis regarda Elizabeth et rangea le paquet dans sa poche.

« Faites pas attention à moi, s'empressa-t-elle de dire. De toute façon, i faut que j'y aille. Elle m'attend… on sort. »

Il se tourna et referma bruyamment la caisse enregistreuse. Elle récupéra les citrons. Il lui rendit sa monnaie. Elle se disait qu'elle aurait dû ajouter autre chose – ça ne lui paraissait pas correct, en un sens, de s'en aller juste comme ça – malheureusement, rien ne lui venait à l'esprit. Mais il dit : « Alors, c'est pour ça que vous êtes tellement bien habillée aujourd'hui. Où vous allez ?

– On va à un pique-nique – organisé par la congrégation », lui expliqua-t-elle. Et soudain, sans raison, et pour la première fois, elle sourit.

Il lui sourit aussi et alluma sa cigarette en prenant grand soin de ne pas rejeter la fumée dans sa direction.

« Vous aimez les pique-niques ?

– Des fois. » Elle ne se sentait pas encore à l'aise avec lui et commençait pourtant à se dire qu'elle aimerait bien passer toute la

journée à bavarder avec lui. Elle eut envie de lui demander ce qu'il lisait, mais n'osa pas. Tout à coup, elle lui lança néanmoins : « C'est quoi votre nom ?

– Richard.

– Oh, fit-elle d'un ton pensif. Moi, c'est Elizabeth.

– Je sais. Je l'ai entendue vous appeler comme ça une fois.

– Bien, dit-elle en désespoir de cause après un long silence, adieu.

– Adieu ? Vous partez pas pour de bon, pas vrai ?

– Oh, non, répondit-elle, confuse.

– Bon, déclara-t-il en souriant et en s'inclinant, au revoir.

– Oui, au revoir. »

Elle tourna les talons et se retrouva dans la rue ; ce n'était plus la rue qu'elle avait empruntée quelques minutes plus tôt. La rue, le ciel au-dessus de sa tête, le soleil, les passants, tout avait changé en l'espace d'un bref instant et rien ne serait plus jamais pareil.

« Tu te rappelles le jour, lui demanda-t-il beaucoup plus tard, où t'es entrée au magasin ?

– Oui ?

– Eh bien, t'étais rudement jolie.

– Je pensais pas du tout que tu me regardais.

– Eh bien, moi non plus, je pensais pas du tout que tu me regardais.

– Tu lisais un livre.

– Oui.

– C'était quel livre, Richard ?

– Oh, je me souviens pas. Jusse un livre.

– T'as souri.

– Toi aussi.

– Non. Je m'en souviens.

– Si.

– Non. Pas tant que, toi, t’as pas souri.

– Enfin, en tout cas, t’étais rudement jolie. »

Elle n’aimait pas repenser à la dureté, aux pleurnicheries calculées, à la rouerie, à la cruauté qu’elle avait alors mises en œuvre pour affronter sa tante et obtenir sa liberté. Et elle l’avait eue, en dépit de conditions à-ne-pas-enfreindre. La première était qu’elle devait se placer sous la protection d’une lointaine parente de sa tante, d’une respectabilité irréprochable, qui habitait à New York – car Richard avait décrété qu’il irait s’y installer à la fin de l’été et qu’il voulait qu’elle l’accompagne. Ils se marieraient là-bas. Richard disait qu’il détestait le Sud et c’est peut-être pour cette raison qu’ils n’envisagèrent pas, ni l’un ni l’autre, de démarrer là-bas leur vie conjugale. Et Elizabeth était freinée par la peur que sa tante – si elle apprenait ce qu’il en était entre Richard et elle – ne trouve, comme tant d’années auparavant pour son père, un moyen de les séparer. Ce fut, comme Elizabeth s’en rendit compte plus tard, la première erreur sordide – parmi toute une série – qui allait l’amener à tomber très bas.

Mais se retourner sur le chemin qui vous a amené à la plaine caillouteuse où vous vous trouvez et le parcourir sont deux choses totalement différentes ; la perspective, pour dire le moins, se modifie en cours de route ; ce n’est que lorsque ledit chemin, brutalement, traîtreusement et avec un radicalisme ne tolérant aucune discussion, tourne, descend ou grimpe qu’on peut voir tout ce qu’on ne pouvait voir d’un autre endroit. À l’époque, même si le Seigneur en personne était descendu du ciel à grand bruit de trompettes pour lui dire de faire marche arrière, c’est à peine si elle aurait pu L’entendre et sans doute aurait-elle été incapable de prêter attention à Ses avertissements. Elle traversait, en ce temps-là, une zone de violentes turbulences au centre de laquelle se trouvait Richard. Et elle ne

luttait que pour être avec lui – rien de plus ; elle avait peur de ce qui risquait de se produire s'ils devaient être séparés ; ce qui risquait de se passer après, elle n'y pensait pas du tout et n'en éprouvait aucune crainte.

Pour aller à New York, elle avait prétexté que le Nord offrait davantage de chances aux gens de couleur et qu'il fallait en profiter pour étudier dans une école du Nord et trouver un emploi plus intéressant que tout ce qu'on pourrait lui proposer dans le Sud. Sa tante, qui avait écouté tout ça sans se départir de son mépris habituel, n'avait pourtant pas pu nier que de génération en génération, les choses, comme elle l'avait admis à contrecœur, étaient destinées à changer – de même qu'elle n'avait pu faire mine de se mettre en travers du chemin d'Elizabeth. À l'hiver 1920, alors que l'année commençait, Elizabeth se retrouva dans une vilaine chambre sur cour de Harlem, chez la parente de sa tante, une femme dont la respectabilité se vérifiait immédiatement à l'encens qu'elle faisait brûler à son domicile et aux séances de spiritisme qu'elle organisait tous les samedis soir.

La maison était toujours debout, pas très loin ; souvent, Elizabeth était obligée de passer devant. Sans relever la tête, elle voyait les fenêtres de l'appartement où elle avait vécu et l'enseigne de la dame en question accrochée à la fenêtre : MADAME WILLIAMS, SPIRITE.

Elle avait déniché un emploi de femme de chambre dans l'hôtel où Richard travaillait comme garçon d'ascenseur. Richard avait affirmé qu'ils se marieraient dès qu'il aurait fait un peu d'économies. Mais comme il suivait des cours du soir et qu'il gagnait très peu d'argent, leur mariage, qui, à ce qu'elle avait cru, aurait dû avoir lieu juste après son arrivée ou presque, se retrouva repoussé vers un avenir de plus en plus lointain. Ce qui lui posa un problème auquel elle avait refusé de réfléchir dans le Maryland, mais devant lequel il

lui devint désormais impossible de se dérober : le problème de leur vie commune. La réalité, si l'on peut dire, faisait pour la première fois irruption dans son grand rêve et elle commença tristement à se demander comment elle avait imaginé pouvoir résister à Richard, une fois seule avec lui. Aussi longtemps qu'elle était restée dans le Maryland, elle avait préservé tant bien que mal ce que sa tante appelait sa fleur de Marie. Ce comportement, dans lequel elle avait voulu voir la preuve de sa force morale, n'était dû, comme cela s'avérait à présent, qu'à sa grande peur de sa tante et au manque d'occasions caractéristiques d'une petite ville comme celle-là. Or, dans cette métropole où personne ne prêtait attention à personne, où les gens pouvaient vivre des années dans le même immeuble sans jamais s'adresser la parole, elle s'était retrouvée, quand Richard l'avait prise dans ses bras, au bord d'un à-pic : et elle s'était précipitée, sans réfléchir, dans les flots redoutables.

C'était donc ainsi que les choses avaient commencé. Était-ce ce qui l'attendait depuis le jour où on l'avait arrachée aux bras de son père ? Le monde dans lequel elle évoluait désormais n'était guère différent de celui dont elle avait été sauvée, tant d'années auparavant. Il y avait là ces femmes, à l'origine de l'accusation la plus virulente que sa tante avait portée contre son père – des femmes qui buvaient sec, parlaient fort, dont l'haleine empestait le whisky et les cigarettes et qui affichaient l'autorité occulte de celles qui savent quelles agréables violences peuvent se jouer sous la lune et les étoiles ou sous les lumières fauves de la ville, dans le foin bruyant ou le lit chantant. Et elle, Elizabeth, si agréablement tombée, si solidement enchaînée, comptait-elle au nombre de ces femmes à présent ? Et puis, il y avait là ces hommes qui autrefois venaient rendre visite, jour et nuit, à « l'équipe de gagneuses » de son père – avec leurs boniments, leur musique, leur violence et leur sexe – des hommes de

toutes les nuances de noir – *Black, Brown and Beige*, pour reprendre le Duke – qui la regardaient avec des yeux rieurs, lascifs et lubriques. C'étaient des amis de Richard. Pas un seul d'entre eux n'allait jamais à l'église – on aurait pu se demander s'ils savaient que ce genre de lieu existait – et, à chaque heure de chaque jour, tous autant qu'ils étaient outrageaient Dieu dans leurs paroles, dans leur vie et dans leur cœur. Comme Richard quand, une fois, elle avait timidement mentionné l'amour de Jésus, tous semblaient proclamer : « Tu peux dire à ce salopard débectant d'aller se faire foutre. »

Terrorisée d'entendre ces mots, elle avait fondu en larmes ; pourtant, elle n'avait pu nier le fait qu'il y avait beaucoup de souffrances derrière cette réserve de hargne. Il n'y avait pas, finalement, une grande différence entre l'univers du Nord et celui du Sud qu'elle avait fui ; il n'y en avait qu'une : le Nord promettait plus. Et il y avait une similitude : ce qu'il promettait, il ne le donnait pas, et ce qu'il donnait d'une main, à contrecœur et après bien des tergiversations, il le reprenait de l'autre. À présent, elle reconnaissait dans cette ville fébrile, creuse et bruyante, cette fébrilité qui, chez Richard, l'avait tellement attirée – c'était une tension dont il était totalement impossible et inimaginable qu'il se libère jamais ou qu'il la dénoue, et si absolue qu'elle la sentait dans ses muscles et l'entendait dans sa respiration, même quand il s'endormait contre sa poitrine.

C'est peut-être pour cela qu'elle n'avait jamais envisagé de le quitter, en dépit des peurs qu'elle avait éprouvées tout du long, et de son enfermement dans un univers où, si cela n'avait pas été pour Richard, elle aurait été incapable de se ménager une place. Elle ne l'avait pas quitté, parce qu'elle avait eu peur de ce qui aurait pu lui arriver sans elle. Elle ne lui avait pas résisté parce qu'il avait besoin d'elle. Et elle n'avait pas insisté pour qu'il l'épouse parce que, traumatisé par tout comme il l'était, elle avait eu peur de le

traumatiser encore plus. Elle se considérait comme sa force, la réalité incontestable où, dans un monde d'ombres, il pouvait toujours se réfugier. D'ailleurs, malgré tout ce qui s'était passé, elle n'arrivait pas à regretter leur histoire. Elle avait essayé, mais n'y était jamais vraiment arrivée et, même ce soir, elle n'y arrivait toujours pas. Où était donc son repentir ? Comment Dieu pouvait-il donc l'entendre pleurer ?

Ils avaient été très heureux ensemble, au début, et, jusqu'à la fin, il avait été très bon pour elle, n'avait pas cessé de l'aimer et s'était toujours efforcé de le lui prouver. Pas plus qu'elle n'avait pu condamner son père, elle n'avait pu le condamner, lui. Sa faiblesse, elle l'avait comprise, tout comme sa terreur et même sa fin sanglante. Ce que la vie lui avait fait endurer, à lui son amant, ce garçon rebelle, malheureux, bien des hommes autrement plus forts et plus vertueux ne l'auraient peut-être pas supporté aussi bien.

Le samedi était leur jour préféré, car ils ne travaillaient que jusqu'à une heure. Ils avaient tout l'après-midi pour eux et presque toute la nuit, puisque Mme Williams avait ses séances le samedi soir et qu'elle préférait qu'Elizabeth, dont le scepticisme muet risquait de susciter un certain mutisme chez les esprits défunts, ne soit pas à la maison. Ils se retrouvaient à l'entrée de service. Richard y arrivait toujours avant elle ; curieusement, il avait l'air beaucoup plus jeune et moins anonyme sans la vilaine livrée noire ajustée qu'il lui fallait porter au travail. Il bavardait ou riait avec d'autres jeunes gens ou jouait aux dés et, quand il entendait son pas dans le long couloir dallé, il relevait la tête en riant, donnait un coup de coude malicieux à l'un de ses compagnons et, moitié criant, moitié chantant, lançait : « Hé, regarde, l'est pas jolie ? »

Là-dessus, elle ne manquait jamais – ce qui expliquait qu'il ne manquait jamais de faire cette remarque – de piquer un fard, moitié

souriante, moitié renfrognée, et de porter une main nerveuse vers le col de sa robe.

« *Sweet Georgia Brown* chérie ! s'exclamait éventuellement quelqu'un.

– Pour toi, ce sera Mademoiselle Brown, répliquait alors Richard en la prenant par le bras.

– Ouais, t'as raison, s'écriait quelqu'un d'autre, tu ferais bien de cramponner la petite Mademoiselle Beaux-Calots, que quéqun aille pas te la souffler.

– Oui, intervenait quelqu'un d'autre, si ça se trouve, ce sera moi.

– Oh non, répondait Richard en l'entraînant vers la rue, personne me prendra mon Petit-Bout. »

Son Petit-Bout : c'était le surnom qu'il lui avait donné. Parfois, il l'appelait Boîte-à-Sandwiches ou Bille-de-Clown ou Yeux-de-Grenouille. Bien entendu, elle n'aurait pas accepté ces surnoms de la part de n'importe qui d'autre, de même, elle s'en était aperçue avec joie et un sentiment d'impuissance (et aussi une panique sous-jacente), qu'elle n'aurait jamais supporté d'être pareillement étiquetée comme la propriété d'un homme – comme une « concubine », aurait dit sa tante et, seule la nuit, elle faisait rouler le mot, acide comme un zeste de citron, sur sa langue.

Elle dévalait la pente avec Richard. Pour la remontée, il lui faudrait regrimper seule, mais, à l'époque, elle ne le savait pas. Laissant les autres dans le hall d'entrée, ils gagnaient les rues du milieu de Manhattan.

« Qu'est-ce qu'on va faire aujourd'hui, Petit-Bout ? » s'écriait-il avec ce sourire qu'il avait et ses yeux aux profondeurs insondables alors qu'ils avançaient au pied des tours de la ville blanche, entourés de gens, des Blancs, qui se dépêchaient.

« Je sais pas, chéri. Qu'est-ce t'as envie de faire ?

– Eh ben, on pourrait peut-être aller au musée. »

La première fois qu'il avait fait cette suggestion, elle lui avait demandé, paniquée, si on allait les laisser entrer.

« Bien sûr, i laissent entrer les nègres, avait répondu Richard. Est-ce qui faut pas qu'on s'instruise, nous aussi – pour vivre avec ces enculés ? »

Avec elle, il ne « surveillait » jamais son langage, ce qu'elle prit, au début, pour la preuve du mépris qu'il lui portait vu qu'elle avait fauté si facilement et, plus tard, pour la preuve de son amour.

Quand il l'avait emmenée au musée d'Histoire naturelle, ou au Metropolitan Museum of Art où ils étaient pratiquement certains d'être les seuls Noirs et où il la guidait à travers les couloirs qui, à ses yeux, s'apparentaient toujours à des tombeaux glacés, elle avait alors découvert une autre vie en lui. Cela lui avait toujours fait peur, cette passion qu'il déployait pour des choses qu'elle ne comprenait pas.

Car elle ne saisissait jamais – en tout cas pas avec sa tête – ce qu'il essayait de lui expliquer avec tant de flamme en ces samedis après-midi. Elle n'arrivait pas à trouver, entre elle et la statue africaine ou le mât totémique qu'il contemplait avec un émerveillement tellement mélancolique, la moindre affinité. Elle n'avait qu'une satisfaction, c'était de ne pas leur ressembler. Elle préférait regarder les peintures dans l'autre musée ; mais elle ne comprenait néanmoins rien de ce qu'il racontait à leur sujet. Elle ne voyait pas pourquoi il éprouvait pareille adoration pour des choses si anciennes ; ce qu'elles lui apportaient, les secrets qu'il espérait en tirer. Mais elle finit par comprendre qu'elles lui procuraient bel et bien une forme de nourriture amère et que leurs secrets représentaient pour lui une question de vie ou de mort. Cela lui faisait peur parce qu'elle avait le sentiment qu'il cherchait à décrocher la lune et que sa chute en serait

d'autant plus dure ; mais elle ne lui dit rien de ses craintes. Elle se contentait d'écouter et priait pour lui en son for intérieur.

D'autres samedis, ils allaient voir un film ; ils allaient voir une pièce de théâtre ; ils allaient rendre visite à des amis de Richard ; ils se promenaient dans Central Park. Elle aimait le parc parce qu'il recréait, même faussement, un peu des paysages qu'elle avait connus. Combien d'après-midi avaient-ils passés à s'y promener ! Depuis, elle l'avait toujours évité. Ils achetaient des cacahuètes et s'amusaient, des heures durant, à en donner aux animaux du zoo ; ils achetaient des boissons gazeuses et les buvaient, assis sur l'herbe ; ils flânaient sur les bords du réservoir et Richard lui expliquait comment une ville comme New York s'organisait pour son eau potable. Outre sa peur, elle éprouvait pour lui une admiration sans borne du fait qu'il avait appris tant de choses si jeune. Les gens les regardaient avec de grands yeux, mais elle n'y attachait pas d'importance ; il le remarquait, mais faisait mine de ne pas s'en apercevoir. Parfois, pourtant, il s'écriait au milieu d'une phrase – touchant éventuellement à la Rome ancienne : « Petit-Bout – tu m'aimes ? »

Elle se demandait comment il pouvait en douter. Elle se disait qu'elle devait être bien démunie pour ne pas avoir été capable de le lui faire comprendre ; elle levait les yeux vers les siens et lui disait la seule chose qu'elle pouvait lui dire : « Que je meure si je t'aime pas, Dieu m'est témoin. I a pas de ciel au-dessus de nos têtes si je t'aime pas. »

Dans ces cas-là, il levait un regard ironique vers le ciel, lui serrait le bras un peu plus fort et ils poursuivaient leur promenade.

Une fois, elle lui avait demandé : « Richard, t'es allé beaucoup à l'école quand t'étais petit ? »

Il l'avait regardée un long moment. Puis : « Chérie, je t'ai déjà dit, ma mère, elle est morte à ma naissance. Et mon père était

introuvable. Personne s'est jamais occupé de moi. Je suis jusse allé d'un endroit à l'autre. Quand tels gens en avaient marre de ma pomme, i se débarrassaient de moi. Je ne suis quasiment pas allé à l'école.

– Alors, comment que ça se fait que tu soyes si dégourdi ? Comment que ça se fait que t'as réussi à savoir autant de choses ? »

Il avait souri, flatté, mais avait répondu : « Petit-Bout, j'en sais pas tant que ça. » Puis, avec sur le visage et dans la voix quelque chose de changé qu'elle avait appris à remarquer, il avait ajouté : « J'ai jusse décidé un jour que j'allais me débrouiller pour savoir tout ce que ces saletés de Blancs i savaient et que j'allais me débrouiller pour en savoir plus qu'eux, pour que pas un seul de ces salauds de Blancs nulle part puisse jamais me parler mal et me donner l'impression que je suis de la merde, alors que je pourrais i lire l'alphabet à l'endroit, à l'envers et en travers. Comme ça, i pourrait pas me surpasser. Et si i cherchait à me tuer, je te l'embarquerais avec moi, je le jure sur la tête de ma mère. » Puis il l'avait de nouveau regardée, en souriant, et l'avait embrassée en disant : « Voilà comment j'ai réussi à en savoir autant, ma chérie.

– Et qu'est-ce tu vas faire, Richard ? Qu'est-ce tu veux faire ? »

Il s'était rembruni. « Je sais pas. Ça, c'est un truc qui faut que je découvre. On dirait que j'arrive pas à penser droit en ce moment. »

Elle ne comprenait pas pourquoi il n'y arrivait pas – ou ne pouvait affronter que vaguement cette question – mais elle savait qu'il disait la vérité.

Elle avait fait une grosse bêtise avec Richard en lui cachant qu'elle allait avoir un enfant. Peut-être, pensait-elle à présent, les choses se seraient-elles passées différemment si elle le lui avait dit, peut-être serait-il encore en vie ? Mais les circonstances qui avaient entouré le moment où elle s'était aperçue qu'elle était enceinte étaient telles

qu'elle avait décidé, dans l'intérêt de Richard, de se taire quelque temps. Compte tenu de l'état de frayeur où elle se trouvait, elle n'avait pas osé ajouter à la panique qui avait saisi Richard au cours du dernier été de son existence.

Pourtant, peut-être que c'était pour ça, après tout – cette incapacité à faire appel à sa force, laquelle aurait peut-être alors, miraculeusement, supporté cette épreuve ; épreuve (comment aurait-elle pu le savoir ?) dans laquelle sa force se serait peut-être affermie –, que, ce soir, elle priait pour obtenir un pardon. Peut-être avait-elle perdu son amour parce que, à la fin, elle n'y avait pas cru suffisamment ?

Elle habitait assez loin de chez Richard – à quatre stations de métro – et, quand venait le moment de rentrer, il prenait toujours le métro avec elle et la raccompagnait jusqu'à sa porte. Un samedi où ils avaient oublié l'heure et où ils étaient restés ensemble plus tard que d'habitude, il l'avait quittée devant chez elle à deux heures du matin. Ils s'étaient dépêchés de se souhaiter une bonne nuit, parce qu'elle craignait des problèmes en rentrant – alors qu'en réalité Mme Williams paraissait étonnamment indifférente aux horaires d'Elizabeth – et qu'il avait hâte de rentrer se coucher. Pourtant, tandis qu'il s'en allait d'un pas rapide dans la rue noire et murmurante, elle avait subitement eu envie de le rappeler, de lui demander de l'emmener et de ne plus jamais la laisser repartir. Elle avait grimpé les marches quatre à quatre, en souriant un peu devant ce caprice : c'était parce qu'il avait l'air si jeune et sans défense en s'éloignant, et malgré tout si insouciant et si solide.

Sur l'insistance d'Elizabeth, il devait venir, le lendemain soir, à l'heure du dîner pour faire enfin la connaissance de Mme Williams. Mais il ne s'était pas présenté. Elle avait rendu Mme Williams folle tant elle avait fait attention aux bruits de pas dans l'escalier. Comme

elle avait dit à sa logeuse qu'un monsieur allait venir la voir, elle n'avait naturellement pas osé quitter la maison pour partir à sa recherche et donner ainsi à Mme Williams l'impression qu'elle racolait dans la rue. À dix heures du soir, sans avoir dîné – détail que son hôtesse n'avait pas remarqué – elle était allée se coucher, accablée par une migraine et malade de peur ; elle avait peur de ce qui avait pu arriver à Richard qui ne l'avait encore jamais fait attendre et peur de tout ce qui commençait à changer dans son corps.

Le lundi matin, il n'était pas à son travail. À la pause repas, elle était sortie pour aller chez lui. Il n'y était pas. Sa logeuse lui avait affirmé ne pas l'avoir vu de tout le week-end. Tandis qu'Elizabeth, tremblante et indécise, s'attardait dans le couloir, deux policiers blancs avaient fait leur apparition.

Dès l'instant qu'elle les avait vus et avant qu'ils aient mentionné son nom, elle avait compris que quelque chose de terrible était arrivé à Richard. Son cœur, comme en cette radieuse journée d'été où il lui avait parlé pour la première fois, avait fait un bond formidable, puis s'était figé dans une affreuse immobilité blessée. D'une main, elle s'était appuyée contre le mur pour préserver son équilibre.

« La jeune dame qui est ici le cherchait à l'instant », avait-elle entendu la logeuse déclarer.

Tous les trois l'avaient regardée.

« C'est la petite amie ? » avait lancé l'un des policiers.

Elle avait levé les yeux vers son visage en sueur sur lequel un sourire lascif était immédiatement apparu et s'était redressée en essayant de maîtriser le tremblement qui s'était emparé d'elle.

« Oui. Où i l'est ?

– En taule, ma poule, avait répondu l'autre policier.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il a dévalisé la boutique d'un Blanc, Blanche-Neige. Voilà pourquoi. »

Elle s'était alors aperçue, et en avait remercié le ciel, qu'une rage froide l'avait saisie. Sinon, elle se serait sûrement effondrée ou aurait fondu en larmes. Elle avait regardé le policier souriant.

« Richard a pas dévalisé un magasin. Dites-moi où i l'est.

– Moi, je te dis, avait-il repris sans sourire, que ton petit copain a dévalisé un magasin et qu'il est en taule pour ça. Et il va y rester en plus – maintenant, qu'est-ce que t'as à ajouter ?

– Et c'est sûrement pour toi qu'il l'a fait, en plus, avait renchéri l'autre policier. T'as l'air d'une fille pour laquelle un mec irait bien dévaliser un magasin. »

Elle n'avait rien répondu ; elle réfléchissait à la manière dont elle pourrait le voir, le faire sortir.

L'un d'entre eux, le tout sourire, s'était tourné vers la logeuse et lui avait dit : « Donnez-nous la clé de sa chambre. Depuis combien de temps il habite là ?

– Un an environ. » La logeuse avait jeté un regard malheureux vers Elizabeth. « Il avait vraiment l'air d'un gentil garçon.

– Ah oui, ils ont tous l'air gentils quand ils payent leur loyer, avait déclaré le policier qui montait les marches.

– Vous allez m'emmener le voir ? » avait demandé Elizabeth au second policier.

Elle s'était sentie fascinée par l'arme dans son étui, par le gourdin sur sa hanche. Elle avait eu envie de s'emparer de ce pistolet et de vider le chargeur sur sa figure ronde et rougeaude ; de prendre ce gourdin et de l'abattre de toutes ses forces sur sa nuque, à l'endroit où s'arrêtait sa casquette jusqu'à ce que ses vilains cheveux soyeux de Blanc se retrouvent tout emmêlés de sang et de matière cérébrale.

« Bien sûr, ma petite, tu vas venir tout droit avec nous. Il y a quelqu'un au poste qui veut te poser des questions. »

Le policier souriant était redescendu. « I a rien là-haut. Allons-y. »

Flanquée des agents, elle était sortie dehors, au soleil. Elle savait qu'elle n'avait rien à gagner à continuer à leur parler. Elle était entièrement à leur merci ; il allait lui falloir réfléchir plus vite qu'eux ; il allait lui falloir maîtriser sa peur et sa haine et trouver une solution. Pour rien au monde, si ce n'est pour sauver la vie de Richard et encore, elle n'aurait pleuré devant eux ou ne leur aurait demandé une faveur.

Un petit attroupement d'enfants et de curieux les avait suivis dans la longue rue poussiéreuse et ensoleillée. Elle espérait simplement qu'ils ne croiseraient personne de sa connaissance ; elle gardait la tête haute, regardait droit devant elle et sentait sa peau se plaquer contre ses os comme si elle portait un masque.

Au poste, elle avait tant bien que mal ignoré leurs ricanements grossiers. (*Qu'est-ce qu'il faisait avec toi, cocotte, jusqu'à deux heures du matin ? – La prochaine fois que t'auras des envies, ma poule, viens ici, on causera.*) Elle avait cru exploser, vomir, mourir. En dépit de la sueur, pareille à des aiguilles, qui lui piquait le front cruellement et en dépit de la sensation d'être cernée par la puanteur et la crasse, elle avait appris, quand ils avaient bien voulu le lui dire, ce qu'elle voulait savoir. Il était détenu dans une prison du centre-ville appelée les Tombes (en entendant ce nom, son cœur s'était serré) et elle pourrait le voir le lendemain. L'État ou la prison ou quelqu'un avait déjà désigné d'office un avocat pour sa défense ; il passerait en jugement la semaine suivante.

Mais le lendemain, elle avait pleuré en le voyant. On l'avait battu, lui avait-il chuchoté, et il pouvait à peine marcher. Son corps, elle l'apprit par la suite, ne portait pratiquement aucune ecchymose, mais

était couvert de tuméfactions bizarres et douloureuses, et il avait une marque au-dessus d'un œil.

Il n'avait bien entendu pas dévalisé le magasin, mais, en la quittant le samedi soir, il était descendu dans le métro. Il était tard et il n'y avait pas beaucoup de trains ; il était tout seul sur le quai, à moitié réveillé seulement, à penser à elle, lui avait-il dit.

Puis il avait entendu un bruit de course précipitée à l'autre bout du quai ; en relevant la tête, il avait vu deux garçons de couleur dévaler les marches à toute vitesse. Ils avaient l'air effrayés et leurs vêtements étaient déchirés ; ils avaient remonté le quai et s'étaient arrêtés à côté de lui, en respirant bruyamment. Il allait leur demander ce qui se passait quand un autre garçon de couleur avait traversé les voies en courant, un Blanc sur les talons ; et, au même instant, un autre Blanc avait descendu précipitamment l'escalier du métro.

Pris de panique, il s'était extirpé de sa torpeur, conscient que, quel que fût le problème, il était désormais partie prenante ; car ces Blancs ne feraient aucune distinction entre lui et les trois jeunes qu'ils poursuivaient. Ils étaient tous noirs, avaient tous à peu près le même âge et se trouvaient ensemble sur le quai du métro. Sans leur poser de questions, on les avait tous poussés vers la sortie, puis vers le panier à salade et le commissariat.

Au poste, Richard avait donné son nom, son adresse, son âge et sa profession. Puis, pour la première fois, il avait déclaré qu'il n'était pas impliqué dans cette affaire et avait demandé à l'un des trois autres garçons de confirmer sa déclaration. Ce qu'ils avaient fait plutôt désespérément. De l'avis d'Elizabeth, ils auraient pu le faire avant, mais sans doute avaient-ils pensé que ça ne servirait à rien. On ne les crut pas ; on fit venir le propriétaire du magasin pour l'identification.

Richard avait tenté de se détendre : cet homme ne pouvait pas déclarer le reconnaître s'il ne l'avait encore jamais vu.

Mais quand le propriétaire s'était présenté, un homme de petite taille qui portait une chemise tachée de sang – car ils l'avaient poignardé –, il les avait regardés tous les quatre et s'était écrié : « Oui, c'est bien eux. »

Là-dessus, Richard avait hurlé : « Mais j'étais pas là ! Regardez-moi, bon sang – j'étais pas là !

– Espèces de sales négros, lui avait répondu le bonhomme en le dévisageant, vous êtes tous pareils. »

Sous les yeux de tous les Blancs présents, le silence s'était abattu sur le commissariat. Se sentant perdu, Richard avait poursuivi, plus calmement : « N'empêche, monsieur, j'étais pas là. » Il avait fixé sa chemise tachée de sang et s'était dit – il l'avait confié à Elizabeth – au fond de lui : « Devant Dieu, je regrette qu'ils t'aient pas zigouillé. »

Puis l'interrogatoire avait commencé. Les trois jeunes avaient immédiatement signé leur déposition, mais Richard avait refusé. Il avait fini par déclarer qu'il préférait mourir plutôt que de signer une fausse déclaration. « Eh bien, tiens, lui avait lancé l'un d'entre eux en le frappant brusquement à la tête, là, tu vas peut-être mourir, espèce de saleté de négro. » Et le passage à tabac avait commencé. Lors de ces premières retrouvailles, il n'avait pas voulu en parler à Elizabeth ; devant l'horreur et la haine qui avaient envahi son esprit, elle s'était aperçue que son imagination vacillait et restait muette.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? » avait-elle fini par lui demander.

Il avait souri d'un sourire haineux – elle n'avait encore jamais vu pareil sourire sur son visage. « Peut-être que tu devrais prier ton Jésus qui descende dire un mot à ces Blancs ? » Il l'avait regardée durant un long et pitoyable moment. « Passe que, à part ça, je vois pas quoi faire.

– Richard, si on allait voir un autre avocat ? » avait-elle suggéré.

Il avait souri de plus belle. « Ça alors, Petit-Bout m'a caché des choses. Elle a une fortune au chaud dans un bas de laine et elle m'en a jamais parlé. »

Il y avait une bonne année qu'elle essayait de faire des économies, mais n'avait que trente dollars de côté. Assise en face de lui, elle avait retourné dans sa tête tout ce qu'elle pouvait faire pour gagner de l'argent, y compris le trottoir. Alors, dans son impuissance, des sanglots l'avaient secouée. Là, Richard était redevenu lui-même. D'une voix tremblante, il lui avait dit : « Maintenant, écoute-moi, Petit-Bout, sois pas comme ça. On va arranger tout ça. » Mais elle n'avait pu s'arrêter de sangloter. « Elizabeth, avait-il murmuré, Elizabeth, Elizabeth. » Puis le gardien était venu lui dire que c'était l'heure de partir. Elle s'était relevée. Elle lui avait apporté deux paquets de cigarettes qui étaient toujours dans son sac. Totalement ignorante du règlement carcéral, elle n'avait pas osé les lui donner sous les yeux du surveillant. Et, sans savoir pourquoi, cet oubli, alors qu'elle savait combien il fumait, avait fait redoubler ses pleurs. Elle avait essayé – en vain – de lui sourire et s'était vue lentement reconduire à la porte. Le soleil avait manqué l'aveugler et elle avait entendu Richard murmurer derrière elle : « À bientôt, chérie. Sois sage. »

Une fois dans la rue, elle n'avait su que faire. Elle était restée un moment devant les grilles épouvantables, puis avait marché longtemps jusqu'à ce qu'elle arrive devant un café fréquenté par un défilé incessant de chauffeurs de taxi et d'employés de bureau. D'habitude, elle avait peur d'entrer dans un établissement du centre-ville où il n'y avait que des Blancs, mais, ce jour-là, ça lui avait été égal. Elle s'était dit que si quelqu'un lui faisait la moindre remarque, elle lui renverrait une bordée d'injures digne de la pire garce qui soit,

que si quelqu'un la touchait, elle ferait de son mieux pour expédier son âme en enfer.

Mais personne ne l'avait touchée ; personne ne lui avait adressé la parole. Elle avait bu son café, assise sous le soleil violent qui coulait par la fenêtre. Tout à coup, elle avait pris conscience de sa solitude, de sa peur ; elle n'avait encore jamais eu aussi peur de sa vie. Elle savait qu'elle était enceinte – elle le sentait, comme disaient les vieux, au plus profond d'elle-même ; et si Richard devait être envoyé en prison, que pourrait-elle faire, au nom du ciel ? Deux ans, trois ans – elle n'avait pas idée de la durée de la peine qu'ils pourraient lui infliger –, que ferait-elle ? Et comment se débrouillerait-elle pour éviter que sa tante ne découvre la vérité ? Et si sa tante la découvrait, alors son père l'apprendrait aussi. Les larmes lui étaient montées aux yeux et elle avait bu son café froid et insipide. Et qu'allait-on faire de Richard ? Si on le jetait en prison, à quoi ressemblerait-il à sa sortie ? Elle avait porté son regard vers les rues ensoleillées et paisibles et, pour la première fois de sa vie, elle s'était mise à détester tout ça – cette ville de Blancs, ce monde de Blancs. Ce jour-là, elle n'avait pas réussi à imaginer qu'il existait un seul Blanc honnête sur terre. Assise là, elle s'était prise à espérer qu'un jour Dieu leur infligerait d'inconcevables tortures qui leur apprendraient l'humilité et leur feraient comprendre que les jeunes Noirs qu'ils traitaient avec tant de condescendance, de mépris et de sarcasmes avaient un cœur, eux aussi, comme tout être humain, un cœur plus humain que le leur.

Mais Richard n'avait pas été condamné à la prison. Contre le témoignage des trois voleurs, son propre témoignage et les hésitations, sous serment, du commerçant, il n'y avait pas eu de preuve pour le déclarer coupable. Les gens présents dans la salle du tribunal parurent penser, avec une certaine satisfaction et une certaine déception, qu'il avait énormément de chance de s'en tirer à si

bon compte. Elizabeth et Richard étaient allés tout droit chez lui. Et là – de sa vie, elle devait ne jamais oublier ce moment – il s'était jeté à plat ventre sur son lit et avait pleuré.

Elle n'avait vu qu'un seul homme pleurer avant lui – son père – et pas comme ça. Elle avait posé la main sur lui, mais il ne s'était pas calmé. Ses propres larmes avaient roulé sur ses cheveux sales et pas peignés. Elle avait essayé de le prendre dans ses bras, mais, pendant longtemps, il n'avait rien voulu savoir. Son corps était dur comme de l'acier ; elle n'y avait pas trouvé la moindre douceur. Assise au bord du lit, recroquevillée comme une enfant apeurée, elle avait attendu, la main sur son dos, que l'orage passe. C'est à ce moment-là qu'elle avait décidé d'attendre pour lui parler de l'enfant.

Peu après, il l'avait appelée par son nom. Puis il s'était tourné et elle l'avait serré, tout soupirant et tout tremblant, contre sa poitrine. Il avait fini par s'endormir, en s'agrippant à elle comme s'il s'enfonçait sous l'eau pour la dernière fois.

Ça avait été la dernière fois. Cette nuit-là, il s'était ouvert les veines avec son rasoir et sa logeuse l'avait trouvé au matin, mort au milieu des draps écarlates, les yeux rivés sur le plafond, vitreux.

À présent voilà qu'ils chantaient :

Quelqu'un a besoin de toi, Seigneur,
Approche donc.

Dans son dos, elle entendit la voix de Gabriel qui la dominait de sa taille. Il s'était relevé et aidait les autres à prier jusqu'au bout. Elle se demanda si John était encore à genoux ou si, dans son impatience de gamin, il s'était déjà redressé pour examiner l'assistance. Il y avait chez lui un entêtement qui serait difficile à briser, mais qui le serait quand même sûrement un jour. Comme le sien l'avait été, et celui de

Richard – personne ne pouvait y échapper. Dieu était partout, terrible, le Dieu vivant ; Il était si grand, disait le cantique, qu'on ne pouvait Le dépasser ; si profond qu'on ne pouvait passer en dessous de Lui ; si large qu'on ne pouvait en faire le tour ; il fallait frapper à la porte.

Et, elle, elle connaissait cette porte à présent : c'était une porte vivante, pleine de courroux. Elle savait à travers quels feux l'âme devait se traîner et quelles larmes il fallait verser pour passer de l'autre côté. Les hommes décrivaient la façon dont un cœur se brisait, mais ils ne parlaient jamais de la manière dont l'âme demeurait en suspens, muette, dans le silence, le vide et la terreur qui séparaient les vivants des morts ; ni de la manière dont l'âme nue, dépouillée de ses vêtements déchirés, traversait la bouche même de l'enfer. Une fois là, il n'était pas de retour possible ; une fois là, l'âme se souvenait, même si le cœur parfois oubliait. Car le monde appelait le cœur qui répondait en bredouillant ; la vie, l'amour, les divertissements et l'espoir, tout particulièrement trompeur, appelaient le cœur humain oublieux. Seule l'âme, obsédée par le périple qu'elle venait d'accomplir et celui qu'il lui restait à accomplir, poursuivait ses fins mystérieuses et terribles et entraînait à sa remorque le cœur, accablé par les pleurs et l'amertume.

C'était pour cela qu'il y avait des conflits dans le ciel et des pleurs devant le trône : le cœur était enchaîné à l'âme et l'âme emprisonnée dans la chair – des pleurs, la confusion et un poids insupportable envahissaient toute la Terre. Seul l'amour de Dieu pouvait mettre de l'ordre dans ce chaos ; c'était vers Lui que l'âme devait se tourner pour sa délivrance.

Mais quel tournant ! Comment pouvait-elle ne pas prier pour qu'Il prenne son fils en pitié et lui épargne l'angoisse de son père et de sa

mère, marqués par le péché originel ! Et que son cœur connaisse un peu de joie avant que ne s'imposent des temps cruels.

Pourtant, elle savait que ses pleurs et ses prières ne serviraient à rien. Ce qui devait arriver arriverait ; rien ne pourrait empêcher ça. Elle avait un jour essayé de protéger quelqu'un et n'avait réussi qu'à le précipiter en prison. Et, ce soir, elle se disait, comme elle se l'était dit si souvent, qu'il aurait peut-être mieux valu, après tout, qu'elle ait fait ce que, dans son cœur, elle avait décidé au début – et qu'elle confie son fils à des inconnus qui l'auraient peut-être davantage aimé que Gabriel ne l'avait jamais aimé. Elle l'avait cru quand il lui avait dit que c'était pour lui adresser un signe que Dieu l'avait envoyé vers elle. Il avait dit qu'il la chérirait jusqu'à ce que la mort les sépare et qu'il aimerait ce fils sans nom comme sa propre chair. Il avait tenu sa promesse à la lettre : il l'avait nourri, il l'avait habillé et lui avait enseigné la Bible – mais le cœur n'y était pas. Et il ne la chérissait – si, du moins, il la chérissait vraiment – que parce qu'elle était la mère de son fils, Roy. Tout cela, elle l'avait deviné à travers de douloureuses années. Il ne savait sûrement pas qu'elle le savait et elle n'était même pas sûre qu'il le sache.

C'était par l'intermédiaire de Florence qu'elle avait fait sa connaissance. Florence et elle s'étaient rencontrées au travail vers le milieu de l'été, un an après la mort de Richard. John avait un peu plus de six mois.

Elle était très isolée cet été-là et au plus bas. Elle vivait seule avec John dans un meublé encore plus sinistre que la chambre qu'elle avait occupée chez Mme Williams. À la mort de Richard, elle l'avait, bien entendu, immédiatement quittée, prétextant avoir trouvé un emploi logé dans la campagne. Cet été-là, elle avait été très heureuse de l'indifférence de Mme Williams ; cette femme n'avait tout simplement pas semblé remarquer que, du jour au lendemain,

Elizabeth s'était transformée en une vieille femme à moitié folle de peur et de chagrin. Elle avait écrit à sa tante un billet très sec, très bref et très froid, ne souhaitant en aucun cas éveiller chez elle la moindre inquiétude – si tant est qu'elle se souciât encore de sa nièce –, et lui avait répété ce qu'elle avait dit à Mme Williams, qu'elle ne se tracasse pas, qu'elle était entre les mains de Dieu. Elle devait l'être ; des moments cruels que seule la main de Dieu avait pu lui imposer, cette même main la délivra.

Florence et Elizabeth faisaient le ménage dans un grand et vaste édifice en pierre sur Wall Street. Elles arrivaient le soir et passaient la nuit à sillonner de longs couloirs déserts et des bureaux silencieux avec des serpillières, des seaux et des balais. C'était un travail épouvantable qu'Elizabeth détestait ; mais c'était un travail de nuit et elle l'avait accepté avec joie, parce qu'il lui permettait de s'occuper elle-même de John toute la journée sans avoir à dépenser d'argent en plus pour une crèche. Elle passait toute la nuit à s'inquiéter pour lui, bien entendu, mais, pendant ce temps-là au moins, il dormait. Elle ne pouvait que prier le ciel pour que la maison ne brûle pas, qu'il ne tombe pas du lit ou que, par un mystérieux hasard, il ne tourne le bouton du réchaud à gaz, et elle avait demandé à sa voisine qui malheureusement buvait trop de l'avoir à l'œil. Cette femme, avec laquelle elle passait parfois une heure l'après-midi, et sa logeuse étaient les deux seules personnes qu'elle voyait. Elle avait cessé de fréquenter les amis de Richard parce que, allez savoir pourquoi, elle ne voulait pas qu'ils apprennent l'existence de l'enfant de Richard et aussi parce que, dès l'instant qu'il était mort, il était devenu évident qu'ils avaient vraiment très peu de choses en commun. Par ailleurs, elle ne cherchait pas à faire de nouvelles connaissances ; au contraire, elle fuyait les gens. Vu sa présente déchéance, elle ne supportait pas de s'exposer au regard des autres. L'Elizabeth d'autrefois était

enterrée bien loin de là – avec le père muet qu'elle avait perdu, avec sa tante, dans la tombe de Richard – et l'Elizabeth qu'elle était devenue, elle ne la reconnaissait pas et ne voulait pas la connaître.

Mais, une nuit, après le travail, Florence l'invita à prendre une tasse de café avec elle dans un établissement proche ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'autres gens – le veilleur de nuit, par exemple – l'avaient déjà invitée naturellement, mais elle avait toujours refusé. Elle prétextait qu'il lui fallait se dépêcher de rentrer chez elle pour donner à manger à son bébé. En ce temps-là, elle se faisait passer pour une jeune veuve et portait une alliance. Elle acquit très rapidement une réputation de prétentieuse et de moins en moins de gens l'invitèrent.

Florence ne lui avait pratiquement jamais parlé avant qu'elle ne se soit taillé cette confortable impopularité ; mais Elizabeth avait remarqué Florence. Elle évoluait avec une dignité tout en férocité muette qui touchait presque au grotesque. Elle était très mal vue, elle aussi, et n'avait absolument aucune affinité avec ses compagnes de travail. D'une part, elle était beaucoup plus âgée qu'elles, mais en plus elle donnait l'impression de ne pas du tout être portée sur le rire ou les potins. Elle venait travailler, faisait son travail et repartait. Personne ne pouvait imaginer à quoi elle pensait quand elle arpentait les couloirs, la mine lugubre, un foulard serré autour de la tête, avec, dans les mains, un seau et une serpillière. Elizabeth se disait qu'elle avait dû être très riche et avoir perdu sa fortune ; et elle se sentait pour elle, comme une femme déchue pour une autre, une sorte de lien de sang.

Avec le temps, elles prirent l'habitude de boire un café ensemble au lever du jour. Elles s'asseyaient dans l'établissement, toujours désert quand elles arrivaient et bondé quinze minutes plus tard quand elles s'en allaient, et prenaient leur café et leurs beignets avant

de sauter dans le métro qui les remmenait vers le nord de la ville. Pendant ce petit déjeuner et durant le trajet en métro, elles discutaient de Florence principalement que les gens traitaient si mal et dont la vie était si vide à présent que son mari était mort. Il l'adorait, avait-elle confié à Elizabeth, et lui passait tous ses caprices, mais il avait tendance à se montrer irresponsable. Cent fois, elle lui avait dit : « Frank, tu ferais mieux de prendre une assurance sur la vie. » Mais il s'était cru – c'était bien d'un homme ! – immortel. Et voilà où elle en était à présent, obligée de vivre, alors qu'elle prenait de l'âge, au milieu de toute la racaille noire de cette ville abominable. Elizabeth, un peu étonnée par le besoin de confession de cette femme orgueilleuse, l'écoutait néanmoins avec une grande sympathie. Elle était très reconnaissante à Florence de l'intérêt qu'elle lui portait. Florence était tellement plus âgée et paraissait si gentille.

Ce furent sans aucun doute les raisons, l'âge et la gentillesse de Florence, qui poussèrent Elizabeth, sans aucun calcul, à se confier à elle. Avec le recul, elle avait du mal à croire qu'elle s'était montrée aussi désespérée, ou aussi puérile ; même si, avec le recul encore une fois, elle parvenait à voir très clairement ce qu'elle avait alors ressenti de manière si chaotique : combien elle avait besoin qu'un autre être humain, quelque part, sache la vérité à son sujet.

Florence lui avait souvent dit qu'elle serait très heureuse de faire la connaissance du petit Johnny ; elle était sûre, avait-elle affirmé, que l'enfant d'Elizabeth devait être merveilleux. Un dimanche, vers la fin de l'été, Elizabeth lui mit ses plus beaux habits et l'emmena chez Florence. Curieusement, elle était très déprimée ce jour-là et John n'était pas de bonne humeur. Elle se surprit à le fixer d'un œil sombre, comme si elle cherchait à deviner son avenir sur sa figure. Il serait grand un jour, il parlerait et lui poserait des questions. Quelles questions lui poserait-il, quelles réponses lui donnerait-elle ? Elle ne

serait sûrement pas capable de lui mentir indéfiniment au sujet de son père, car, un jour, il serait suffisamment grand pour se rendre compte que ce n'était pas le nom de son père qu'il portait. Richard n'avait pas eu de père, se dit-elle dans l'impuissance et l'amertume, tout en avançant avec John par les rues animées de ce dimanche d'été. *Quand tels gens en avaient marre de ma pomme, i se débarrassaient de moi*. Oui, ils se débarrassaient de lui et le rejetaient vers la pauvreté, la faim, l'errance, la cruauté, la peur et, tout tremblant, la mort. Et elle repensa aux jeunes qu'on avait expédiés en prison. Y étaient-ils encore ? John ressemblerait-il un jour à ces garçons ? Ces garçons qui traînaient à présent devant la devanture d'un drugstore, devant des salles de billard, à tous les coins de rue, qui la sifflaient et dont les corps sveltes semblaient l'incarnation même du désœuvrement, de la malveillance et de la frustration. Comment pouvait-elle espérer, seule et démunie comme elle l'était, s'interposer entre lui et cette destruction si vaste et si répandue ? Au même moment, comme pour confirmer ses sombres craintes, il se mit à geindre, à gémir et à pleurer alors qu'elle arrivait à l'escalier du métro.

Il continua durant tout le trajet, de sorte que – incapable de l'apaiser ce jour-là, quoi qu'elle fît, accablée par son agitation et son poids, la chaleur, les gens souriants qui la dévisageaient et la peur bizarre qui lui pesait tant –, elle était à deux doigts de fondre en larmes en arrivant chez Florence.

À son grand soulagement et à sa grande exaspération, il se révéla alors le plus agréable des bébés. Florence portait une vieille broche en grenat, très lourde, qui attira l'attention de John dès l'instant qu'elle ouvrit la porte. Il tendit la main et se mit à babiller et à crachoter à l'adresse de Florence comme s'il la connaissait depuis toujours.

« Eh ben, s'écria Florence, quand i sera en âge de courir vraiment après les dames, t'auras du pain sur la planche, ma fille.

– Ça, répondit Elizabeth, c'est la vérité, le Seigneur m'est témoin. Déjà à c'te heure, i me donne tellement d'ouvrage que, la plupart du temps, je sais plus où j'en suis. »

Dans l'intervalle, Florence essaya de distraire John de la broche en lui présentant une orange ; mais, comme il en avait déjà vu, il se contenta de lui jeter un coup d'œil et la laissa tomber par terre. Fort de ses gazouillis dérangeants, il recommença à négocier pour la broche.

« Tu i plais, déclara finalement Elizabeth que cette scène avait un peu calmée.

– Tu dois être fatiguée », dit Florence. Puis : « Installe-le là. » Elle approcha un grand fauteuil de la table afin que John puisse les regarder manger.

« J'ai reçu une lettre de mon frère, l'autre jour, raconta-t-elle en apportant le plat. Sa femme – l'était malade, la malheureuse – est morte et i pense à venir dans le Nord.

– Tu m'avais jamais dit, s'écria Elizabeth avec un brusque intérêt plutôt feint, que t'avais un frère ! Et i monte ici ?

– C'est ce qui dit. Je suppose qui a plus rien qui le retienne là-bas – maintenant que Deborah est partie. » Elle s'assit en face d'Elizabeth. « Je l'ai pas vu, ajouta-t-elle d'un ton rêveur, depuis plus de vingt ans.

– Alors, ce sera un grand jour, déclara Elizabeth en souriant, quand vous vous retrouverez. »

Florence fit non de la tête et invita Elizabeth à commencer à manger. « Non, nous, on s'est jamais entendus et je pense pas qui l'a changé.

– Vingt ans, ça fait drôlement long, l'a forcément changé un peu.

– Cet homme-là, i faudrait qui change beaucoup avant que ça puisse coller entre lui et moi. Non… (l'air lugubre et triste, elle s'interrompit), je regrette vraiment qui monte ici. Je comptais pas le revoir dans ce bas monde – ni dans l'autre, non plus. »

De l'opinion d'Elizabeth, ce n'était pas la façon dont une sœur aurait dû parler de son frère, surtout à quelqu'un qui ne le connaissait pas du tout et qui allait probablement finir par le rencontrer. Déconcertée, elle demanda : « Qu'est-ce qui fait… ton frère ?

– I fait prédicateur ou quéque chose comme ça. Je l'ai jamais entendu prêcher. Quand j'étais dans le Sud, i faisait rien que courir les femmes et cuver son vin dans les fossés.

– J'espère, déclara Elizabeth en riant, qui l'a fini par changer ses manières.

– Les gens, i peuvent changer leurs manières autant qui veulent. Mais, moi, ça m'est égal combien de fois i changent leurs manières, ce qu'on a à l'intérieur, on l'a, et c'est forcé que ça ressorte.

– Oui, renchérit Elizabeth pensivement. Mais tu penses pas que le Seigneur i peut changer le cœur à quéqun ?

– J'ai souvent entendu dire ça, mais j'attends encore de le voir. Ces nègres qui cavalent de droite et de gauche en clamant que le Seigneur a changé leur cœur – i leur est rien arrivé du tout, à ces nègres. N'ont le cœur de négro qui sont nés avec. Je pense que c'est le Seigneur qui leur a donné ce cœur-là – et, ma choute, le Seigneur i repasse pas le plat deux fois, moi, je te le garantis.

– Non », répondit gravement Elizabeth après un long moment de silence. Elle se tourna pour regarder John qui s'occupait activement d'esquinter les petits napperons rectangulaires ornés de glands qui décoraient le fauteuil de Florence. « Je pense que c'est la vérité. On

dirait que ça passe une fois, et pis c'est tout. Tu rates ton tour et ton affaire est réglée une fois pour toutes.

– T'as l'air drôlement triste tout à coup, dit Florence. Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Rien. » Elle se retourna vers la table. Puis, à court de commentaires et convaincue qu'il ne fallait pas trop en dire, elle ajouta : « Je pensais simplement à ce gamin, qu'est-ce qui va lui arriver, comment que je vais l'élever, toute seule dans cette ville épouvantable.

– Mais tu comptes pas rester seule toute ta vie, non ? T'es jeune, t'es bien et t'es jolie. Note, si j'étais toi, je me presserais pas de me dégoter un nouveau mari. Moi, je crois pas qui l'existe un seul nègre qui sache comment s'occuper correctement d'une femme. T'as le temps, ma choute, alors profites-en.

– J'ai pas tant de temps que ça », répondit tranquillement Elizabeth. Elle ne pouvait plus se retenir. Bien que quelque chose lui conseillât de se taire, les mots lui vinrent tout seuls. « Tu vois cette alliance ? Eh ben, c'est moi qui l'a achetée. Ce gamin, l'a pas de papa. »

À présent, elle l'avait dit et ces mots ne pouvaient se reprendre. Assise, toute tremblante, à la table de Florence, elle éprouva alors un soulagement imprudent et douloureux.

Florence la fixa avec une pitié si vive qu'on aurait dit de la colère. Elle regarda John, puis reporta de nouveau son attention sur Elizabeth.

« Ma pauvre, s'écria-t-elle en se rejetant sur son siège, le visage toujours marqué par cette étrange fureur qui ne la lâchait pas, t'as passé de sales moments, pas vrai ?

– J'ai eu peur », avoua Elizabeth en frissonnant. Elle se sentait encore obligée de parler.

« Ça rate jamais, déclara Florence. On dirait qui a pas une femme sur terre qui se fasse pas piétiner par un rien du tout. On dirait qui a pas une femme nulle part qui se soye pas fait traîner dans la boue par un homme et qu'elle i soye pas restée alors qui continuait ses affaires. »

Elizabeth resta assise à la table, hébétée, sans rien à ajouter.

« Qu'est-ce qui l'a fabriqué, demanda finalement Florence, l'a pris ses jambes à son cou et t'a laissée en plan ?

– Oh non, répondit aussitôt Elizabeth dont les yeux se remplirent de larmes, l'était pas comme ça ! L'est mort, jusse comme j'ai dit – i s'est retrouvé dans le pétrin et l'est mort – longtemps avant la naissance du petit. » En proie à un sentiment d'impuissance analogue à celui qui l'avait habitée un peu plus tôt, elle fondit en larmes. Florence se leva, s'approcha d'Elizabeth et pressa la tête de la jeune femme contre son sein. « I m'aurait jamais abandonnée, dit Elizabeth, mais l'est mort. »

Et, là, après s'être contenue si longtemps, elle pleura comme si elle devait ne jamais pouvoir s'arrêter.

« Calme-toi maintenant, lui conseilla gentiment Florence, calme-toi maintenant. Tu vas faire peur au petit. I veut pas voir sa maman pleurer. Ça va, chuchota-t-elle à John qui avait interrompu son œuvre de destruction pour étudier les deux femmes, ça va. Tout va bien. »

Elizabeth se redressa, chercha un mouchoir dans son sac et se tamponna les yeux.

« Oui, reprit Florence en se dirigeant vers la fenêtre, les hommes, i meurent, c'est comme ça. Et nous, les femmes, on a plus qu'à se débrouiller, comme dit la Bible, et à pleurer. Les hommes, i meurent, et c'est fini pour eux, mais, nous, les femmes, i faut qu'on continue à vivre et qu'on essaie d'oublier ce qui nous ont fait. Oui, Seigneur… »

Elle s'interrompit, se tourna et revint vers Elizabeth. « Oui, Seigneur, répéta-t-elle, je suis bien placée pour le savoir.

– Je suis rudement désolée d'avoir chamboulé ton gentil déjeuner comme ça.

– Ma fille, pas un mot comme quoi t'es désolée, sinon je te flanque à la porte. Prends donc ton gamin et installe-toi dans ce fauteuil pour te requinquer. Moi, je vais à la cuisine nous préparer quéque chose de frais à boire. Essaie de pas te faire de mauvais sang, mon chou. Le Seigneur, I va pas te laisser tomber si bas. »

Puis, deux ou trois semaines plus tard, elle fit la connaissance de Gabriel, chez Florence, un dimanche.

Rien de ce que Florence lui avait raconté ne l'avait préparée à cette rencontre. Elle avait compté qu'il serait plus vieux que Florence, et chauve ou grisonnant. Mais il paraissait bien plus jeune que sa sœur, et avait toutes ses dents et ses cheveux. Assis là, ce dimanche, dans le minuscule et délicat salon de Florence, il avait l'air d'un roc, face à l'état de confusion dans lequel elle se trouvait, à la lassitude qui était son domaine.

À ce qu'elle se rappelait, en montant l'escalier avec John, très lourd dans ses bras, et en passant le seuil de chez son amie, elle avait entendu de la musique qui s'était nettement atténuée dès l'instant que Florence avait refermé la porte derrière elle. John qui l'avait entendue, lui aussi, avait réagi en se tortillant, en agitant les mains et en émettant des bruits censés, avait-elle supposé, imiter une chanson. « T'es bien un petit nègre », s'était-elle dit, amusée et agacée – car le gramophone de quelqu'un, à un étage inférieur, dispensait les lentes mesures plaintives et aiguës d'un blues.

Gabriel se leva, lui sembla-t-il, avec une vivacité et un empressement qui ne tenaient pas de la seule politesse. Elle se

demanda aussitôt si Florence lui avait parlé d'elle. À cette idée, elle se crispa sous l'effet d'une vague colère contre son amie, mais aussi du fait de son orgueil et de sa peur. Pourtant, quand elle le regarda dans les yeux, elle découvrit chez lui une étrange humilité, une gentillesse totalement inattendue. Elle sentit sa colère s'évanouir, de même que l'orgueil derrière lequel elle s'était protégée ; mais, tapie quelque part, la peur lui resta.

Puis Florence les présenta en disant : « Elizabeth, v'là mon frère, dont je t'ai tellement causé. C'est un prédicateur, mon chou – alors, i faut qu'on fasse bien attention à ce qu'on raconte quand i l'est dans les parages. »

Sur ce, il répliqua avec un sourire moins acerbe et moins ambigu que la remarque de sa sœur : « Pas la peine d'avoir peur de moi, ma sœur. Je suis qu'un pauvre et fragile réceptacle entre les mains du Seigneur.

– Tu vois ! » s'écria sinistrement Florence. Elle prit John des bras de sa mère. « Et je te présente le petit Johnny, poursuivit-elle, serre la main au prédicateur, Johnny. »

Mais John, avec une insistance désespérée et vulnérable, continua à tendre ses menottes vers la porte qui filtrait la musique et dont il ne pouvait détacher ses yeux. Il jeta un regard interrogateur et lourd de reproche à sa mère qui éclata de rire de le voir faire et déclara : « Johnny veut écouter encore la musique. Déjà dans l'escalier, l'a commencé à danser. »

Gabriel se mit à rire et contourna Florence pour étudier le visage de John. « I a un homme dans la Bible, mon fils, déclara-t-il, qui aime la musique, lui aussi. I jouait de la harpe devant le roi et, un jour, i s'est mis à danser devant le Seigneur. Tu crois qu'un de ces jours tu danseras devant le Seigneur ? »

John regarda le prédicateur avec cette gravité impénétrable qu'ont les enfants, comme s'il réfléchissait à la question et qu'il y répondrait dès qu'il en aurait fait le tour. Gabriel lui lança un sourire curieux – un sourire curieusement aimant, songea-t-elle – et lui caressa le dessus du crâne.

« L'est rudement beau, ce garçon, dit Gabriel. Avec les grands yeux qui l'a, i devrait tout voir dans la Bible. »

Tous éclatèrent de rire. Florence alla installer John dans le fauteuil qui était son trône dominical. Quant à Elizabeth, elle s'aperçut qu'elle regardait Gabriel avec attention, incapable de voir dans l'homme en face d'elle le frère que Florence méprisait tant.

Ils s'assirent à la table, John entre Florence et elle, en face de Gabriel.

« Alors, déclara Elizabeth avec une affabilité intimidée car elle se sentait dans l'obligation de faire la conversation, vous venez jusse d'arriver dans cette grande ville ? Ça doit vous paraître rudement bizarre. »

Il gardait encore les yeux rivés sur John qui continuait à le dévisager. Puis il reporta son attention sur Elizabeth. Celle-ci eut la sensation que l'atmosphère entre eux commençait à s'alourdir, mais ne put donner un nom ou trouver une raison à l'excitation secrète qui l'agitait.

« L'est rudement grande, répondit-il, et on dirait – à ce que j'entends – que le diable i est actif tous les jours. »

Il faisait allusion à la musique qui ne s'était pas calmée, mais elle eut aussitôt l'impression que sa remarque la concernait ; cela, et autre chose dans le regard de Gabriel, lui firent rapidement baisser les yeux vers son assiette.

« L'est pas plus actif ici que dans le Sud, répliqua Florence d'un ton vif. Là-bas, les nègres, i croivent qu'à New York on fait jusse que boire

et se tourner les pouces, expliqua-t-elle à Elizabeth. I savent pas. Quéqun ferait bien de leur espliquer qui trouveront un meilleur alcool frelaté là où i sont qu'ici, et moins cher, en plus.

– J'espère bien, riposta-t-il avec un sourire, que tu t'es pas mise à boire de l'alcool frelaté, ma sœur.

– C'est pas moi qu'a jamais eu ce genre d'habitude, s'empressa-t-elle de répondre.

– Sais pas, insista-t-il sans se départir de son sourire et sans cesser de regarder Elizabeth, à ce qu'on me dit, les gens font des choses dans le Nord qui penseraient jamais à faire, chez nous, dans le Sud.

– Les gens sont forcés de faire leurs cochonneries, reprit Florence. I les feront n'importe où. Les gens font des tas de choses chez nous dans le Sud et i veulent que personne i soye au courant.

– C'est comme ma tante, elle disait, lança Elizabeth en souriant timidement, elle disait, les gens, i feraient mieux de pas faire dans le noir des choses qui leur feraient peur à voir en plein jour. »

Elle avait voulu lancer une sorte de plaisanterie ; mais à peine les mots lui étaient-ils sortis de la bouche qu'elle aurait voulu pouvoir les reprendre. À ses oreilles, ils avaient tout d'une confession.

« Ça, c'est la vérité, le Seigneur nous est témoin, dit Gabriel après un très bref silence. C'est vraiment ce que vous pensez ? »

Elle s'obligea à le regarder et s'aperçut alors que Florence l'observait avec une attention intense, comme si elle essayait de la mettre en garde. Elle savait que c'était quelque chose dans l'intonation de Gabriel qui avait subitement provoqué cette méfiance et cette tension chez Florence. Mais elle soutint quand même le regard de Gabriel et répondit : « C'est comme ça que je veux vivre.

– En ce cas, vous serez bénie par le Seigneur et I vous ouvrira les fenêtres du paradis – à vous et à ce garçon. I vous couvrira de Ses

bienfaits et vous saurez pas quoi en faire. Retenez bien ce que je vous dis.

– Oui, répéta Florence d'un ton doux, retiens bien ce qui te dit. »

Mais ni l'un ni l'autre ne la regarda. Une phrase résonna dans l'esprit d'Elizabeth, l'envahit : *Avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien*. Elle essaya de faire abstraction de cette formule brûlante et de ce qu'elle éveillait en elle. Ce qu'elle éveillait en elle, pour la première fois depuis la mort de Richard, c'était l'espoir ; la voix de Gabriel lui avait donné l'impression qu'elle n'était pas totalement déchue, que peut-être Dieu allait lui redonner une dignité ; son regard lui avait fait comprendre qu'elle pouvait redevenir – dans l'honneur, cette fois – une femme. Puis, comme de très loin, dans une sorte de brouillard, il lui sourit – et elle sourit.

Au même moment, le gramophone lâcha soudain une note de trompette sardonique, geignarde et grinçante ; ce cri aveugle et inopiné distendit l'instant et envahit la pièce. Elizabeth baissa les yeux vers John. Une main quelque part heurta le bras du gramophone et fit déraper l'aiguille – à l'instar d'un objet sans ancrage, flottant au milieu de l'océan – sur les sillons noirs qui défilaient.

« Johnny, i s'est endormi », dit-elle.

Elle, qui avait descendu la pente avec tant de joies et tant de peines, avait entamé sa remontée – sa remontée, avec son bébé, sur le flanc escarpé de la montagne.

Elle perçut une grande agitation autour d'elle – une grande exaltation, muette, dans l'attente du Seigneur. L'air parut trembler, comme avant un orage, tandis que, comme en suspens, une lumière au-dessus d'eux, qui les enveloppait de son halo, semblait prête à lâcher une révélation. Au milieu des cris et des chants puissants, sous

le souffle qui s'apprêtait à envahir les lieux, elle n'entendait pas son mari ; elle imagina John, assis, silencieux à présent et ensommeillé, tout au fond de l'église, en train d'observer ce qui l'entourait avec, dans les yeux, un formidable étonnement et une formidable terreur. Elle ne leva pas la tête. Elle avait envie de s'attarder un peu plus longtemps, espérait que Dieu lui parlerait.

C'était devant ce même autel qu'elle était venue s'agenouiller, tant d'années auparavant, pour être absoute. À l'arrivée de l'automne, quand l'air s'était fait sec et vif et le vent puissant, elle passait tout son temps avec Gabriel. Florence désapprouvait cette fréquentation et le lui répétait souvent ; mais elle n'en disait pas davantage, pour la simple raison, avait décrété Elizabeth, qu'elle n'avait aucun mal à rapporter – simplement, elle n'aimait pas son frère. Mais quand bien même Florence aurait pu trouver les paroles adaptées pour faire passer ses prédictions, Elizabeth n'aurait pas pu en tenir compte, car Gabriel était devenu sa force. Il veillait sur elle et son bébé, comme si c'était une mission qui lui incombait désormais ; il se montrait très gentil envers John, jouait avec lui et lui offrait des cadeaux comme s'il était son fils. Elle savait que sa femme était morte sans lui donner d'enfant et qu'il en avait toujours désiré un – il continuait à prier, lui avait-il confié, afin que Dieu lui envoie un fils. Allongée seule sur son lit, elle songeait à toute sa gentillesse et se disait parfois que John était peut-être ce fils-là et que, un jour, il serait leur bénédiction et leur réconfort. Puis elle se disait qu'elle allait désormais renouer avec la foi qu'elle avait abandonnée et avancer de nouveau dans la lumière dont, avec Richard, elle s'était tant éloignée. Parfois, en pensant à Richard, elle retrouvait le souvenir de sa voix, de son haleine, de ses bras et en éprouvait une souffrance terrible ; dans ces moments-là, elle se sentait reculer à l'idée que Gabriel puisse la toucher. Mais elle ne s'autorisait pas ce mouvement de recul. Elle se disait que c'était un

péché et une folie que de regarder en arrière alors que sa sécurité était devant elle, tel un refuge creusé à flanc de montagne.

« Ma sœur, lui avait-il suggéré un soir, tu crois pas que tu devrais confier ton cœur au Seigneur ? »

Ils marchaient dans les rues sombres en direction de l'église. Il lui avait déjà posé cette question avant, mais jamais sur ce ton et, jamais encore, elle n'avait eu autant envie de lui répondre.

« Je crois.

– Si t'invoques le Seigneur, I t'élèvera. I comblera tes désirs. Je suis témoin, avait-il déclaré en souriant, invoque le Seigneur et attends, I te répondra. Les promesses de Dieu s'accomplissent toujours. »

Elle avait glissé son bras sous le sien et l'avait senti trembler sous le feu de sa foi.

« Avant que tu viennes, lui avait-elle avoué d'une voix basse et chevrotante, j'allais pratiquement jamais à l'église, révérend. On aurait dit qui avait pas moyen que je trouve mon chemin – je ployais complètement sous la honte… et le péché. »

C'est à peine si elle avait pu formuler ces derniers mots et des larmes lui étaient venues aux yeux. Elle lui avait dit que John était un enfant sans nom et elle avait essayé aussi de lui parler des souffrances qu'elle avait vécues. À l'époque, il avait paru comprendre et ne l'avait pas jugée. Quand avait-il tellement changé ? Ou se pouvait-il qu'il n'ait pas changé, mais que ses yeux à elle se soient dessillés du fait des chagrins qu'il lui avait causés ?

« Eh ben, avait-il répondu, je suis venu et c'est la main du Seigneur qui m'a envoyé. I nous a réunis, c'est un signe. Mets-toi à genoux et regarde si c'est pas vrai – mets-toi à genoux et demandes-I de te parler ce soir. »

Oui, un signe, s'était-elle dit, un signe de Sa miséricorde, un signe de Son pardon.

Quand ils étaient arrivés devant les portes de l'église, il s'était arrêté, l'avait regardée et lui avait fait part de son engagement.

« Sœur Elizabeth, quand tu te mettras à genoux ce soir, je veux que tu demandes au Seigneur de parler à ton cœur et de te dicter une réponse à ce que je vais te dire. »

Légèrement au-dessous de lui, un pied en appui sur la petite marche en pierre qui menait vers l'entrée de l'église, elle avait scruté son visage. Et, en scrutant son visage qui rayonnait – dans la lumière chiche et jaune au-dessus d'eux –, tel le visage d'un homme qui a lutté avec des anges et des démons et qui a contemplé le visage de Dieu, elle s'était fait la réflexion, bizarrement et subitement, qu'elle était devenue une femme.

« Sœur Elizabeth, le Seigneur a parlé à mon cœur et je crois que c'est Sa volonté que, toi et moi, on devienne mari et femme. »

Il s'était tu et elle n'avait rien dit tandis que ses yeux s'étaient promenés sur son corps.

« Je sais, avait-il ajouté d'une voix plus étouffée en essayant de sourire, que je suis beaucoup plus vieux que toi. Mais c'est égal. Je suis encore rudement solide. J'ai beaucoup vécu, sœur Elizabeth, et peut-être que je pourrais t'empêcher de faire… certaines des erreurs que j'ai faites, loué soit le Seigneur… peut-être que je pourrais t'éviter de trébucher… de nouveau… ma fille… aussi longtemps qu'on sera en ce bas monde. »

Elle avait continué à attendre.

« Et je t'aimerai, et je te respecterai… jusqu'à ce que Dieu me rappelle à Lui. »

Des larmes lentes lui étaient montées aux yeux ; de joie, à l'idée de ce à quoi elle était arrivée ; d'angoisse, à l'idée de la route qui

l'avait conduite jusque-là.

« Et j'aimerai ton fils, ton petit garçon, avait-il fini par déclarer, jusse comme si c'était le mien. L'aura jamais à se tracasser ni à s'inquiéter de rien ; l'aura jamais froid ni faim tant que je serai en vie et que j'aurai mes deux mains pour travailler. Je le jure devant Dieu passe quI m'a rendu quéque chose que je croyais avoir perdu. »

Oui, s'était-elle dit, un signe – un signe que le Tout-Puissant peut nous sauver. Puis elle était montée sur la petite marche, à côté de lui, devant les portes.

« Sœur Elizabeth, avait-il ajouté – elle emporterait dans la tombe le souvenir de sa grâce et de son humilité à ce moment-là –, tu vas prier ?

– Oui. J'ai prié et je vais prier. »

Ils étaient entrés dans cette église, par ces portes ; et quand le pasteur avait appelé les fidèles à approcher de l'autel, elle s'était levée, accompagnée par leurs prières, et avait descendu la longue allée centrale de l'église ; elle avait descendu cette allée jusqu'à cet autel et cette croix dorée ; jusqu'à ces larmes, en s'enfonçant dans cet affrontement – cet affrontement s'arrêterait-il un jour ? Quand elle s'était relevée et, après, quand ils s'étaient retrouvés dans les rues, il l'avait appelée l'enfant du Seigneur, la servante du ministre de Dieu. Il l'avait embrassée sur le front en pleurant et lui avait dit que Dieu les avait réunis pour leur salut mutuel. Elle avait alors pleuré, tant sa joie était grande à l'idée que la main de Dieu avait changé sa vie, l'avait élevée et posée sur un roc solide, elle et elle seule.

Elle repensa à ce jour lointain où John était venu au monde – à ce moment singulier, commencement de sa vie et de sa mort. Très bas, elle était descendue, ce jour-là, seule, avec une pesanteur intolérable au niveau de la taille, un secret dans le ventre, très bas dans les ténèbres, à pleurer, à geindre et à maudire Dieu. Combien de temps

avait-elle saigné, sué et crié ? il n'y avait pas de mots pour le dire – combien de temps avait-elle rampé à travers les ténèbres ? elle ne le saurait jamais. C'était là son commencement, et elle avait encore lutté à travers les ténèbres pour gagner ce moment où elle se réconcilierait avec Dieu, où elle L'entendrait parler et où Il effacerait toutes ses larmes ; comme, au bout d'une éternité, elle avait entendu John crier à travers d'autres ténèbres.

Comme à présent, dans le brusque silence, elle l'entendait crier : ce n'était pas le cri du nouveau-né devant la simple lumière de la terre, mais le cri de l'enfant mâle, bestial, devant la lumière venue du ciel. Elle ouvrit les paupières et se redressa ; tous les saints l'entouraient ; raide comme la colonne d'un temple, Gabriel écarquillait les yeux. Sur l'aire de vannage, au milieu des saints qui criaient et chantaient, John gisait, stupéfié, terrassé par la Puissance du Seigneur.

III

L’aire de vannage

Je dis alors : « Malheur à moi ! je suis anéanti ;
car je suis un homme aux lèvres impures,
j’habite au milieu d’un peuple aux lèvres impures :
et mes yeux ont vu le Roi, Iahvé des armées. »

Alors, j'ai chaussé mes souliers,
Et me suis mis en route.

Il savait, sans avoir conscience de ce qui lui était arrivé, qu'il gisait par terre, devant l'autel, à l'endroit poussiéreux qu'ils avaient nettoyé, Elisha et lui ; et il savait qu'au-dessus de lui brillait la lumière jaune qu'il avait lui-même allumée. La poussière lui emplissait les narines, âcre et terrible, et les pieds des saints, en faisant vibrer le plancher sous lui, soulevaient de petits nuages de poussière qui lui tapissaient la bouche. Il entendait leurs cris, très loin, très haut au-dessus de lui – jamais il ne pourrait s'élever jusque-là. Il était comme une pierre, comme un cadavre, comme un oiseau à l'agonie tombé d'une hauteur épouvantable ; comme une chose désormais privée du pouvoir de se retourner.

Et, dans son corps, quelque chose s'agitait qui n'était pas lui. Il était envahi, anéanti, possédé. Cette Puissance avait frappé John, à la tête ou au cœur, et l'avait aussitôt empli d'une angoisse qu'il n'aurait jamais pu imaginer, qu'il ne pourrait sûrement pas supporter et à

laquelle, même à présent, il ne pouvait croire ; elle l'avait ouvert, l'avait fendu en deux comme une bûche, sous la cognée, se fend par le milieu, comme la pierre se casse ; elle l'avait mis en pièces et terrassé en un instant de sorte que John n'avait pas senti la blessure, mais juste la douleur, qu'il n'avait pas senti la chute, mais juste la peur et qu'il gisait, là, maintenant, impuissant, à hurler tout au fond des ténèbres.

Il avait envie de se relever – une voix ironique, malicieuse, le pressait de le faire – et de quitter immédiatement ce temple pour aller découvrir le monde.

Il avait envie d'obéir à cette voix qui était la seule voix à lui parler ; il essaya de l'assurer qu'il allait faire l'impossible pour se relever, qu'il allait simplement rester par terre un moment, après sa chute épouvantable, afin de reprendre son souffle. Or, c'est précisément à ce moment-là qu'il s'aperçut qu'il ne le pouvait pas ; il était arrivé quelque chose à ses bras, à ses jambes, à ses pieds – ah, il lui était arrivé quelque chose ! Sous l'effet de la terreur et de la perplexité qui le possédaient, il recommença à crier et sentit qu'il bougeait vraiment – loin de se relever vers la lumière, il tombait encore une fois vers le bas, éprouvait un malaise dans ses entrailles, une raideur dans les muscles de son ventre ; il sentit qu'il se tournait et se retournait à même le sol poussiéreux, comme si l'orteil de Dieu l'avait effleuré. Et la poussière le fit tousser et lui souleva le cœur ; dans le mouvement, le centre de la Terre se déplaça, transforma l'espace en un vide pur, en une parodie de l'ordre, de l'équilibre et du temps. Il ne resta plus rien : tout avait été absorbé par le chaos. Et : *C'est la fin ?* demanda l'âme terrifiée de John – *Qu'est-ce que c'est ?* – en vain, puisqu'elle ne reçut aucune réponse. Seule la voix ironique le pressa une fois encore de se relever de ce sol crasseux s'il ne voulait pas se mettre à ressembler à tous les autres nègres.

Puis l’angoisse se calma un instant, comme l’eau se retire brièvement avant de se précipiter de nouveau contre les rochers : il savait qu’elle ne se retirait que pour mieux revenir. Allongé face contre terre, il toussa et sanglota devant l’autel à l’endroit poussiéreux qu’ils avaient nettoyé, Elisha et lui. Mais il continua à s’enfoncer, à s’éloigner de plus en plus de la joie, des chants et de la lumière au-dessus de sa tête.

Il essaya, mais avec quel désespoir ! – les ténèbres complètes n’offrent aucune échappatoire, ne renferment ni commencement ni fin –, de retrouver et de piéger, si l’on peut dire, au creux de sa main, le moment qui avait précédé sa chute, sa transformation. Or, le moment en question était lui aussi prisonnier des ténèbres, muet, et refusait de se présenter. John ne se souvenait que de la croix : il s’était retourné pour s’agenouiller devant l’autel et la croix. Puis l’Esprit saint s’était mis à parler – il avait paru énoncer les mots écrits en très gros et à la présence tellement forte que John était occupé à décrypter sur la croix : *Jésus Sauveur*. Le cœur empli d’une horrible amertume, il avait ouvert de grands yeux et avait eu envie de se répandre en malédictions – et l’Esprit saint avait parlé, il avait parlé en lui. Oui : il y avait Elisha en train de parler, étendu par terre, et son père, silencieux, dans son dos. Il avait éprouvé un brusque élan de tendresse pour Elisha le pieux, un désir, vif et horrible comme un couteau scintillant, d’usurper son corps, de se coucher à l’endroit où il gisait, de s’exprimer dans des langues inconnues, comme lui et, fort de ce pouvoir, de confondre son père. Pourtant, ce n’était pas là que s’était situé le fameux moment ; s’il pouvait remonter jusque-là, la chute abyssale, le tournant, le point secret se trouvaient plus loin dans les ténèbres. Alors même qu’il maudissait son père, qu’il aimait Elisha, il était déjà en larmes ; il avait déjà passé ce moment, était déjà terrassé par la Puissance qui l’avait frappé et tombait.

Ah, qu'il tombait ! – et pourquoi, et où allait-il ? Vers le fond de l'océan, vers les entrailles de la Terre, vers le cœur de l'ardente fournaise ? Vers un cachot plus profond que l'enfer, une folie plus bruyante que la tombe ? Quelles trompettes le réveilleraient, quelle main le relèverait ? Car il savait – alors que de nouveau la Puissance le frappait, qu'il recommençait à crier, que sa gorge le brûlait comme autant de braises et qu'il s'agitait de nouveau, détaché de son corps comme si ce dernier avait été un poids inutile, une lourde carcasse en putréfaction – que, sans aide, jamais il ne se relèverait.

Son père, sa mère, sa tante, Elisha – tous étaient bien au-dessus de lui, dans l'attente, à observer ses tourments en enfer. Des chants derrière eux et la tête auréolée de lumière, ils se penchaient par-dessus la barrière en or et pleuraient sur John peut-être, terrassé à un âge aussi jeune. Non, ils ne pourraient plus l'aider – rien ne pourrait plus l'aider. Il s'efforça désespérément de se relever pour les rejoindre – il aurait eu envie d'avoir des ailes pour s'envoler et les retrouver au cœur de ce fameux matin où ils se trouvaient. Mais ses efforts ne firent que le précipiter plus bas, ses cris ne s'élevèrent pas, mais résonnèrent à l'intérieur de son crâne.

Cependant, même s'il distinguait à peine leurs visages, il savait qu'ils étaient là. Il les sentait bouger et chacun de leurs mouvements le faisait trembler, l'étonnait, l'horrifiait au cœur de ces ténèbres où il gisait. Il n'aurait pu dire s'ils souhaitaient qu'il vienne vers eux aussi ardemment qu'il souhaitait se relever. Peut-être ne l'aidaient-ils pas parce que ça leur était égal – parce qu'ils ne l'aimaient pas ?

Puis son père revint vers lui, ce John terrassé et transformé ; et John se dit, mais un bref instant seulement, qu'il était venu l'aider. Dans le silence qui emplit alors le vide, John le regarda. Son visage était noir – pareil à une nuit triste, éternelle ; pourtant, un feu brûlait sur son visage – un feu éternel dans une nuit éternelle. Là où il gisait,

John tremblait, il ne percevait, dans ce feu, aucune chaleur à son égard, il tremblait et ne pouvait détourner les yeux. Un souffle le balaya et dit : « Tous ceux qui se plaisent à faire le mal. » Juste : « Tous ceux qui se plaisent à faire le mal. » Il comprit qu'il avait été chassé de la joyeuse communauté des saints purifiés, que son père l'en avait chassé. La volonté de son père était plus forte que celle de John. Il avait davantage de pouvoir parce qu'il appartenait à Dieu. Désormais, John ne ressentait plus de haine, rien, sinon un désespoir cruel, incroyable : toutes les prédictions étaient vraies, c'en était fini du salut, la damnation était réelle !

En ce cas, la mort est réelle, déclara l'âme de John, et la mort connaîtra son heure de gloire.

« Mets ordre à ta maison, dit son père, car tu vas mourir, tu ne vivras pas. »

À ce moment précis, la voix ironique retentit de nouveau et dit : « Relève-toi, John. Relève-toi, mon garçon. Ne le laisse pas te retenir ici. Tu as eu tout ce que ton père a eu. »

John essaya de rire – il se crut en train de rire –, mais s'aperçut à la place qu'il avait la bouche pleine de sel et les oreilles remplies d'eau brûlante. Quoi qu'il se produisît désormais dans ce corps détaché de lui, il ne pourrait rien y changer, ni même arrêter le processus ; son torse se souleva, son rire s'éleva et bouillonna sur ses lèvres, comme du sang.

Son père le regarda. Les yeux de son père le regardèrent, et John se mit à hurler. Les yeux de son père le mirent à nu et ne supportèrent pas ce qu'ils virent. Et tandis qu'il se retournait encore dans la poussière, en hurlant, en essayant d'échapper aux yeux de son père, à ces yeux horribles, à ce visage horrible et à tous leurs visages et à la lumière jaune au loin, tout disparut à sa vue comme s'il était

devenu aveugle. Il recommença à tomber. Il n'y a pas de fond aux ténèbres, cria de nouveau son âme.

Il ne savait pas où il était. Le silence était partout – il n'y avait qu'un vague et lointain tremblement incessant bien en dessous de lui, rugissement peut-être des feux de l'enfer au-dessus duquel il était suspendu ou écho, persistant, toujours invincible, des pieds en mouvement des saints. Il songea au sommet de la montagne où il mourait d'envie d'aller, où le soleil l'envelopperait d'un manteau d'or, le coifferait d'une couronne de feu et où il tiendrait un bâton vivant entre ses mains. Mais l'endroit où John gisait n'avait rien d'une montagne, il n'y avait là ni manteau ni couronne. Et c'étaient d'autres mains qui brandissaient le bâton vivant.

« Je m'en vais te le décrasser de ses péchés. Je m'en vais te le décrasser, moi. »

Oui, il avait péché et son père le cherchait. À présent, John ne faisait plus le moindre bruit et ne bougeait plus du tout dans l'espoir que son père passe devant lui sans le remarquer.

« Laisse-le. Laisse-le tranquille. Laisse-le prier le Seigneur. »

« Oui, maman, je vais essayer d'aimer le Seigneur. »

« L'a fichu le camp quéque part. Je vais le retrouver. Je m'en vais te le décrasser de ses péchés. »

Oui, il avait péché : un matin, seul dans la salle de bains crasseuse, dans cette pièce carrée pleine de placards et grise de crasse qui était envahie par la puanteur de son père. Penché sur la baignoire fendillée et scandaleusement grise, il avait parfois frotté le dos de son père et regardé, comme le fils maudit de Noé, sa nudité honteuse. Elle était secrète comme le péché, visqueuse comme le serpent et lourde comme le bâton. C'est en ces moments-là qu'il avait détesté son père et éprouvé le vif désir de l'abattre.

Était-ce pour cette raison qu'il gisait là, ce soir, privé de toute aide humaine ou divine ? Pour cela, et non pour l'autre péché mortel qu'il avait commis, pour avoir donc regardé la nudité de son père et s'être moqué de lui et l'avoir maudit dans son cœur ? Ah, le fils de Noé avait été maudit jusqu'à la présente génération de geignards : *Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves*.

Puis la voix ironique qui semblait ne craindre ni profondeurs ni ténèbres demanda d'un ton méprisant à John s'il se croyait maudit. Tous les nègres avaient été maudits, lui rappela la voix ironique, tous les nègres étaient des descendants de ce fils particulièrement irrespectueux de Noé. Comment John pouvait-il être maudit pour avoir vu dans une baignoire ce qu'un autre homme – si tant est que cet autre homme eût jamais vécu – avait vu dix mille ans plus tôt, allongé sous une tente ouverte ? Une malédiction pouvait-elle se répéter à travers autant de siècles ? Se perpétuait-elle à travers le temps ou se répercutait-elle dans l'instant ? Mais John ne trouvait pas de réponses à apporter à cette voix, car il était enfermé dans ce fameux moment et hors du temps.

Puis son père approcha. « Je m'en vais te le décrasser de ses péchés. Je m'en vais te le décrasser. » Toutes les ténèbres tremblèrent et gémirent comme se rapprochaient les pas de son père, des pas qui résonnaient comme ceux de Dieu dans le jardin d'Éden à la recherche d'Adam et Ève, cachés. Puis son père se planta à ses côtés, baissa les yeux vers lui. John comprit alors qu'une malédiction se perpétuait d'instant en instant, de père en fils. Le temps ne comptait pas plus que la neige et la glace, mais le cœur, vagabond fou à travers les déserts battus par les vents, véhiculait cette malédiction à tout jamais.

« John, dit son père, suis moi. »

Ils se retrouvèrent alors dans une rue rectiligne, extrêmement étroite. Il y avait plusieurs jours qu'ils marchaient. Longue et silencieuse, la rue s'étendait devant eux et descendait, plus blanche que la neige. Il n'y avait personne dans la rue et John avait peur. Les bâtiments étaient si rapprochés qu'il pouvait les toucher d'un côté comme de l'autre, ils étaient étroits aussi, se dressaient comme des lances vers le ciel et étaient construits en or et en argent martelés. John savait que ces bâtiments ne lui étaient pas ouverts – pas aujourd'hui, *non, et pas demain non plus* ! Puis, remontant cette rue rectiligne et silencieuse, il vit une femme très vieille et très noire qui venait vers eux en chancelant sur la chaussée mal pavée. Elle était soûle, crasseuse et très vieille, et sa bouche était plus grande que la bouche de sa mère ou que la sienne ; elle avait la bouche béante et mouillée, et c'était la première fois qu'il voyait quelqu'un d'aussi noir. Son père se montra étonné de la voir et fou de rage ; mais John en fut content. Il applaudit et s'écria : « Regarde ! Elle est plus laide que maman ! Elle est plus laide que moi !

– T'es rudement fier, pas vrai, d'être le fils au diable ? »

Mais John n'écoutait pas son père. Il s'était tourné pour observer la femme. Son père l'agrippa par le bras.

« Tu vois ça ? C'est le péché. Voilà après quoi i court, le fils au diable.

– Et toi, t'es le fils à qui ? » demanda John.

Son père le frappa. John éclata de rire et s'écarta légèrement.

« Je l'ai vu. Je l'ai vu. C'est pas pour rien que je suis le fils au diable. »

Son père voulut l'attraper, mais John fut plus rapide. Les yeux rivés sur son père – son père qui avançait sur lui, furieux, la main tendue –, il s'éloigna à reculons dans la rue étincelante.

« Et je t'entends – toute la nuit. Je sais ce que tu fabriques dans le noir, négro, quand tu crois que le fils au diable i dort. Je t'entends cracher, geindre et suffoquer – et je t'ai vu aller et venir, dedans dehors. C'est pas pour rien que je suis le fils au diable. »

Les bâtiments, qui écoutaient tout en continuant à grandir, se penchèrent et lui bouchèrent le ciel. Les pieds de John commencèrent à glisser ; des larmes et de la sueur lui mouillèrent les yeux ; tout en continuant à reculer devant son père, il chercha des yeux la délivrance ; mais, dans cette rue, il n'y avait pas de délivrance pour lui.

« Et je te déteste. Je te déteste. Je me fous de ta couronne dorée. Je me fous de ta grande robe blanche. Je t'ai vu sous ta robe, je t'ai vu ! »

Cette fois, son père lui fondit dessus ; quand il le toucha, des chants s'élevèrent, et des flammes aussi. Allongé sur le dos, John gisait dans la rue étroite, il levait les yeux vers son père et son visage en feu sous les tours en feu.

« Je m'en vais te décrasser de tes péchés, moi. Je m'en vais te décrasser. »

Son père leva la main. Le couteau s'abattit. John roula sur lui-même, puis dévala la rue blanche qui descendait en hurlant : « Mon Père ! Mon Père ! »

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait. Aussitôt, le silence s'installa et son père disparut. De nouveau, il devina les saints penchés sur lui – et de la poussière lui emplit la bouche. Des chants résonnaient quelque part ; loin, au-dessus de sa tête ; des chants, lents et lugubres. Il gisait sans rien dire, ébranlé au-delà de tout, la figure toute salée et toute sèche, privé de tout sentiment : désir, peur, honte, espoir. Il savait pourtant que cela reviendrait – les ténèbres

fourmillaient de démons tapis qui attendaient de recommencer à le harceler à coups de dents.

Alors je regardai dans la tombe et fus frappé d'étonnement.

Ah, qu'il tombait ! – que cherchait-il donc, tout seul dans les ténèbres ? Mais il savait à présent, car l'ironie l'avait quitté, qu'il cherchait quelque chose, caché dans les ténèbres, qu'il lui fallait retrouver. Il mourrait sinon ; à moins qu'il ne fût déjà mort et, en ce cas, jamais il ne reviendrait parmi les vivants s'il ne retrouvait pas ce quelque chose.

Et la tombe paraissait si triste et solitaire.

Dans la tombe où il errait maintenant – il savait que c'était une tombe, l'endroit était si froid et silencieux, et il se déplaçait au milieu d'une brume glaciale – il buta sur sa mère et son père, sa mère habillée d'écarlate et son père de blanc. Ils ne le virent pas : ils regardaient en arrière, par-dessus leur épaule, vers une nuée de témoins. Il y avait aussi sa tante Florence, les doigts couverts d'or et d'argent, des anneaux cuivrés aux oreilles ; et il y avait une autre femme, qu'il devina être Deborah, la fameuse femme de son père – qui avait, comme il l'avait cru à une époque, tant de choses à lui dire. Mais elle seule, parmi tous les gens présents, le regarda et lui fit comprendre qu'il ne fallait pas parler dans la tombe. Personne ne le connaissait dans cet endroit-là – les gens ne le virent pas passer, ils ne savaient pas ce qu'il cherchait, ne pouvaient pas l'aider dans ses recherches. Il avait envie de dénicher Elisha qui savait peut-être, qui accepterait de l'aider – mais Elisha n'était pas là. Il y avait Roy : Roy aussi aurait peut-être pu l'aider, mais il avait reçu un coup de couteau et gisait à présent, muet et la peau toute sombre, aux pieds de son père.

Alors, les eaux du désespoir se mirent à submerger l'âme de John. *L'amour est aussi fort que la mort, aussi profond que la tombe*. Mais

l'amour qui, tel un monarque bienveillant, avait peut-être grossi les rangs de la population du royaume voisin, la mort, ne s'était pas manifesté : ici, nul ne lui devait fidélité ou obéissance. Ici, il n'y avait ni discours ni langage et il n'y avait pas d'amour ; personne pour dire : « Tu es beau, John » ; personne pour lui pardonner son péché, quel qu'il fût ; personne pour le guérir et le relever. Personne : son père et sa mère regardaient derrière eux, Roy était couvert de sang, Elisha n'était pas là.

Puis les ténèbres se mirent à murmurer – terrible bruit – et les oreilles de John à vibrer. Dans ce murmure qui emplissait la tombe, comme si un millier d'ailes frappaient l'air, il reconnut un bruit qu'il entendait depuis toujours. Sous l'effet de la terreur, il se mit à pleurer et à geindre – et ce bruit se vit absorbé et pourtant amplifié par les échos qui emplissaient les ténèbres.

Ce bruit avait marqué la vie de John, du moins en avait-il l'impression maintenant, dès l'instant qu'il avait poussé son premier cri. Il l'avait entendu partout, dans les prières et les échanges quotidiens, partout où les saints se rassemblaient comme dans les rues des incroyants. Il résonnait dans la colère de son père, dans la calme insistance de sa mère, dans la véhémence moqueuse de sa tante ; il avait retenti, de manière très curieuse, cet après-midi même dans la voix de Roy, et quand Elisha avait joué du piano ; il se remarquait dans les sonorités du tambourin de sœur McCandless, dans le rythme aussi de son témoignage, et donnait à ce témoignage une autorité sans égale, irrécusable. Oui, il l'entendait depuis toujours, mais c'était aujourd'hui seulement que ses oreilles s'étaient ouvertes à ce bruit qui venait des ténèbres, qui ne pouvait venir que des ténèbres et qui pourtant témoignait assurément de la gloire de la lumière. Et, maintenant, dans ses gémissements, alors qu'il était tellement loin de toute aide possible, il l'entendait en lui-

même – il montait de son cœur fendu, brisé. C'était le bruit de la fureur et des pleurs qui emplissaient la tombe, de la fureur et des pleurs émanant du temps libéré, mais désormais enfermés dans l'éternité ; d'une fureur sans paroles, de pleurs sans voix – et qui pourtant parlaient à présent à l'âme étonnée de John d'une mélancolie infinie, d'une patience suprêmement pénible et de la nuit la plus longue ; de l'eau la plus profonde, des chaînes les plus solides, du fouet le plus cruel ; de l'humilité la plus pitoyable, du cachot le plus sûr, du lit d'amour souillé, de naissance dans le déshonneur et, plus sanglant, inqualifiable, de mort soudaine. Oui, les ténèbres bruissaient de meurtres : tel cadavre dans l'eau, tel autre dans le feu, tel autre après l'arbre. John baissa les yeux vers les rangs de ces armées des ténèbres, qui défilaient les unes après les autres, et son âme murmura : *Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui sont ces gens ?* Et se demanda : *Où vais-je aller ?*

Il n'y avait pas de réponse. Il n'y avait dans la tombe ni aide ni guérison, ni réponse dans les ténèbres, ni paroles de tous ces gens qui se trouvaient là. Ils regardaient derrière eux. Et John regarda derrière lui, ne vit aucune délivrance.

Moi, John, j'ai vu l'avenir se déployer sur le ciel.

Le fouet, le cachot et la nuit lui étaient-ils destinés ? Et la mer ? Et la tombe ?

Moi, John, j'ai vu un chiffre se déployer sur le ciel.

Il s'efforça de fuir – ces ténèbres, ces gens – pour gagner la terre des vivants, là-haut, si loin. La peur était sur lui, une peur plus dévastatrice que tout ce qu'il avait connu jusque-là, tandis qu'il se tournait et se retournait dans les ténèbres, tandis qu'il se lamentait, chancelait et rampait à travers les ténèbres sans trouver la moindre main, la moindre voix, la moindre porte. *Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui sont ces gens ?* C'étaient les méprisés, les réprouvés, les

misérables, les pestiférés, les parias de la Terre ; et il était des leurs, ils allaient absorber son âme. Les coups de fouet qu'ils avaient reçus allaient lui zébrer le dos, leurs punitions seraient les siennes, leur sort le sien, siennes leurs humiliations, leurs angoisses, leurs chaînes, leur cachot serait le sien, leur mort la sienne. *Trois fois, j'ai été battu à coups de bâton, une fois, j'ai été lapidé, trois fois, j'ai fait naufrage, une nuit et un jour durant, je me suis retrouvé dans l'océan*.

Et leur témoignage redouté serait le sien !

Au cours de multiples voyages, menacé par les eaux, menacé par les voleurs, menacé par mes concitoyens, menacé par les barbares, menacé dans la ville, menacé dans le désert, menacé sur la mer, menacé au milieu de faux frères.

Et leur affliction serait la sienne :

Dans la lassitude et la souffrance, dans l'attente souvent, dans la faim et la soif, dans le jeûne souvent, dans le froid et la nudité.

Il se mit alors à appeler à l'aide, en voyant devant lui le fouet, le feu, l'eau insondable, en voyant sa tête courbée à jamais, sa tête à lui, John, le dernier des derniers. Il chercha sa mère, mais elle avait les yeux fixés sur cette sombre armée qui la réclamait. Quant à son père, il refusait de l'aider, il ne le voyait pas, et Roy gisait mort.

Alors, inconscient de ce qu'il disait, il murmura : « Ô Seigneur, aie pitié de moi. Aie pitié de moi. »

Et, pour la première fois depuis le début de ce terrible périple, une voix s'adressa à John à travers la fureur, les pleurs, le feu, les ténèbres et les eaux : « Oui, dit la voix, passe de l'autre côté. Passe de l'autre côté.

– Relève-moi, murmura John, relève-moi. Je peux pas passer de l'autre côté.

– Passe de l'autre côté. Passe de l'autre côté. »

Le silence se fit. Les murmures s'arrêtèrent. Il n'y avait plus que ces vibrations sous son corps. Et il savait qu'il y avait une lumière quelque part.

« Passe de l'autre côté.

– Demande-Lui de te faire passer de l'autre côté. »

Mais il ne pourrait jamais traverser ces ténèbres, ce feu, cette colère. Il ne pourrait jamais passer de l'autre côté. Il était à bout de forces et incapable de bouger. Il appartenait aux ténèbres – les ténèbres qu'il avait cru fuir l'avaient rattrapé. Il se remit à gémir, à pleurer et leva les mains.

« Invoque-Le. Invoque-Le.

– Demande-Lui de te faire passer de l'autre côté. »

La poussière lui emplit de nouveau les narines, âcre comme les fumées de l'enfer. Il recommença à se tourner et à se retourner dans les ténèbres en essayant de se rappeler quelque chose qu'il avait entendu, quelque chose qu'il avait lu.

Jésus Sauveur.

Il vit devant lui le feu, rouge et or, qui l'attendait – jaune, rouge et or qui brûlait au milieu d'une nuit éternelle et qui l'attendait. Il fallait qu'il passe de l'autre côté de ces flammes et qu'il s'enfonce dans cette fameuse nuit.

Jésus Sauveur.

Invoque-Le.

Demande-Lui de te faire passer de l'autre côté.

Il ne pouvait L'invoquer, parce que sa langue refusait de se délier et que son cœur était muet et distendu par la peur. Dans les ténèbres, comment se déplacer ? – avec les dix mille mâchoires béantes de la mort qui patientaient dans le noir. Au moindre mouvement, la bête risquait de bondir – se déplacer dans les ténèbres, c'est avancer vers les patientes mâchoires de la mort. Pourtant, il se dit soudain qu'il

fallait qu'il bouge ; car il y avait une lumière quelque part, et de la vie, de la joie et des chants – quelque part, quelque part au-dessus de lui.

Il se remit à gémir : « Ô Seigneur, prends pitié. Prends pitié, Seigneur. »

Il repensa alors à la messe de communion où Elisha s'était agenouillé aux pieds de son père. La cérémonie actuelle se déroulait dans une grande pièce haute de plafond, une pièce dorée sous la lumière du soleil ; une multitude de gens emplissaient les lieux, tous vêtus d'une longue robe blanche, les femmes avaient la tête couverte. Ils s'assirent à une immense table en bois sans rien dessus et, là, ils rompirent du pain sans sel, tout plat, qui était le corps du Christ, et burent dans une lourde coupe en argent le vin cramoisi qui était son sang. Puis il s'aperçut qu'ils étaient pieds nus et que du sang, le même, tachait leurs pieds. Des pleurs s'élevèrent dans la pièce quand ils rompirent le pain et burent le vin.

Puis ils se levèrent et se penchèrent tous ensemble au-dessus d'une grande cuvette remplie d'eau. Là, ils se divisèrent en quatre groupes, deux de femmes et deux d'hommes, et se mirent, une femme devant une autre, un homme devant un autre, à se laver mutuellement les pieds. Mais le sang ne voulait pas s'en aller ; de multiples lavages ne réussirent qu'à rougir l'eau cristalline ; et quelqu'un cria : « *Tu es allé au fleuve ?* »

Puis John vit le fleuve, la foule s'y trouvait. À présent, tous avaient quelque chose de changé ; leurs robes étaient en lambeaux, salies par l'épreuve de la route et souillées par un sang impie ; pour certains, c'est à peine si leur tenue cachait leur nudité, et d'autres étaient bel et bien nus. Certains trébuchaient sur les pierres lisses du bord du fleuve, car ils étaient aveugles ; d'autres rampaient avec des gémissements terribles, car ils étaient estropiés ; d'autres, enfin,

s’arrachaient inlassablement des bribes de chair rongée de plaies purulentes. Tous bataillaient avec une férocité impitoyable pour atteindre le fleuve : les forts terrassaient les faibles, les déguenillés crachaient sur ceux qui étaient nus, ceux qui étaient nus outrageaient les aveugles et les aveugles écrasaient les estropiés. Puis quelqu’un cria : « *Pécheur, tu aimes mon Seigneur ?* »

John entrevit alors le Seigneur – un instant seulement ; et, un instant seulement, une lumière intolérable troua les ténèbres. Brusquement, il se retrouva libre ; ses larmes jaillirent comme d’une fontaine ; son cœur, pareil à une source, s’épancha et il s’écria : « Ô, loué soit Jésus ! Ô, Seigneur Jésus ! Fais-moi passer de l’autre côté ! »

Des larmes, oui, une véritable fontaine, surgirent de profondeurs jusque-là insondables, de profondeurs que John ne se connaissait pas. Il eut envie de se lever, de chanter, de chanter en ce matin grandiose qui marquait, pour lui, le début d’une vie nouvelle. Ah, qu’elles coulaient, ses larmes, et quel bonheur elles apportaient à son âme ! – juste comme il se sentait émerger des ténèbres, du feu et des terreurs de la mort pour s’élever à la rencontre des saints.

« Oh oui ! cria la voix d’Elisha. Que notre Seigneur soit béni à tout jamais ! »

En entendant cette voix et les accents des cantiques, un sentiment de douceur envahit John : ces cantiques lui étaient destinés. Car son âme à la dérive était maintenant ancrée dans l’amour de Dieu ; dans le roc de l’éternité. La lumière et les ténèbres s’étaient unies à jamais dans la vie et la vision de l’âme de John.

Moi, John, j’ai vu une cité se déployer sur le ciel,
Qui attendait, qui attendait, tout là-haut.

Il ouvrit les yeux sur le matin et les vit qui, tous, se réjouissaient pour lui dans la lumière du matin. Les vibrations qu’il avait perçues

dans les ténèbres correspondaient à leurs pieds joyeux – ces pieds, à tout jamais tachés de sang et lavés dans tant de fleuves et de rivières ; ils cheminaient à tout jamais sur la route pleine de sang, dénués de cité permanente, mais cherchant celle de l'avenir : une cité hors du temps, qui n'aurait pas été faite de main d'homme, mais qui serait éternelle et dans les cieux. Aucune puissance ne pourrait contenir cette armée, aucune eau ne pourrait disperser ces troupes, aucun feu ne pourrait les consumer. Un jour, ils obligeraient la terre à s'élever et à remettre ses morts en attente. Ils chantaient à l'endroit où les ténèbres s'étaient massées, où le lion patientait, où le feu se lamentait et où le sang coulait :

Mon âme, ne sois pas inquiète !

Ils erraient dans la vallée à tout jamais ; ils frappaient le rocher à tout jamais ; et les eaux jaillissaient éternellement dans le désert éternel. À tout jamais, ils invoquaient le Seigneur, levaient leurs yeux à tout jamais, à tout jamais humiliés, et Il les relevait à tout jamais. Non, le feu ne pouvait les blesser et, oui, les mâchoires des lions étaient freinées ; le serpent n'était pas leur maître, la tombe leur lieu de repos, la terre leur demeure. Job leur était témoin, Abraham était leur père, Moïse avait choisi de souffrir avec eux plutôt que de profiter un temps du péché. Shadraq, Méshaq et Abed-Nego les avaient précédés dans la fournaise de feu, David avait chanté leur malheur et Jérémie avait pleuré sur eux. Ézéchiel avait prophétisé sur ces fameux ossements dispersés, ces morts, et, plus tard, le prophète Jean était sorti du désert pour crier que la promesse leur était destinée. Ils étaient entourés d'une véritable nuée de témoins : Judas, qui avait trahi le Seigneur ; Thomas, qui avait douté de Lui ; Pierre, qui avait tremblé au chant du coq ; Étienne, qui avait été lapidé ; Paul, qui avait été jeté en prison ; l'aveugle qui pleurait au bord de la route poussiéreuse, le malheureux ressuscité d'entre les

morts. Ils levaient les yeux vers Jésus, l'artisan et l'apprêteur de leur foi, et parcouraient avec patience le chemin qu'Il leur avait tracé ; ils portaient leur croix, méprisaient la honte et attendaient de Le rejoindre, un jour, dans la gloire, à la droite du Père.

Mon âme ! Ne sois pas inquiète !
Jésus va préparer mon lit d'agonie !

« Relève-toi, relève-toi, frère Johnny, et raconte-nous la délivrance que Dieu t'a apportée. »

C'était Elisha qui avait parlé ; il se penchait sur John, souriait ; derrière lui, il y avait les saints – mère Washington, sœur McCandless et sœur Price. Derrière elles, il vit sa mère et sa tante ; pour l'instant, son père lui demeurait caché.

« Amen ! cria sœur McCandless, relève-toi et prie le Seigneur. »

Il essaya de parler, mais en fut incapable à cause de la joie qui l'habitait, ce matin-là. Il adressa un sourire à Elisha, et des larmes lui roulèrent sur la figure ; sœur McCandless entonna un cantique :

Seigneur, je suis plus
Un inconnu maintenant !

« Relève-toi, Johnny, répéta Elisha. T'es sauvé, mon garçon ?

– Oui, répondit John, oh, oui ! » Et les mots parurent s'élever d'eux-mêmes à travers la voix nouvelle que le Seigneur lui avait donnée. Elisha lui tendit la main, John la prit et se remit – si soudainement, si bizarrement et avec quel étonnement ! – de nouveau sur ses pieds.

Seigneur, je suis plus
Un inconnu maintenant !

Oui, la nuit était finie, les puissances des ténèbres avaient été repoussées. Il évoluait au milieu des saints, lui, John, qui avait enfin trouvé sa place, qui était des leurs à présent. Il pleurait et ne pouvait encore trouver les mots pour dire son grand bonheur ; c'est à peine s'il savait comment il évoluait, car il avait des mains neuves, des pieds neufs, et il évoluait dans un air neuf à la luminosité céleste. Mère Washington le prit dans ses bras et l'embrassa, et leurs larmes, les siennes et celles de la vieille femme noire, se confondirent.

« Dieu te bénisse, mon garçon. Continue, mon petit, et t'inquiète pas ! »

Seigneur, j'ai été présenté
Au Père et au Fils
Et je suis plus
Un inconnu maintenant !

Pourtant, tandis qu'il évoluait au milieu d'eux, que leurs mains se touchaient, que les larmes roulaient et que la musique retentissait – comme s'il parcourait une grande salle remplie d'une assistance impressionnante –, quelque chose se mit à cogner dans son cœur tout neuf, fragile, étonné et attentif, quelque chose qui repensait aux terreurs de la nuit, dont il n'était pas libéré, semblait lui souffler son cœur et qui, au milieu de cet entourage, allait à présent émerger. Tandis que son cœur lui parlait ainsi, il se retrouva devant sa mère. Son visage était trempé de larmes et, l'espace d'un long moment, ils se regardèrent sans échanger un mot. Une fois de plus, il chercha à percer le mystère de ce visage – qui, n'ayant encore jamais manifesté son amour de manière aussi éclatante et aussi tourmentée, ne lui avait jamais paru si distant, si parfaitement en accord avec une vie au-delà de la sienne. Il aurait aimé la réconforter, mais la nuit ne lui avait pas donné de langage, ni de don de seconde vue, ni de pouvoir

pour lire dans le cœur d'autrui. Il savait seulement – et à présent qu'il regardait sa mère, il se rendait compte qu'il ne pourrait jamais le lui dire – que le cœur était un endroit terrifiant. Elle l'embrassa et dit : « Je suis rudement fière, Johnny. Garde la foi. Moi, je prierai pour toi jusqu'à ce que le Seigneur me mette dans la tombe. »

Puis il se retrouva devant son père. Dès l'instant qu'il se força à lever les yeux vers son visage, il sentit monter en lui la tension, la panique, une révolte aveugle et l'espoir de faire la paix. Le visage toujours trempé de larmes et toujours souriant, il dit : « Loué soit le Seigneur.

– Loué soit le Seigneur », répondit son père. Il ne fit pas un geste pour le toucher, ne l'embrassa pas, ne lui sourit pas. Ils restèrent face à face, sans rien dire, tandis que les saints se réjouissaient ; John s'efforça de trouver la parole de vie, autoritaire, qui aurait gommé cette grande division entre son père et lui. Mais elle ne vint pas, cette parole de vie ; dans le silence, quelque chose s'éteignit en John, et quelque chose s'anima. Il se dit qu'il fallait qu'il témoigne : seules ses lèvres pouvaient témoigner des merveilles qu'il avait vues. Il se rappela soudain le texte d'un sermon que son père avait prêché. Le regard fixé sur lui, il ouvrit la bouche tout en sentant les ténèbres rugir derrière lui tandis que, sous ses pieds, la terre semblait trembler ; il donna pourtant à son père ce témoignage qui leur était commun. « Je suis sauvé, déclara-t-il, et je sais que je le suis. » Puis, comme son père ne disait mot, il répéta le texte qu'il lui avait entendu prononcer. « Mon témoin est au ciel et mes actes sont consignés là-haut.

– C'est toi qui le dis, déclara alors son père. Je veux te voir mettre ça en pratique. C'est pas qu'une idée en l'air.

– Je vais prier Dieu, reprit John – sa voix tremblait, de joie ou de chagrin, il n'aurait pu se prononcer – pour qu'il me garde, qu'il me

donne la force… de résister à mon ennemi… et à tous les gens et à toutes les choses qui… voudraient faucher mon âme. »

Puis ses larmes se remirent à couler, tel un mur entre son père et lui. Sa tante Florence s'approcha et le prit dans ses bras. Elle avait les yeux secs et son visage paraissait vieilli sous la lumière brutale du matin. Mais il y avait dans sa voix, quand elle prit la parole, une gentillesse qu'il ne lui avait encore jamais entendue.

« Tu mènes le bon combat, lui dit-elle, t'entends ? T'inquiète pas et aie pas peur. Passe que, moi, je sais que le Seigneur a posé les mains sur toi.

– Oui, répondit-il en pleurant, oui. Je vais servir le Seigneur.

– Amen ! s'écria Elisha. Dieu soit loué ! »

Quand ils sortirent du temple, les rues crasseuses frémissaient sous la lumière du petit matin.

Ils étaient tous là, sauf la jeune Ella Mae qui était partie pendant que John était encore par terre – elle avait un vilain rhume, avait dit mère Washington, et avait besoin de se reposer. À présent, ils avançaient en trois groupes dans la longue avenue grise et silencieuse : mère Washington et Elizabeth avec sœur McCandless et sœur Price devant elles, puis Gabriel et Florence et, en tête, Elisha et John.

« Vous savez, le Seigneur est prodigieux, déclara mère Washington. Vous savez pas que, toute la semaine, L'a fait que me tourmenter l'âme en me gardant à prier et pleurer devant Lui ? On aurait dit qui l'était pas question que j'aie la paix – je sais maintenant qui me faisait tenir jusse pour l'âme à ce garçon.

– Eh ben, amen, répondit sœur Price. On dirait que le Seigneur I voulait jusse que cette église se secoue. Vous vous rappelez comment qui l'a parlé par le biais à sœur McCandless vendredi soir et qui nous a dit de prier, qui l'accomplirait un sacré miracle parmi nous ? I nous

a vraiment secoués – alléluia – l'a vraiment bouleversé l'esprit à tout le monde.

– Moi, je vous dis, renchérit sœur McCandless, tout ce qui faut faire, c'est écouter le Seigneur ; I vous conduira toujours sur le bon chemin ; L'agira toujours. Personne me dira que mon Dieu existe pas.

– Et vous avez vu comment, le Seigneur, L'a fait avec le jeune Elisha ? poursuivit mère Washington avec un sourire calme et doux. L'a jeté ce garçon par terre pour qui dispense Sa parole, amen, à l'instant même où que Johnny allait tomber en criant et en pleurant devant le Seigneur. On dirait que le Seigneur s'est servi d'Elisha pour dire : "C'est l'heure, mon garçon, viens à moi."

– C'est vrai qui l'est prodigieux, dit sœur Price. Et, Johnny, l'a deux frères maintenant. »

Elizabeth ne disait rien. Elle marchait, la tête baissée, les mains jointes devant elle. Sœur Price se tourna vers elle et sourit.

« Je suis sûre que t'es une femme rudement heureuse ce matin. »

Elizabeth sourit et releva la tête, mais ne regarda pas sœur Price dans les yeux. Elle portait le regard droit devant elle, sur l'avenue où Gabriel avançait à côté de Florence, et John à côté d'Elisha.

« Oui, finit-elle par dire, j'ai prié. Et j'ai pas fini.

– Oui, Seigneur, déclara sœur Price, chez nous, personne pourra s'arrêter de prier tant qu'on aura pas vu Son visage béni.

– Mais je parie que t'as jamais imaginé, lança sœur McCandless dans un éclat de rire, que, le petit Johnny, l'allait plonger là-dedans aussi vite et attraper le virus de la religion. Loué soit notre Dieu !

– Le Seigneur, I va couvrir ce garçon de Ses bienfaits, c'est moi qui vous le dis », décréta mère Washington.

Serre la main au prédicateur, Johnny.

Y a un homme dans la Bible, mon fils, qui aimait la musique, lui aussi. Et, un jour, i s'est mis à danser devant le Seigneur. Tu crois qu'un

de ces jours tu danseras devant le Seigneur ?

« Oui, Seigneur, reprit sœur Price, le Seigneur t'a donné un fils très pieux. I sera la joie à tes vieux jours. »

Elizabeth s'aperçut que ses larmes tombaient lentes, amères dans la lumière du matin.

« Je prie le Seigneur de le protéger en tout.

– Oui, dit sœur McCandless d'un ton grave, c'est pas une idée en l'air. Le diable est partout. »

Sur ce, elles arrivèrent à un grand carrefour que traversaient les rails du tramway. Un chat efflanqué qui rôdait dans le caniveau s'enfuit à leur approche, puis, embusqué derrière une poubelle, se retourna pour les observer de ses yeux jaunes malveillants. Un oiseau gris passa au-dessus d'elles, au-dessus de la caténaire du tramway et alla se percher sur la corniche métallique d'un toit. Ensuite, loin dans l'avenue, elles entendirent une sirène et le tintement d'une cloche et, en relevant la tête, elles virent une ambulance filer vers l'hôpital, proche de l'église.

« Encore une âme qu'a été terrassée, murmura sœur McCandless. Prends pitié, Seigneur.

– L'a dit que le mal se multiplierait dans les derniers jours, déclara sœur Price.

– Oui, c'est vrai qui l'a dit ça, reprit mère Washington, et je suis si heureuse qui nous ait dit qui ne nous laisserait pas sans réconfort.

– Quand vous verrez tout ça, vous saurez que votre salut est proche, déclara encore sœur McCandless. À ton côté mille tomberont et dix mille à ta droite, mais rien te surviendra. Je suis si heureuse, amen, ce matin, béni soit mon Rédempteur. »

« *Tu te rappelles le jour où t'es entrée au magasin ?*

Je pensais pas du tout que tu me regardais.

Eh bien… t'étais rudement jolie. »

« L'a jamais rien dit, le petit Johnny, demanda mère Washington, pour te faire penser que le Seigneur I l'œuvrait dans son cœur ?

– L'est plutôt calme, répondit Elizabeth. I dit pas grand-chose.

– Non, renchérit sœur McCandless, l'est pas comme ces voyous d'aujourd'hui – l'a du respect pour ses aînés. Tu l'as rudement bien élevé, sœur Grimes.

– C'était son anniversaire, hier, ajouta Elizabeth.

– Non ! s'écria sœur Price. Quel âge que ça i a fait hier ?

– L'a fait quatorze.

– N'entendez ça ! s'exclama sœur Price, émerveillée. Le Seigneur a sauvé l'âme à ce garçon le jour de son anniversaire !

– Eh ben, ça i fait deux anniversaires à présent, décréta sœur McCandless en souriant, jusse comme ça i fait deux frères – un frère de sang et un frère spirituel.

– Amen, le Seigneur soit béni ! » conclut mère Washington.

« C'était quel livre, Richard ?

Oh, je me souviens pas. Jusse un livre.

T'as souri.

T'étais rudement jolie. »

Elle tira de son sac son mouchoir trempé, s'essuya les yeux et les essuya de plus belle tout en regardant l'avenue.

« Oui, déclara sœur Price gentiment, remercie donc le Seigneur. Laisse couler tes larmes, et c'est tout. Je sais que t'as le cœur prêt à éclater ce matin.

– Le Seigneur t'a fait un très grand honneur, dit mère Washington, et ce que, le Seigneur, I donne, personne i peut le reprendre.

– Ce qui l'ouvre, Lui, ajouta sœur McCandless, personne peut le fermer. Ce qui ferme, Lui, personne peut l'ouvrir.

– Amen, conclut sœur Price. Amen. »

« Eh ben, je suppose, dit Florence, que ton âme glorifie Dieu ce matin. »

Plus raide qu'un piquet, il regardait droit devant lui, ne pipait mot.

« Toi qui disais toujours, poursuivit-elle, que, le Seigneur, I répondait aux prières. » Un petit sourire aux lèvres, elle lui jeta un regard en coulisse.

« I va apprendre, finit-il par lâcher, qui s'agit pas seulement de chanter et de crier – c'est un chemin difficile que le chemin de la sainteté. I faut qui gravisse le versant escarpé de la montagne.

– Mais i peut compter sur toi, pas vrai, pour l'aider quand i trébuchera et pour i servir d'exemple ?

– Je vais veiller à ce qui marche bien devant le Seigneur. Le Seigneur m'a confié son âme – et je veux pas avoir la responsabilité de ce garçon sur les bras.

– Non, dit-elle avec douceur, j'imagine que tu veux pas ça. »

Puis ils entendirent la sirène et la cloche éperdue. Elle scruta son visage tandis qu'il fixait l'autre bout de l'avenue silencieuse et l'ambulance qui se dépêchait de conduire quelqu'un vers la guérison ou la mort.

« Oui, reprit-elle, ce fichu fourgon vient tous nous chercher un jour ou l'autre !

– J'espère qui te trouvera prête, ma sœur.

– Et toi, i te trouvera prêt ?

– Je sais que mon nom est inscrit dans le Livre de vie. Je sais que je vais contempler le visage à mon Sauveur dans toute sa gloire.

– Oui, répondit-elle sans hâte, on sera tous réunis là-haut. Maman, toi, moi, Deborah – et comment s'appelait cette toute jeune fille qu'est morte peu de temps après mon départ de la maison ?

– Quelle toute jeune fille qu'est morte ? Des tas de gens sont morts après ton départ – t'as laissé ta mère sur son lit de mort.

– Cette jeune fille était une mère, elle aussi. On dirait qu'elle est partie toute seule dans le Nord, qu'elle a accouché de son bébé là-bas et qu'elle est morte – i avait personne pour l'aider. Deborah me l'a dit dans une lettre. T'as sûrement pas oublié le nom à cette fille, Gabriel ! »

Là-dessus, les pas de Gabriel se firent hésitants – on aurait cru un moment qu'il se traînait. Il la regarda. Souriante, elle lui effleura le bras.

« T'as pas oublié son nom, reprit-elle. Tu peux pas me dire que t'as oublié son nom. Tu vas regarder sa figure, à elle aussi ? Son nom, l'est inscrit dans le Livre de vie ? »

Dans un silence total, ils continuèrent à marcher, la main de Florence toujours glissée sous le bras tremblant de son frère.

« Dans ses lettres, reprit-elle, Deborah m'a jamais dit ce qui était arrivé au petit. Tu l'as vu ? Tu vas le retrouver au ciel, lui aussi ?

– Le Verbe nous conseille de laisser les morts ensevelir leurs morts. Pourquoi tu veux fouiner dans le passé et déterrer des choses complètement oubliées à présent ? Le Seigneur, I connaît ma vie – i a longtemps qui m'a pardonné.

– On dirait que tu crois que le Seigneur te ressemble ; tu penses pouvoir Le tromper comme tu trompes les hommes et tu penses qui l'oublie, comme les hommes. Mais Dieu oublie rien, Gabriel – si ton nom est marqué dans le Livre, comme tu dis, tout ce que t'as fait jusqu'à présent est marqué aussi. Et tu seras obligé de répondre de ça, aussi.

– J'ai déjà répondu devant mon Dieu. J'ai pas à te répondre maintenant. »

Elle ouvrit son sac et en sortit la lettre.

« Ça fait plus de trente ans que je promène cette lettre. Et, tout ce temps, je me suis demandé si je t'en causerais un jour. »

Elle le regarda. Malgré lui, il fixait la lettre qu'elle serrait dans une main. Elle était vieille, salie, jaunie et déchirée. Il reconnut l'écriture tremblante et hésitante de Deborah et la revit dans la case, penchée sur la table, en train de confier laborieusement au papier la tristesse amère qu'elle n'avait pas exprimée. Ce sentiment avait donc habité son silence durant toutes ces années ? Il n'arrivait pas à le croire. Elle avait prié pour lui à l'heure de sa mort – elle avait juré de le retrouver dans la gloire éternelle. Et, pourtant, cette lettre, son témoignage, était éloquente, brisait son long silence, à présent qu'elle lui était à jamais inaccessible.

« Oui, répondit Florence en scrutant son visage, c'est pas un lit de roses que tu lui as offert, pas vrai, à cette pauvre Noire toute moche et toute simple. Et l'autre, tu l'as pas mieux traitée. Dans les gens que t'as rencontrés au cours de toute ta sainte vie, Gabriel, à qui que t'as pas fait boire un bol de fiel ? Et tu continues – et tu continueras jusqu'à ce que le Seigneur te mette en terre.

– Les voies du Seigneur, dit-il d'une voix étouffée, le visage luisant de sueur, ressemblent pas à celles des hommes. J'ai accompli la volonté du Seigneur et personne, à part Lui, peut me juger. Le Seigneur m'a appelé, I m'a choisi, et je chemine avec Lui depuis que j'ai commencé. On peut pas garder les yeux rivés sur toutes les bêtises d'ici-bas, sur toutes les méchancetés d'ici-bas – i faut porter le regard vers les collines et fuir la destruction qui s'abat sur la terre, i faut mettre ta main dans celle de Jésus et aller là où I te dit d'aller.

– Et si t'avais été qu'un caillou jusse bon à faire trébucher le monde ici-bas ? Si t'avais servi qu'à faire tomber les gens, qu'à leur faire perdre leur bonheur et leur âme ? Hein, prophète ? Hein, l'oint

du Seigneur ? On te demandera pas de compte à toi ? Qu'est-ce tu diras quand le fourgon viendra ? »

Il releva la tête et elle vit que des larmes s'étaient mélangées à sa sueur. « Le Seigneur, répliqua-t-il, I voit dans notre cœur – I voit dans notre cœur.

– Oui, mais j'ai lu la Bible, moi aussi, et elle m'a appris que c'était à ses fruits qu'on connaissait l'arbre. Quels fruits je t'ai vu donner, jusse à part le péché, le chagrin et la honte ?

– Fais attention comment que tu causes à l'oint du Seigneur. Ma vie, elle est pas dans cette lettre – tu la connais pas, ma vie.

– Elle est où, ta vie, Gabriel ? demanda-t-elle après un silence désespérant. Elle est où ? Tout ça, c'était pas pour rien ? Où sont tes branches ? Où sont tes fruits ? »

Il ne répondit rien ; de l'ongle, elle tapota la lettre. Ils approchaient du carrefour où elle allait devoir le quitter et tourner vers l'ouest pour prendre le métro qui la ramènerait chez elle. Dans la lumière qui baignait les rues, la lumière que le soleil commençait à corrompre de rouge, elle observa John et Elisha, juste devant eux, John, attentif, la tête penchée, le bras d'Elisha autour de son épaule.

« J'ai un fils, dit enfin Gabriel, et le Seigneur va l'élever. Je le sais – le Seigneur l'a promis –, I ment pas. »

À ces mots, elle éclata de rire. « Ce fils-là, ce Roy. Tu pourras pleurer pendant des siècles avant de le voir crier devant l'autel comme Johnny a crié cette nuit.

– Dieu voit dans notre cœur, répéta-t-il. I voit dans notre cœur.

– Eh ben, I devrait, c'est Lui qui l'a fait ! Mais personne d'autre peut le faire, même pas toi ! Laisse donc Dieu se débrouiller – I voit dans notre cœur, d'accord, et I dit rien.

– I parle, I parle. I faut jusse écouter.

– J'ai écouté pendant des nuits et des nuits et I m'a jamais parlé.

– I t'a jamais parlé, passe que t'as jamais voulu L'entendre. Tu voulais jusse qui te dise que tu suivais le bon chemin. Et c'est pas comme ça qu'on attend Dieu.

– Alors, dis-moi ce qui t'a dit – que t'as pas voulu entendre ? »

Le silence se fit de nouveau. – À présent, tous deux observaient John et Elisha.

« Je vais te dire une chose, Gabriel. Je sais qu'au fond de ton cœur tu penses que, si tu te débrouillais pour qu'elle et son bâtard payent suffisamment cher pour son péché, ton fils à toi serait pas obligé de payer pour les tiens. Mais je te laisserai pas faire. T'as assez fait payer les gens pour leurs péchés, il est temps que tu passes à la caisse, toi aussi.

– Qu'est-ce tu crois que tu vas pouvoir faire – contre moi ?

– Peut-être que j'en ai plus pour trop longtemps ici-bas, mais j'ai cette lettre et je vais sûrement la donner à Elizabeth avant de m'en aller et, si elle la veut pas, je trouverai un moyen – je sais pas lequel – de me secouer et d'espliquer, d'espliquer à tout le monde, le sang que, l'oint du Seigneur, il a sur les mains.

– Je t'ai déjà dit que, tout ça, c'était du passé ; le Seigneur m'a adressé un signe pour que je sache bien qui m'avait pardonné. Qu'est-ce tu crois que ça apportera de bon de recommencer à parler de ça maintenant ?

– Ça permettra à Elizabeth de savoir qu'elle est pas la seule à avoir péché… dans ta sainte maison. Et le petit Johnny, là-devant, i saura qui l'est pas le seul bâtard. »

De nouveau, il se tourna vers elle et lui lança un regard haineux.

« T'as pas changé. T'attends toujours que je tombe. T'es bien aussi mauvaise que quand t'étais jeune. »

Elle rangea la lettre dans son sac.

« Non, j'ai pas changé. T'as pas changé non plus. Tu continues à promettre au Seigneur que tu vas devenir meilleur – et tu crois que tout ce que t'as pu faire et tout ce que t'es en train de faire à c'te heure, ça compte pour du beurre. De tous les hommes que j'ai connus, si i en a un qui devrait espérer que la Bible soye qu'un tissu de mensonges, c'est bien toi – passe que si, cette fameuse trompette, elle sonne un jour, toi, tu passeras l'éternité à causer. »

Ils étaient arrivés au croisement. Elle s'arrêta et il fit de même tandis qu'elle fixait son visage en feu, hagard.

« I faut que j'attrape mon métro, lui lança-t-elle. T'as quéque chose que tu voudrais me dire ?

– Ça fait un sacré bout de temps que je suis sur cette terre et j'ai toujours vu le mal triompher des ennemis du Seigneur. Tu crois que tu vas te servir de cette lettre pour me nuire – mais le Seigneur laissera pas faire ça. Tu seras défaite avant. »

Les femmes approchaient, Elizabeth au milieu.

« Deborah, reprit Florence, a été défaite – mais l'a laissé un témoignage. L'était l'ennemie à personne – et, elle, elle a vu que le mal. Quand je m'en irai, mon frère, tu feras bien de trembler, passe que je m'en irai pas sans dire rien. »

Et tandis qu'ils se regardaient fixement, sans rien ajouter, les femmes arrivèrent à leur hauteur.

À présent, la longue avenue silencieuse s'étendait devant eux, à l'image d'un royaume des morts, grisâtre. Il avait peine à croire qu'il avait parcouru cette avenue seulement quelques heures plus tôt (selon les calculs des hommes) ; qu'il la connaissait depuis que ses yeux s'étaient ouverts sur ce monde dangereux ; qu'il y avait joué, pleuré, fui, qu'il y était tombé et qu'il s'y était fait mal – au temps si lointain de son innocence et de sa révolte.

Oui, au soir du septième jour, quand, furieux, il avait quitté la maison de son père, cette avenue fourmillait de braillards. Le jour commençait à baisser – un vent violent soufflait et les hautes lumières, l'une après l'autre, puis toutes ensemble, avaient relevé la tête devant les ténèbres – alors qu'il se hâtait vers le temple. Quelqu'un s'était-il moqué de lui, quelqu'un avait-il parlé ou ri ou l'avait-il appelé ? Il ne s'en souvenait pas. Ce soir-là, il avançait au milieu d'une tempête.

À présent, la tempête était passée. Et l'avenue, comme tout paysage qui a essuyé une tempête, se présentait différemment sous le ciel, épuisée, lavée, neuve. Plus jamais elle ne pourrait redevenir l'avenue qu'elle avait été. En s'abattant de ces cieux qui à présent se déplaçaient au-dessus de lui avec une discrétion si pâle, le feu, les éclairs ou la dernière pluie avaient dévasté l'avenue d'antan, l'avaient transformée en un instant, en un clin d'œil, de même que tout se verrait transformé au dernier jour quand les cieux s'ouvriraient une fois encore pour réunir les saints.

Pourtant, les maisons étaient là, comme avant ; les fenêtres en faction, pareilles à un millier d'yeux aveuglés, scrutaient le matin – ce matin qui, pour elles, ressemblait en tout point aux matins de l'innocence de John et aux matins d'avant sa naissance. L'eau courait dans les caniveaux avec un petit bruit mécontent ; sur l'eau naviguaient du papier, des allumettes brûlées, des mégots détrempés, des crachats jaune-vert, marronnâtres et grisâtres, les restes du repas d'un chien, le vomi d'un ivrogne, le sperme mort, piégé dans le latex, d'un homme ayant cédé à sa luxure. Tous ces détritus avançaient lentement vers la grille noire à travers laquelle ils tomberaient brutalement pour être emportés vers le fleuve qui les pousserait vers l'océan.

Là où s'élevaient les maisons, là où les fenêtres étaient en faction, là où couraient les caniveaux, il y avait des gens – endormis à présent, invisibles, à l'abri dans l'obscurité pesante de ces maisons alors que, dehors, se levait la lumière du Seigneur. Quand John arpenterait de nouveau ces rues, ils seraient de nouveau là à brailler ; dans son dos, le rugissement des patins à roulettes des enfants lui foncerait dessus ; occupées à sauter à la corde, des petites filles aux cheveux nattés dresseraient sur la chaussée une barricade qu'il serait obligé de franchir du mieux qu'il pourrait. De nouveau, des petits garçons joueraient au ballon dans ces rues – ils le dévisageraient et lui crieraient : « Hé, face de crapaud ! »

Il y aurait de nouveau des hommes qui, plantés aux coins des rues, le regarderaient passer, des filles assises sur les porches qui se moqueraient de sa façon de marcher. Derrière les carreaux, des grands-mères curieuses s'écrieraient : « En voilà un pauvre petit, ça, c'est sûr. »

De nouveau, il pleurerait, son cœur le lui affirmait, car, maintenant, il s'était mis à pleurer ; de nouveau, il se mettrait en colère, lui disait le souffle du vent, car les lions de la colère avaient été lâchés ; il se retrouverait de nouveau dans les ténèbres, de nouveau au milieu des flammes, maintenant qu'il avait vu les flammes et les ténèbres. Il était libre – *celui que le Fils a libéré est libre en vérité* –, il n'avait qu'à défendre cette liberté. En ce jour naissant du Seigneur, il n'était plus en conflit avec cette avenue, ces maisons ni tous ces gens braillards, curieux, endormis, mais avec l'ange de Jacob, *avec les princes et les puissances de l'air*. Et il débordait de joie, d'une joie indicible dont les racines, même s'il ne pouvait les suivre en cette nouvelle journée de sa vie, s'alimentaient à la source d'un désespoir qu'il n'avait pas encore découvert. *La joie du Seigneur est la force de Son peuple*. Là où était la joie, la force suivait ; là où était la

force, la peine survenait – pour toujours ? Pour toujours, répétait le bras d'Elisha, pesant sur son épaule. Alors, John essaya de regarder à travers le mur du matin, de porter les yeux au-delà des maisons cruelles, de déchirer les milliers de voiles gris du ciel et de scruter ce cœur – ce cœur monstrueux qui battait à tout jamais, faisait tourner l'univers abasourdi, ordonnait aux étoiles de fuir devant la sandale cramoisie du soleil, commandait à la lune de croître et de décroître, de disparaître, puis de revenir, retenait la mer avec un filet argent et recréait la terre, chaque jour, à partir de profonds mystères. Ce cœur, ce souffle sans lequel rien de ce qui existait ne pourrait exister. De nouveau, des larmes lui vinrent aux yeux qui firent frissonner l'avenue et trembler les maisons – son cœur se distendit, se souleva, hésita et se tut. De la joie surgit la force, une force façonnée pour supporter la peine : et la peine amenait la joie. Pour toujours ? C'était la roue d'Ézéchiel, pour toujours au milieu de l'atmosphère brûlante – et la petite roue tournait grâce à la foi, et la grande grâce à Dieu.

« Elisha ?

– Si tu I demandes de te protéger, répondit Elisha comme s'il avait deviné ses pensées, I ne te laissera pas déchoir.

– C'est toi, pas vrai, qui m'as permis de passer de l'autre côté avec tes prières ?

– On priait tous, petit frère, répondit Elisha en souriant, mais, oui, je me suis penché sur toi tout du long. Comme si le Seigneur avait confié ce fardeau à mon âme.

– J'ai prié longtemps ? »

Elisha éclata de rire. « Eh ben, t'as commencé à la nuit et t'as pas arrêté avant le matin. Ça fait un sacré bout de temps, i me semble. »

John sourit aussi et nota avec un certain étonnement qu'un saint de Dieu pouvait rire.

« T'étais content de me voir à l'autel ? »

Puis il se demanda pourquoi il lui avait posé cette question et espéra qu'Elisha n'allait pas le prendre pour un demeuré.

« J'étais drôlement content, répondit simplement Elisha, de voir que le petit Johnny déposait ses péchés sur l'autel, qui déposait sa vie sur l'autel et qui s'élevait en glorifiant Dieu. »

En lui, quelque chose frissonna en entendant le mot « péché ». De nouveau, les larmes lui vinrent aux yeux. « Oh, s'écria-t-il, je prie Dieu, je prie le Seigneur… de me donner la force… de me sanctifier totalement… de me garder dans le salut !

– Oui, dit Elisha, reste dans cet état d'esprit et je sais que le Seigneur veillera à ce que t'atteignes Sa demeure sans encombre.

– C'est un long chemin, pas vrai ? Un chemin difficile. On monte tout du long.

– Pense à Jésus. Garde Jésus présent à l'esprit. Ce chemin-là, I l'a pris – l'a grimpé le versant escarpé de la montagne – alors qui portait la croix, et personne l'a aidé. C'est pour nous qui l'a pris ce chemin. C'est pour nous qui l'a portée cette croix.

– Mais c'était le Fils de Dieu, et I le savait.

– I le savait, parce qui l'était prêt à payer le prix. Tu le sais pas, Johnny ? T'es pas prêt à payer le prix ?

– Le cantique, *S'il m'en coûte la vie*, c'est ça le prix ?

– Oui, répondit Elisha, c'est ça le prix. »

Désireux de poser la question d'une autre façon, John se tut. Mais, soudain, la sirène d'une ambulance et une cloche déchaînée déchirèrent le silence. Tous deux relevèrent la tête tandis que l'ambulance les doublait à toute vitesse sur l'avenue où il n'y avait pas âme qui vive, à l'exception des saints de Dieu derrière eux.

« Mais c'est aussi le prix du diable, poursuivit Elisha comme le silence retombait. Le diable, i demande rien moins que ta vie. Et, non seulement i la prend, mais, en plus, elle est perdue pour toujours.

Pour toujours, Johnny. T'es dans les ténèbres quand t'es vivant et t'es dans les ténèbres quand t'es mort. I a que l'amour de Dieu pour transformer les ténèbres en lumière.

– Oui, dit John, je m'en souviens. Je m'en souviens.

– Oui, mais i faudra que tu t'en souviennes à l'heure des mauvais jours, quand les eaux monteront, mon garçon, et que t'auras l'impression que ton âme est sur le point de boire le bouillon. I faudra que tu t'en souviennes quand le diable fera tout son possible pour te faire oublier.

– Le diable, demanda-t-il en fronçant les sourcils, en ouvrant de grands yeux, le diable. Combien de visages i l'a, le diable ?

– L'a autant de visages que tu vas en voir entre maintenant et le moment où tu déposeras ton fardeau. Et i n'en a beaucoup plus encore, mais personne les a vus tous.

– Sauf Jésus, dit alors John. I a que Jésus.

– Oui, fit Elisha avec un sourire grave et doux, c'est l'Homme qui faudra que t'invoques. C'est lui, l'Homme qui sait. »

Ils approchaient de sa maison – de la maison de son père. D'ici peu, il lui faudrait quitter Elisha, se dégager de son bras protecteur et entrer seul dans cette maison – seul avec sa mère et son père. Et il avait peur. Il avait envie de s'arrêter, de se tourner vers Elisha et de lui dire… quelque chose pour lequel il ne trouvait pas de mots.

« Elisha… », fit-il en le regardant dans les yeux. Puis : « Tu prieras pour moi ? Je t'en prie, tu prieras pour moi ?

– J'ai prié, petit frère, et c'est sûr que je vais pas arrêter maintenant.

– Pour moi, insista John, en larmes, pour moi.

– Tu sais très bien que je vais pas arrêter de prier pour le frère que le Seigneur m'a donné. »

Ils arrivèrent alors à la maison et se consultèrent du regard, indécis. John s'aperçut que le soleil commençait à bouger, quelque part dans le ciel ; le silence de l'aube n'allait pas tarder à céder le pas devant les trompettes du matin. Elisha retira son bras de l'épaule de John, mais resta à côté de lui et jeta un coup d'œil en arrière. John l'imita et vit que les saints approchaient.

« L'office démarrera rudement tard, ce matin », déclara Elisha qui se mit à sourire et à bâiller.

John éclata de rire. « Mais ti seras, pas vrai ? Tout à l'heure ?

– Oui, petit frère, répondit Elisha en riant, ji serai. À ce que je vois, va falloir que je m'active pour te suivre. »

Ils regardèrent les saints. Ils étaient maintenant au carrefour où tante Florence s'était arrêtée pour dire au revoir. Toutes les femmes bavardaient entre elles, alors que son père se tenait un peu à l'écart. Sa tante et sa mère s'embrassèrent, comme il les avait vues faire cent fois, puis sa tante se tourna vers eux et leur fit signe de la main.

Ils lui retournèrent son au revoir et elle se mit à traverser lentement la rue, d'une démarche, se dit-il étonné, de vieille femme.

« Eh ben, elle, elle ira pas à l'office de ce matin, je te le garantis, déclara Elisha en recommençant à bâiller.

– Et on dirait que, toi, tu seras à moitié endormi.

– Hé, toi, viens pas me chercher ce matin ! T'es pas si saint que je puisse pas t'en coller une. Oublie donc pas que je suis ton grand frère devant Dieu. »

Les saints étaient maintenant à l'autre croisement. Son père et sa mère disaient au revoir à mère Washington, à sœur McCandless et à sœur Price. La responsable des prières les salua de la main et ils la saluèrent en retour. Puis sa mère et son père se retrouvèrent seuls et avancèrent vers eux.

« Elisha, dit John, Elisha.

– Oui, qu'est-ce tu veux encore ? »

Les yeux rivés sur Elisha, John fit des efforts pour ajouter quelque chose – fit des efforts pour dire – tout ce qui ne pourrait jamais se dire. Pourtant : « Je suis descendu dans la vallée, risqua-t-il, j'y étais tout seul. J'oublierai jamais. Que Dieu m'oublie si j'oublie. »

Puis sa mère et son père se dressèrent devant eux. Sa mère, souriante, prit la main tendue d'Elisha.

« Loué soit le Seigneur, ce matin, déclara Elisha. I nous a donné de quoi Le louer.

– Amen, répondit sa mère, loué soit le Seigneur ! »

Un léger sourire aux lèvres, John grimpa la petite marche en pierre, baissa les yeux vers eux. Sa mère passa devant lui et s'engagea dans l'entrée.

« Tu ferais mieux de monter, lui lança-t-elle sans cesser de sourire, et d'enlever tes vêtements mouillés. On a pas envie que tu prennes froid. »

Son sourire demeurait indéchiffrable ; il n'aurait su dire ce qu'il cachait. Pour échapper à son regard, il l'embrassa en disant : « Oui, maman, je viens. »

Elle resta dans l'entrée, derrière lui, à attendre.

« Loué soit le Seigneur, révérend, reprit Elisha. Et à tout à l'heure à l'office, si Dieu le veut.

– Amen, répondit le père, loué soit le Seigneur. » Il entreprit de monter les marches, regarda fixement John qui bloquait le passage. « Monte, mon garçon, fit-il, comme ta mère t'a dit. »

John regarda son père, s'effaça devant lui et redescendit dans la rue. Il posa une main tremblante sur le bras d'Elisha, il sentait la présence de son père dans son dos.

« Elisha, dit-il, ça m'est égal ce qui m'arrivera, où j'irai, ce que les gens diront sur moi, ça m'est égal ce qu'on pourra raconter, tu te

rappelleras – je t’en prie, tu te rappelleras – que j’ai été sauvé. Que je suis allé là-bas. »

Elisha sourit et releva la tête vers son père.

« L’est passé de l’autre côté, s’écria Elisha, pas vrai, révérend Grimes ? Le Seigneur l’a terrassé, l’a transformé et a écrit son nouveau nom dans la gloire. Dieu soit loué ! »

Et il posa un baiser sur le front de John, un baiser pieux.

« Continue, petit frère, ajouta Elisha. T’inquiète pas. Dieu t’oubliera pas. Et toi, t’oublieras pas. »

Puis il tourna les talons et remonta la longue avenue pour rentrer chez lui. Immobile, John le regarda s’éloigner. Le soleil était totalement sorti. Il réveillait les rues et les maisons et criait aux fenêtres. Il enveloppait Elisha d’un manteau doré et frappait le front de John à l’endroit où Elisha l’avait embrassé, comme d’un sceau perpétuel.

Il sentait son père derrière lui. Il sentait le vent de mars se lever, se glisser à travers ses vêtements humides, se faufiler contre son corps plein de sel. Il se tourna pour affronter son père et s’aperçut qu’il souriait, mais son père, lui, ne souriait pas.

Ils se regardèrent un moment. Sa mère se tenait dans l’encadrement de la porte, dans les ombres longues de l’entrée.

« Je suis prêt, dit John. J’arrive. Je suis en route. »

De James Baldwin aux Éditions Rivages

La Chambre de Giovanni, 1997, 2015
Rivages poche nº 256

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *La conversion* de James Baldwin a été réalisée le 30 août 2017 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-4132-0).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.